50c

12

100.

Col 20

C 22

F x f_{18}

28,091/A

au Typ Rouge (Paris)
100 ff ff.
5 Jan. 29

Epuisé en 1908

par Ph. Heegi

50137

LE NATURALISME DES CONVULSIONS

Dans les Maladies de l'Epidémie Convulsionnaire.

A SOLEURE,

Chez ANDREAS GYMNICUS, à la Vérité.

MDCCXXXIII.

INjusti sunt semper judices, qui de incognitis sibi pronuntiant rebus: non habent etiam judicandi autoritatem, qui ad statuendum aliquid imperitâ licentiâ temeritatis adducuntur. *Julius Firmicus, lib. 1. ch. 2. des erreurs des Religions prophanes.*

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LE NATURALISME DES CONVULSIONS

Dans les Maladies de l'épidémie convulsionnaire.

CET Ecrit ne doit alarmer qui que ce soit, touchant les Miracles qui s'opérent par l'interceſſion de Monſieur *de Paris*, Mais les convulſions tiennent ſi peu à ces Miracles, qu'il eſt impoſſible qu'elles puiſſent faire chaîne avec eux, juſqu'à en être les *chaînons*, comme s'en expliquent les *Convulſionnaires*. Et en effet, peut-il être raiſonnable de penſer, que ce qui eſt eſſentiellement phyſique, tienne à ce qui eſt purement ſpirituel, étant des choſes auſſi différentes les unes des autres, qu'elles ſont chacune d'un ordre eſſentiellement différent ? On le fera voir en détail des convulſions *épidémiques*, confondues mal à propos avec les Miracles. Mais après que l'on aura prouvé le *Naturaliſme* des convulſions, c'eſt-à-dire combien eſſentiellement elles ſont propres

au corps humain dans quelques personnes que ce soit, mais sur tout en ceux qui ont le genre nerveux plus tendre, plus sensible, ou plus facile à ébranler, soit par nature, par accident, ou par maladie, soit par quelque affoiblissement arrivé aux nerfs par l'étude, la contention d'esprit, ou par la méditation.

Ceci se conmprend par la connoissance de la structure fondamentale & originaire des parties; car n'étant composées que de nerfs, dont les sions multipliés par milliers dans les membranes, les tuniques & les véficules, qui composent le fond, le *parenchime*, ou la substance de ces parties, il est évident de quel ressort, de quelle *élasticité*, de quelle *contractibilité* elles sont capables ou susceptibles. Ainsi de la part des *solides* tout est organique, même dans les plus insensibles parties du corps humain, parce qu'il n'en est point qui ne soit nerveuse. D'ailleurs l'ordre ou l'arrangement de ces mêmes parties démontre parfaitement par leurs effets, l'étendue, la force & l'incompréhensibilité de puissance que ces parties ont à s'étendre, s'allonger & s'élargir; car ce sont tous sachets élastiques, véficulaires, infiniment multipliés, situés & aplatis les uns sur les autres, quoique sous de très

petits

petits volumes, de sorte pourtant que venant à se développer, elles s'allongent aussi, & plus encore étonnamment que ne font des filets crêpés, lesquels étant tirés s'allongent énormément. Les muscles donc dans les corps adultes n'étant que des assemblages de fibres vésiculaires qui ont pû s'étendre & se grossir jusqu'au point de volume où on les voit parvenir, il est de leur nature de se trouver toujours dans la même attitude pour s'étendre, se contracter, se retrécir, s'allonger ou s'accourcir, dans laquelle elles sont nées.

Au surplus les fibres nerveuses sont des canaux qui ont leurs capacités, lesquelles (ces canaux fussent-ils aussi déliés que la plus petite artériole, que l'on trouve cinq cens fois plus déliée qu'un cheveu) elles sont toutes remplies d'un *fluide*; mais quel *fluide* ? d'un *fluide* aërien ou d'une humeur spiritualisée autant qu'un air très-fin. Sera-ce une matiere non *élastique*, puisque l'air a tant de ressort ? Ainsi tout le corps humain composé qu'il est de tous vaisseaux qui ont des ressorts, se trouve aussi pénétré & intimement imbibé d'un esprit élastique. Rien est-il plus exposé à s'agiter ou à se laisser aller à cette vertu ? car encore elle presse universellement, ou dans toutes les régions du corps

le sang, parce qu'il est contenu dans ces vaisseaux, dont les parois qui sont *compressibles* ne sont que ressort ; d'où vient la *systole* des artéres, laquelle entretient leurs battemens pour faire circuler la masse du sang. Mais ce sang lui-même est encore un *fluide* imprégné d'une vertu élastique, par laquelle il se défend contre le trop de pression des artéres. Une machine donc commandée ou impérieusement régie par la vertu qui cause les contractions, n'est-elle pas bien prochaine de la convulsion, le premier pas par où commence quelque maladie que ce soit, *hu* *morale* ou *spasmodique* ? Le *Naturalisme* des convulsions peut-il être mieux marqué & plus réellement fondé ? car pour peu que l'on y refléchisse, le passage de la santé à la maladie tient à bien peu de chose C'est sur la justesse ou le concert de tous ces ressorts, attachés aux *solides* & aux *fluides*, que pose le soutien de la vie. C'est un pur *équilibre* ; & à quoi tient un équilibre ? un presqu'à rien, le moins d'un atôme, d'un grain de sable, (c'est le *momentum* des Géométres) le fait trébucher. Et que faut-il pour que ce fatal *momentum*, ou ce moment malheureux, qui déconcerte les causes de la vie, survienne au milieu de tant d'oc-

d'occasions, qui arrivent au corps humain ou du dehors, c'est-à-dire, de tout ce qui l'environne, ou du dedans, c'est-à-dire de ce qui se passe dans le sang & dans les esprits ? Ce sont les bases ou les soutiens tous deux de la santé, & tous deux, tant caducs sont-ils dans leurs mouvemens, sont des occasions prochaines & immédiates de maladies. Car un de ces *tenants* de la vie manque-t-il à l'autre ? l'équilibre passe en convulsion, parce que le retirement de l'un des deux détruit le concert mutuel de l'un & de l'autre. Cela est-il autre chose qu'une convulsion ? ainsi donc rien tient-il de plus près qu'elle à la nature du corps humain ? le *naturalisme* de la convulsion est-il donc moins que sensiblement démontré ?

Mais si dans les corps humains il s'en trouve en qui cette pente ou disposition à convulsion, en un mot ce *naturalisme*, se trouve naturelle, dépendante d'une structure singuliere de parties, sera-ce une preuve équivoque du *naturalisme* des convulsions ? Or c'est la remarque d'un sçavant Médecin de ces derniers tems, qu'il faut s'en prendre très-souvent à la disposition des vaisseaux, pour comprendre les vraies causes des *passions histo-*

riques ; & ces maux sont de vraies convulsions. Cet excellent Auteur * donne donc à observer que les vaisseaux propres aux personnes du sexe, sont bien autrement disposés dans le bas ventre, que celles qui, dans une pareille région du corps sont propres au sexe des hommes. Ce sont des longueurs, des largeurs ou des capacités, des directions ou des positions d'artéres bien différentes dans les deux sexes. Surquoi, comme remarque cet Auteur, les Praticiens ne disent point un mot, quoique le moindre changement, dans les diametres des vaisseaux, dans leur longueur, leurs courbures & semblables positions, naturelles ou accidentelles, (car les maladies des femmes laissent souvent de ces indispositions dans leurs entrailles) donnent origine à la plûpart des affections convulsives dans les personnes du sexe. Cette omission est d'autant plus impardonnable, ajoûte ce sage Médecin, que les Praticiens pour expliquer ces maladies & pour les guérir, disent & conseillent des choses indignes de gens sages, & encore plus de Médecins chrétiens. *Nolim hîc immorari spurcis & fœdis narratiunculis, quæ ab autoribus.... in chartam conjecta sunt, nec explicationes nec curatio à quibusdam præ-*

* *De Moor. De epilepsiâ hystericâ, p. 488.*

Voïez, p. 487.

præscripta, sunt digna.... medici, multo minus christiani. Le *Naturalisme* des convulsions est donc comme affecté aux personnes du sexe. Quoi donc de moins surnaturel, & encore de moins miraculeux que les convulsions où elles tombent si aisément, si l'on ajoûte à ceci l'étrange délicatesse du genre nerveux qui est en elles ? Mais pour cela les hommes aussi deviennent *vaporeux* comme les femmes, lorsque leurs nerfs perdent de leur fermeté naturelle, en sortant de leur *ton* ou de leur assiette propre ; état dans lequel ils se jettent par quelque épuisement que leur aura causé la débauche, l'étude, la contention d'esprit, ou le travail outré ou trop poussé dans le cabinet ; soit par les gens d'étude, soit même par les négotians, dont l'on voit plusieurs contracter des vapeurs pour s'être trop fatigués par leurs comptes ou leurs calculs. Mais quoiqu'il en soit, cette maladie de *vapeurs* ne survient à qui que ce soit, homme ou femme, que parce que le corps humain porte en soi une disposition naturelle aux convulsions ; & en cela consiste le *Naturalisme* de ces maladies, autant qu'il en éloigne l'idée de surnaturel, ou de miraculeux.

Ce n'est pas que les convulsions ne

puſſent être matiere à miracle en bien plus d'une maniere, & par conſéquent capables de paſſer pour quelque choſe de ſurnaturel. Il ſeroit, par exemple, contre les loix de la nature, qu'avec le *Naturalisme* des convulſions dans les perſonnes du ſexe, fondé comme il eſt dans la ſtructure de leurs entrailles, elles ne fuſſent jamais expoſées aux maladies convulſives ou qu'elles en fuſſent exemptes, tandis que les corps des hommes, en qui ne ſe trouve point cet arrangement ſingulierement propre aux ſexe, des parties du bas ventre, ſe trouvent aſſujettis à contracter en certaines occaſions, des vapeurs toutes ſemblables aux *hyſteriques*.

* V. *de Moor.* Ibid. p. 387.

Ce ſeroit encore un Miracle, que de voir ces vapeurs ſe guérir aiſément, ou ſur le champ & pour toujours, dans les femmes & dans les hommes, puiſque naturellement ces ſortes de maux ſont pour toute la vie, pendant laquelle les perſonnes vaporeuſes tombent dans les accès de vapeurs toutes les fois que quelque choſe les contrarie ou les bleſſe. Car juſqu'à preſent la Médecine n'a guéres trouvé de reméde définitif contre ces maladies, parce que le fond en demeure dans les entrailles de ces perſonnes, ſans pouvoir s'aſſurer contre les retours des ces attaques

taques convulsives. Voilà toutes manieres de découvrir du surnaturel dans les convulsions ; mais d'en faire des Miracles, lorsque des causes très-naturelles se trouvent toujours presentes dans les corps, sur tout des personnes du sexe, & toujours subsistantes, c'est pour le moins aussi déraisonnablement multiplier les Miracles, qu'il est raisonnablement défendu en Philosophie de multiplier les *Etres* sans nécessité. L'erreur est donc ici manifeste, & c'est vouloir s'aveugler sur la qualité des maladies qui sont si particulierement propres aux personnes du sexe, que sans songer à abuser des termes, ni à les confondre, on pouroit dire que les convulsions sont des maladies *endémiques* parmi ces personnes, parce qu'elles sont autant en propre ou affectées à leurs corps, que certaines maladies sont particulierement attachées à certains Païs. Comme donc dans ces Païs, tout Habitant est exposé à encourir ces maladies, parce que les semences en sont dans l'air ou dans le terroir, il n'est point aussi de personnes parmi celles du sexe, qui ne soient expofées, par la disposition secrète des parties qui distinguent ce sexe, à tomber très familierement en tant de sortes de *vapeurs*, ou d'affections *spasmodiques*, juf-

que

que-là que commençant souvent à se produire dès la premiere jeunesse, elles accompagnent dans tous les âges, le reste de leurs vies, par des infirmités aussi opiniâtres, que bizares, surprenantes, & quelquefois aussi prodigieuses dans leurs symptomes, que difficiles à guérir.

Ce sont de semblables maux, que ces *convulsions* prétendues *miraculeuses*, que l'on vante pour telles parmi les Convulsionnaires d'aujourd'hui, & dont le nombre & la contagion, qui les multiplient, font aujourd'hui une *épidémie* convulsionnaire dans Paris sur tout, & encore en quelques endroits des Provinces. Mais quoi de plus étonnant, que dans un lieu aussi bon connoisseur que Paris, & au mépris du caractére si manifeste des symptomes de *cette épidémie*, on se ferme tellement sur les effets de la pure nature, ou d'un *Naturalisme* si évident, pour traiter en Théologien, ou en Casuiste des maux qui sont précisément de la compétence de la Médecine. C'est cependant la mépriſe de quelques habiles Théologiens, plus étonnante par conséquent, que ce que les convulsions de l'*épidémie* régnante leur paroissent avoir de prodigieux, puisqu'ils croient voir l'œuvre de Dieu dans les opérations de la nature. C'est pour

eux

eux quelque chose de *divin* ; mais la maniere de penser d'*Hippocrate*, qui étoit si bon connoisseur dans les œuvres de la nature, veut que l'on abandonne aux préjugés populaires l'opinion qui attribue très-souvent aux Dieux les causes des maladies. *In arte medicâ quæ fiunt plerumque hominum vulgus diis tribuit.* Le divin que soupçonnent ces Théologiens dans les Convulsions de l'*épidémie*, ne vient donc, comme parle le même *Hippocrate*, que du trop peu de connoissance dans les causes des maladies, & de la surprise où entraînent les choses que l'on admire, *homines verò ex imperitiâ & admiratione (morbi) naturam & causam divinam esse censuerunt*, &c. * & ce que dit *Hippocrate* est d'autant plus concluant, que c'est à l'occasion des convulsions ou de l'*épilepsie*, apellée la maladie *sainte* ou *sacrée* dans l'antiquité, qu'il s'est ainsi expliqué sur le divin, *divinam*, ou le τὸ θεῖον, dans les maladies, *morbus sacer*. Mais, ajoute-t-il, s'il faut prendre pour divin dans les maladies, tout ce qui y paroîtra avoir quelque chose d'admirable, combien faudra-t-il admettre de maladies sacrées ? *Quòd si divinus censeatur (morbus) quòd admirationem quamdam habet, multi morbi sacri futuri sunt, quos*

Hippoc. Epist. ad Domocrit.

[Idem de morbo sacro.

Ibid. *quos tamen nemo sacros existimat.* Au reste ce n'est pas que l'on trouvât à redire que d'habiles & de sages Théologiens ne prissent connoissance, intérêt même dans toutes ces différentes convulsions, qui emportent tant de jeunes personnes en des attitudes & des postures qui blessent des yeux chrétiens, & accoutumés à ne rien voir de contraire à ce que l'on attend des vierges chrétiennes. En ce sens donc les Médecins ne diminuent rien des droits qu'ont les Théologiens de veiller sur l'innocence des ames chrétiennes : mais c'est sur des maladies évidemment naturelles, que des Théologiens fauteurs des convulsions épidémiques, portent leur jugement. Ils se rendent donc sujets aux loix de la Médecine, & elle ne peut, sans blesser ses lumieres, consentir à l'erreur où ils se précipitent. Déja l'on a démontré le *Naturalisme* de ces convulsions ; mais d'autres signes suffisoient pour éclairer les yeux de ces Messieurs, pour ne point attribuer à des causes surnaturelles, des maladies qui tiennent trop manifestement & de trop près à la nature. Car telles sont les convulsions *épidémiques* d'aujourd'hui, de vraies *vapeurs hystériques*, peut-être vraiment uterines, causées &

entre-

entretenues par des passions de l'ame, comme en parlent les Médecins philosophes, ou par des mouvemens excités par des objets, qui troublent des imaginations d'autant plus aisées à ébranler dans les personnes du sexe, qu'en elles se trouve naturellement un genre nerveux très-sensible. Surquoi parle ainsi un sçavant Médecin. *Prudentibus optimè demonstratum admittimus, omnes (sic dictos) animi affectus, sive motus ad duas classes commodè referri, propensionem, cupiditatem sive amorem sive odium; nempe voluptas & dolor & quæ eorum causæ sunt, bonum & malum, cardines sunt, in quibus affectus nostri vertuntur.*

Verdries. De equilibrio mentis & corporis, Pag.

C'est donc souvent au gré des passions ou des affections de l'ame, que les corps humains sont troublés, & ces affections sont excitées par des objets vifs & piquans, ou capables d'enflammer. Or de semblables objets manquent-ils aux esprits ou aux imaginations des filles convulsionnaires épidémiques ? ce seront donc des passions qui les animent. Car quel autre nom donner à ces souhaits ardens, à ces desirs vraiment passionnés de servir à des Miracles comme elles se les imaginent, parce que l'on en enyvre leurs foibles imaginations, ou de se procurer

le plaisir & la satisfaction d'en être le sujet ou le spectacle ?

L'envie ou l'émulation excitée encore par l'exemple de tant de Miracles auſquels on leur dit que tiennent les convulſions de tant de Convulſionnaires, qui ſont courus dans le public, & louangés par tant d'honnêtes gens de tout ſexe & de toute condition ; tout cela ne remue-t-il point merveilleuſement des imaginations comme celles des jeunes filles, ſi aiſées à s'enflammer ? Car ſi la ſimple volonté de l'ame eſt un commandement qui s'execute ſur le champ par les eſprits, qui comme des coureurs ſe rendent aux endroits du corps où l'ame les envoie, que penſer d'objets, leſquels par leur activité mettant l'ame hors de ſon aſſiette naturelle & volontaire, l'obligent à chaſſer les eſprits avec impétuoſité vers certains organes, & hors de leurs directions ? Cependant la ſeule volonté de l'ame envoie tout à la fois les eſprits dans trois cents muſcles * différens, lorſqu'un joueur de guitare touche cet inſtrument en chantonnant & en trepignant des piés. Combien donc de muſcles & de fibres muſculeuſes ſe trouveront fortement agitées dans le corps d'une jeune fille, dont le cerveau s'enflamme à force de deſirer de ſe

* vid. *Entius* in *Thouſtonia* diatrib. de Reſpirat.

se voir miraculeusement convulsionnaire. Car qui ne sçait la force, physique même, qu'ont les souhaits sur les fibres nerveuses ? Les signes que les meres impriment sur les corps des enfans qu'elles portent dans leur sein, en sont des preuves très-réelles ; & si l'on veut dans les personnes adultes des effets sensibles & matériels de fortes imaginations, l'on a vû une personne dans le corps de laquelle se trouva une pierre précisément dans l'endroit, où toute sa vie elle avoit dit & imaginé qu'il y avoit une *grenouille* ; * tant a de pouvoir & d'efficace une imagination échauffée, laquelle en tenant ramassés les esprits dans un endroit vers où elle les a déterminés, & où elle les a atachés, elle leur fait ouvrer des productions singuliéres. Mais si dans ces jeunes corps des filles, le desordre des esprits va remuer les mêmes parties, organes, viscéres, ou fibres organiques, dont les mouvemens convulsifs constituent l'essence ou la nature des vapeurs hystériques, vraiment *uterines*, sera-t-il douteux que les convulsions qui en résultent sont de même nature ? Et en tout cela où est le surnaturel, le divin, l'œuvre de Dieu ? où est le Miracle ? & encore à quoi vient là le ministére des Théologiens ? car tout ceci n'est que trop naturel.

* V. *de Moor.* Patholog. celebri.

N'y auroit-il donc point quelque raison de conscience qui dût interresser Mrs. les Théologiens dans des convulsions *épidémiques*, qui gagnent singuliérement parmi les jeunes filles ; & encore dans les personnes de l'autre sexe, dont les imaginations se seront troublées, affoiblies ou efféminées à l'aspect des folles grimaces & postures indécentes que ces jeunes créatures leur ont montrées ? Car ces spectacles se donnent les nuits, trop souvent réservées aux œuvres de ténébres. Ainsi tout cela ne se ressentiroit-il pas un peu trop du dangereux naturel ? cela ne seroit-il point la place convenable au ministére des Théologiens, pour examiner si ces *vapeurs hystériques* ne tiendroient pas un peu de la nature de celles que l'on nomme mélancholiques, *uterines* ou *érotiques* ? Car rien ne se trouve plus communément dans les passions hystériques que ce que l'on nomme en Médecine μελαγχολικὸν τὶ. Car il se manifeste par les délires, dans lesquels des vaporeuses hystériques disent des choses qui les font rougir au sortir de leurs accès de vapeurs. Mais cela ressemble-t-il si mal à l'accès de rêverie en paroles & en actions impudiques de ce jeune homme Convulsionnaire qui se montre aussi impudent que l'éffronté Cynique

nique (*Diogenes*) ? Et les fausses & folles prédictions de filles Convulsionnaires prophétesses, sont-elles moins que des égaremens d'esprit & de véritables rêveries, puisqu'elles ne se souviennent point de ce qu'elles ont dit ? D'ailleurs est-ce ici un malin soupçon controuvé à plaisir contre les Convulsionnaires épidémiques ? Tous les impertinens secours qu'elles exigent, & se font rendre pour réprimer les troubles & soulévemens qui se manifestent dans leur bas ventre, conviennent-ils à la sagesse des filles ? car c'est pour abaisser les gonflemens qui s'y élevent ; sur tout des secours demandés avec empressement pour de semblables besoins par de jeunes filles, les excusent-ils bien des soupçons de *passions érotiques* ? Car enfin, non seulement c'est des hommes qu'elles exigent ces secours, mais encore des hommes avec une telle préférence ou prédilection, que la contrariété (ce qui est un signe presqu'univoque de vapeurs) qu'elles ressentent, quand on leur refuse des hommes, les jette en d'autres vapeurs. Ajoûtez qu'elles permettent ces secours en accordant à des hommes de marcher quelquefois à piés nuds sur leur ventre, couchées qu'elles sont par terre, sans presque d'autre couverture que de leur

chemise, parce qu'elles se sont dépouillées de leurs habits & leurs jupes d'étoffe. D'autres hommes les tiraillent par les bras, par les piés, les pressent de tout leur corps devant & derriere; ou bien en d'autres occasions, non moins suspectes d'*érotisme*, des hommes à la queue l'un de l'autre, viennent comme à coups de tête faire assaut contre le ventre de certaines de ces créatures, dressées & adossées contre une muraille, pour dompter & rabattre les gonflemens de tout le ventre, qui étouffent ces Convulsionnaires. D'aussi étranges libertés en des personnes qui se donnent pour Vierges & pour Prophétesses, seroient-elles indignes de l'examen de la conscience de ces jeunes créatures par d'habiles Théologiens ? Car suivant la pensée de saint *Jerôme*, versé dans la conduite de Vierges chrétiennes, la virginité se perd par l'esprit. *Ergo*, dit-il, *& mente virginitas perit.* Et suivant les mêmes principes de cet habile & saint Directeur, le premier doute qui doit venir sur la conduite des filles qui se dissipent dans le monde, c'est celui, si elles sont encore vierges. *Primum dubium est an virgo sit talis.* Car comme parle un autre Pere de l'Eglise, * non moins éclairé sur la direction des Vierges chrétiennes, (telles

Epist. ad Eustochium. De custodia virginitatis.

Ibid.

* S. Basil. De verâ

les que devoient êtres des filles Prophétesses inspirées de Dieu) l'ame d'une vierge doit être dans son corps comme l'huile dans l'eau, sur laquelle elle surnage sans se mêler. Les Convulsionnaires épidémiques ont-elles ces égards ? elles qui se laissent manier, tirer, presser par les mains, les piés, les têtes, & tout le corps des hommes, qu'elles nomment ou choisissent pour en être servies dans leurs convulsions. Après cela le grand miracle des Convulsionnaires ne consistera-t-il pas en ce qu'elles seront préservées de Dieu de fautes griéves, au milieu de telles manœuvres, d'où elles sortiroient, sans être sorties de leur état, c'est-à-dire sans avoir perdu la virginité de l'esprit. Car comme l'a enseigné le même Saint, tout doit être vierge dans le corps d'une Vierge, les oreilles, la peau & tous les mouvemens du corps. *Virgo fit, virginis & auditus, & tactus, denique motus omnis.* Les attitudes impertinentes & contraires à la pudeur dans les filles Convulsionnaires, laissent-elles à penser que les sens demeurent inébranlables sous les yeux & entre les mains de tant d'hommes, souvent jeunes eux-mêmes & susceptibles des mêmes étincelles de feux impurs ? Que la connoissance du corps humain & des sympathies dans ses parties virginitate.

font craindre de choſes là-deſſus ! & ce ſont ces connoiſſances qu'elle eſſaie ici d'inſpirer aux Théologiens. Car les attouchemens les plus innocens de mains charitables, ſont capables, ſuivant ce qu'aſſure ce Pere de l'Egliſe, d'enflammer la concupiſcence. *Sufficit peccatum & per tactum fraternæ manûs, ſenſum carnis excitare.* Mais, dira-t-on, quels étranges ſoupçons eſt-ce ici répandre ſur des filles Chrétiennes ! Mais pourquoi plûtôt ne ſe pas bleſſer des étranges privautés, pour ainſi dire, qu'elles permettent ſur leurs corps, juſqu'à les laiſſer ſe coller contre des corps d'hommes, contre leſquels elles ſe preſſent, & qui ſont preſſés par d'autres hommes ? Le ſoupçon que donnent à craindre de pareilles ſituations de corps de différens ſexes, va bien loin au jugement de ce Pere de l'Egliſe, *maſculum corpus fœmineum attingens, quamlibet ratione moderentur, ad congreſſum tamen mutuo latenter invitantur.* Déja il eſt mention d'*Epoux* & d'*Epouſe* ; l'on dit que ce ſont des mariages ſpirituels & tout figuratifs ; mais ſous prétexte que les corps demeureront purs, eſt-il poſſible d'innocenter les mariages qui ſe feront en eſprit, *nihil prodeſt carnem habere virginem, ſi mente quis nupſerit*, & c'eſt

Ibid. p. 556.

Ibid. p. 556.

S. Hyeronim.

l'avis

l'avis de saint *Jerôme*. Sont-ce là des réflexions oisives, malignement inventées, & sans fondement ? au contraire elles sont de saints hommes, & d'hommes qui ont autant médité que pratiqué ces matieres. Elles ne sont non plus ici de surérogation, ou des entrepriſes indiſcrétes & préſompteuſes de la Médecine contre la Théologie ; mais l'Art qui guérit les convulſions, aïant à revendiquer ſes droits ſur les entrepriſes des Théologiens, qui ſans s'y connoître lui enlévent la connoiſſance des maladies qui lui ſont légitimement dévolues, il témoigne à la Théologie, qu'il ne veut certainement rien prendre ſur elle, qu'il lui abandonne même en entier l'inſpection qui lui apartient, ſur ce qu'il y a dans les maladies qui regarde & demande la vigilance des Théologiens. Et ist. ad Euſtoch.

Ainſi c'eſt ſans rien entreprendre ſur la Théologie que la Médecine revendique à ſes ſoins les convulſions d'aujourd'hui dont quelques Théologiens font des miracles. Car c'eſt une *contagion* ou une *épidémie*, & les maladies contagieuſes ſont du reſſort de la Médecine ; elle a d'ailleurs ſes remédes contre les convulſions, & là-deſſus elle ſe plaint de ce que les Théologiens érigent un culte religieux à ce qui eſt l'objet de remédes naturels. Or

que

que les convulsions soient *épidémiques*, elles le sont spécialement en ce qu'elles tiennent par elles-mêmes, ou de leur nature de cette *épilepsie* propre, & particuliére aux jeunes personnes du sexe, parce qu'elle leur est familiére.

Mais cette affinité avec l'*épilepsie*, est d'autant plus sensible dans les convulsions régnantes, qu'il est de notorieté que plusieurs des convulsionnaires sont vraiment *épileptiques*, soit par elles-mêmes, soit parce qu'elles sont nées de meres *épileptiques*. Mais de plus, l'*epilepsie* étoit tellement reconnue pour contagieuse parmi les Anciens, que les Epileptiques étoient exclus des Assemblées publiques, d'où est venu à l'*épilepsie* le nom de *comitialis morbus*, parce que la prefence d'un Epileptique ne se soufroit point dans les Assemblées. Et encore, les Epileptiques étoient, leur sembloit-il, si contagieux pour les personnes de la même famille, qu'il étoit d'usage de les tenir à la campagne pour les éloigner de dessous les yeux de leurs parents. Mais ce qui prouve en particulier la disposition contagieuse des convulsions régnantes, c'est de voir qu'elles se prennent par les yeux de ceux qui fréquentent de plus près ou plus assidument les filles Convulsionnaires; & qu'elles se

V. *Bellinus.* De Epilepsia, p. 568. de morbis capitis.

pren-

prennent encore par les oreilles ou par l'ouïdire, c'est-à-dire par le bruit étonnant que font dans les Provinces les convulsions prétendues miracles de *Paris*. Sur tout cela est-ce à tort, témérairement ou sans raison, que la Médecine connoisseuse en contagions & éclairée sur leurs dangers, sollicite la vigilance de ces Théologiens admirateurs d'effets naturels, parce qu'ils sont par conséquent de sa juridiction, & qu'ils demandent bien plus d'être traités suivant les régles & par les remédes de cet Art, que d'être louangés ou canonisés comme miraculeux. Car rien est-il plus capable que ces louanges, de fomenter & multiplier la contagion ? Elle est même d'autant plus dangereuse, que c'est entre les sexes qu'elle gagne & où elle est si facile à communiquer, comme le prouve sçavamment & par tant de scandaleux évenemens, l'Auteur du Traité singulier sur cette matiere. La Médecine en connoît les causes, qui sont moins à la verité l'objet de la science de la Théologie ; mais les Théologiens sont sçavans, & ils peuvent se ressouvenir de ce qui est raconté des *Tyriens*. Ils ne pouvoient venir à bout, à force de machines les plus puissantes, de transporter d'un ancien Temple d'*Achile* dans un plus beau, la Statue de leur Divinité.

Voïez le commerce dangereux entre les sexes.

nité. Ils consultérent l'Oracle, le repaire de la sagesse de ces malheureux tems, pour aprendre comment ils pouroient venir à bout de cette exécution. L'Oracle répondit que la plus belle fille Tyriene n'avoit qu'à attacher au petit doigt de la Statue un seul de ses cheveux. Cela fut fait & la jeune beauté mena comme en lesse la grosse masse de la Statue dans le nouveau Temple. C'est une fable, mais par où l'ancienne Philosophie a voulu faire comprendre à tous les hommes la force de l'attrait des personnes du sexe sur les hommes. Cependant Mrs. les Théologiens Convulsionaires admirent des filles ; & les filles sont un sujet de crainte à ceux qui connoissent le mieux la nature. Tel étoit *Hippocrate* ; aussi a-t-il grand soin de précautionner les Médecins contre les dangers qu'ils auroient à encourir, parce qu'ils sont obligés par leur profession de fréquenter souvent les femmes & les filles. *Medico cum ægris non parum est commercii, illi enim fere semper cum mulieribus conversatio est.* Et là-dessus il leur fait sentir la conséquence de ce commerce par l'importance de tels objets, au milieu desquels ils avoient à converser. *Resque magni pretii contrectat (Medicus) à quibus omnibus sibi temperare debet.* La vie des

Hippoc. De libro Medico.

Ibid.

hom-

hommes, dit un autre Ancien, * quand ils ont à vivre au milieu du monde, est exposée à mille dangers, de sorte qu'un homme sage doit être comme un athlete généreux & vigilant qui se défende des pieds & des mains, contre tous les coups imprévûs que lui porte la pétulance de mille objets dangereux ou séduisants, qui lui tendent des piéges de toutes parts. Dans cet état, conclut-il, l'esprit & l'attention d'un homme prudent, doit être constante, toujours prête & fortement en garde contre tous ces piéges, sans jamais conniver à rien, sans se relâcher jamais, au contraire se faire comme des bras & des mains de toutes les sages réfléxions, & des résolutions infléxibles qu'il aura prises, contre tous les dangers qui l'environnent. *Ita animus atque mens viri prudentis adversùs vim, & petulantias injuriarum omni in loco, atque in tempore prospiciens, debet esse erecta, ardua, septa solidè, expedita, numquam connivens, nusquam aciem suam flectens, consilia, cogitationesque adversùs insidias, quasi brachia & manus protendens.* C'est un Païen Philosophe qui parle ainsi. Mais saint Jerôme ne pensoit pas autrement de l'état de la vie des Chrétiens. *Hominum vita*, dit-il, *tentatio est.* Dira-t-on que

* *Gellius* p. 336. 2

p. 336. *Gellius*

ces raisons de craintes ou d'apréhensions sont si générales, qu'à force de convenir à trop de choses, elles sont moins apliquables au present sujet ? On ajoûtera que ce sont de pieuses ou d'édifiantes réfléxions, des raisons purement Morales, au lieu que c'en sont de Physiques, que l'on attend de la Médecine sur les dangers des *convulsions épidémiques*. Mais elle n'en manque pas, en voici donc de cette espéce, & tellement propres à la matiere de ces convulsions, qu'elles y conviennent uniquement.

Ce sont les raisons de sympatie ou d'attraits naturels, qui se trouvent néceſſairement & physiquement entre les personnes de différent sexe ; & ces raisons sont celles qui découvrent évidemment les périls qui se rencontrent dans la seule fréquentation de ces personnes entr'elles. Par-là on comprendra combien il est dangereux à des hommes de prêter leurs yeux, leurs oreilles, leur voix & leur préſence, à regarder des filles avec admiration, ou à considérer les attitudes, plus ou moins déplaisantes à la chasteté, ausquelles elles s'abandonnent, & où on les voit pendant des jours entiers. C'est à de semblables personnes que s'adresse cet avis, encore de saint Jerôme. *Cave ne inter frequentiam puel-*

puellarum per diem videas, quod nocte cogites. Ces raisons de péril sont donc celles des raports & des convenances propres, spécifiques & singulieres, qui se trouvent entre les corps des hommes & ceux des femmes. Elles sont fondées ces raisons sur la création de l'homme & la production de la femme. C'est du côté de l'homme & de sa substance, de ses os & de sa chair, que celle-ci a été tirée. *Hoc....*, lui dit Adam, *caro de carne meâ;* * mais en vûe de la part du Créateur, que ces deux corps venant à se réunir par le mariage, ils deviendroient deux dans une même chair : *Erunt duo in carne unâ.* Voilà donc que ces deux corps ne font qu'une seule chair par leur union prévûe par le Créateur. Mais cette chair ne devient unique, que parce que les convenances ou les raports, que Dieu a mis dans celle de l'homme se confondent en s'unissant en conséquence de cet ordre du Créateur, avec celles qu'il a réciproquement établies dans le corps de la femme. Ibid. * Genes. cap 2. v. 24. Genes. cap 2. v. 29.

Or ces deux corps ou ces deux sortes de chair conservent chacune en leur particulier, étant même séparées, les raports qu'elles ont communs quand elles sont unies. Ainsi donc chacun dans son sexe

se trouve continuellement en *tendence* spontanée avec l'autre, c'est-à-dire en inclination naturelle, vers l'union pour laquelle le Créateur les a établis. Mais cette tendence n'est point un terme ou un son de paroles, vuide ou dénué de sens physique, fondée même sur des choses qui n'en sont point moins matérielles, pour être subtiles & cachées au sens.

C'est une transpiration ou une émanation continuelle & abondante de corpuscules imperceptibles, qui s'échapent sans interruption sous la forme de vapeur par les pores de la peau en chaque individu. C'est donc une *atmosphere* que se forme autour de soi chaque corps d'hommes ou de femmes. Mais ces corpuscules sortent de chacun de ces corps comme scelés du sceau de la nature du corps, dans lequel & par ses organes propres, ils ont été taillés pour ainsi dire, attenués & façonnés sous un certain volume, une certaine configuration, dans un mot, dans une certaine proportion; & en cela consiste la singularité particuliere de ces corpuscules avec le corps d'où ils sont sortis. Que ces corpuscules se perdent dans l'*atmosphere* général de l'univers, ces proprietés singulieres s'y perdent aussi & s'y confondent; mais que

de

de semblables corpuscules ramassés forment une *atmosphere* particulier au tour d'un corps renfermé, qui seroit dans le voisinage de l'autre, & que ces corpuscules se trouvent en raport & en convenance avec ceux du corps qui l'avoisine, la ressemblance de nature dans ces corpuscules occasionnera leur union, de sorte qu'ils s'associeront volontiers les uns aux autres. C'est le cas où se trouvent deux corps humains, l'un d'homme & l'autre de fille; chacun est entouré de son *atmosphere* particulier, parce que chacun en son particulier transpire sans cesse. Mais ces *atmospheres* venant à se mêler à raison de leur proximité, l'air qui entre dans les poumons, y entraîne ces corpuscules travaillés ou façonnés à l'usage du corps où ils ont servi. Mais portant avec eux dans le corps voisin la proprieté qu'ils s'étoient faite dans le corps dont ils sont sortis, ils communiquent les mêmes proprietés au corps dans lequel ils entrent. Ainsi ces corpuscules sortant du corps d'une fille, avec les dispositions propres à la douceur de son sexe, ils transmettent dans le corps d'un homme ces pentes à la douceur; & par-là les nerfs d'un corps d'homme s'amollissent comme les fibres du genre nerveux dans le corps des filles.

De-là donc ces attraits d'un sexe vers l'autre, les penchans qui remuent dans les hommes les cœurs & les imaginations, à la maniere de celle des filles ; & voilà les sources des sympaties, les causes & les raisons de la contagion si naturelle entre les deux sexes. Raprochant à present ces réfléxions de l'objet ci-devant propose, c'est-à-dire, à la contagion régnante parmi les filles convulsionnaires, que des hommes touchent avec complaisance ou avec admiration, les considérant les uns & les autres dans une même chambre, se voir, se parler, & se faire des politesses, si l'on veut les apeller ainsi, ou des gracieusetés autant spiritualisées fussent-elles ; tout ce commerce d'attraits ou de complaisances, jette-t-il moins que des étincelles d'un feu secret, qui n'en est pas moins dangereux pour être couvert sous la cendre, c'est-à-dire, sous le prétexte ou l'aparence de dévotion ?

Tous ces attraits secrets qui remuent les cœurs, qui surprennent les imaginations, & échaufent la concupiscence des yeux, sont-ce rien autre chose que des occasions prochaines de peché ? Mrs. les Théologiens Convulsionnaires font des devoirs de conscience de s'en éloigner en toute autre rencontre ; par quel privilége

celles-ci

celles-ci sont-elles soufertes en faveur des filles Convulsionnaires ? Dira-t-on que les Théologiens ne sont pas obligés à toutes ces connoissances Physiques ? mais c'est du *Physique* que ce qui fait les convulsions épidémiques. Là-dessus donc ils ne doivent se déterminer à rien pour juger de leur nature ou la définir, qu'auparavant ils n'aient fait examiner par des Médecins ces phœnomênes de la nature dans les corps humains.

Mais d'ailleurs si ces Mrs. ont pû ignorer ce qu'il y a dans les convulsions de Physique ou de naturel, parce qu'ils n'ont pas voulu s'en informer de ceux (ce sont les Médecins) que tous les Casuistes consultent dans des matieres mixtes, c'est-à-dire, qui regardent le corps & l'ame ; du moins habiles comme il sont dans l'Histoire Ecclésiastique, ils pouroient se souvenir de l'avertissement d'un célébre Historien de ce genre. C'est touchant les dangers de voir des corps nuds, à cause des impressions criminelles que font sur les hommes & les femmes ces sortes d'objets. *Nudorum corporum aspectus ad nefarios amores, & viros & fœminas provocat.* Croiroit-on trouver *Hippocrate* attentif à faire éviter ces nudités ? Cependant c'est sur quoi il précautionne encor

Theodor. de græc. affect. lib. 9. p. 616.

cor les Médecins, en leur recommandant de ne découvrir que les parties nécessaires. *Observare oportet ne (Medicus) multas corporis partes denudet.* Et sur de semblables objets le témoignage d'un Pere de l'Eglise est étrangement rigoureux ; car en parlant des Chrétiens, qui se permettoient les spectacles & les tableaux deshonnêtes, il leur déclare que leurs yeux & leurs oreilles commettent le crime. *Vos*, dit-il, *genus electum, gens sancta, aures vestræ, & oculi vestri fornicati sunt.* Or ce sont bien d'autres choses que des tableaux que ces Théologiens Convulsionnaires permettent de voir & d'entendre à des Chrétiens, à des Ecclésiastiques même ; ce sont des postures indécentes qui se montrent sous leurs yeux ; des filles échevelées, sans bonnet ni coëffure, les pieds & les jambes nues, le reste du corps très-négligemment couvert ; (pour ne pas se rendre trop crédules à ce qui s'en dit dans le monde) car on ajoûte qu'elles se sont laissées voir toutes nues. Faut-il être Médecin pour comprendre la force de la tentation, pour des yeux Chrétiens ou Ecclésiastiques, par celle de l'impression que fait naturellement sur les imaginations des personnes d'un différent sexe, des objets si effrontément scandaleux, car

Hipp. De decenti habitu.

3. *Clement, Alex.* Admonitio ad gentes, p. 30.

ce

ce sont ces traces dangereuses qui restent dans l'ame, & qui la troublent par des imaginations criminelles, qui excitent la passion. *Relinquunt in animâ turbas phantasmatum quibus cupiditas incitatur.* Car quel nom donner à l'attitude où se met une fille qui se huche sur les épaules d'un homme, de sorte qu'accollant la tête ou le cou de cet homme, elle fait pendre ses deux pieds à droit & à gauche sur sa poitrine ? trouve-t-on de pareilles choses parmi les Païens, sur les Theâtres, parmi les Sauteurs ou les Danseurs de cordes ? Est-ce une moindre impudence dans une jeune fille, de se jetter sans d'autre habit qu'une camisolle & un jupon de toile sur les genoux d'un homme, pour y prendre ses convulsions, pressée entre cet homme & d'autres qui l'accablent contre sa poitrine ? Enfin sont-ce d'innocentes *minauderies*, que celles en quelques-unes de donner de petits soufflets avec des airs & des paroles doucereuses à des hommes qui les considérent dans leurs convulsions ? Les Théologiens fauteurs des convulsions ne s'avisent pas de soupçonner du criminel dans toutes ces actions ; mais la Médecine y trouve par la connoissance qu'elle a des causes des passions *érotiques*, des sujets de crainte qui font trembler pour

S. Aug. De vera Relig.

l'inno-

l'innocence de ces créatures & de leurs spectateurs.

Peut-être pouroit-on se permettre de croire de la fausseté dans les soupçons qu'inspirent ces connoissances de la Médecine ; mais pourquoi dérober au public ce qui rend toutes ces actions qu'on met sous ses yeux & qui sont si suspectes de penchans dangereux dans de jeunes personnes du sexe ? car enfin sans vouloir en taxer aucune des autres, l'on sçait que les Convulsionnaires n'ont pas toutes été des *vestales* ; leurs foiblesses criminelles dans les tems passés, si l'on veut, pour les hommes, sont connues dans trois d'entr'elles, qui d'ailleurs avoient été sujettes avant leur crime, à des vapeurs hystériques ; n'en est-ce point assés pour autoriser le soupçon d'*érotisme*, puisqu'il s'en trouve dans ces maladies, lorsque la passion y a plus de part que la maladie naturelle à ce sexe ? demanderat-on pourquoi l'on fait ici ce détail déplaisant pour toutes les personnes vraiment modestes ? La réponse est facile & très-propre à dissiper ces honteux narrés ; c'est que beaucoup de ces actions se commettent au vû & au sçû de tout le public ; & en ce cas ne feroit-ce pas en se taisant plûtôt conniver au mal, que pa-

paroître en le déclarant, le publier indiscrétement ? Car s'il est recommandé de s'abstenir de nommer rien qui se ressente de l'obscenité, il est ordonné d'importuner même un public Chrétien par des instances réitérées, quand il faut le préserver d'un danger qui va publiquement à corrompre les mœurs. *Insta opportunè, importunè, &c.* Car que sont-ce autre chose qui se comprennent dans toutes les honteuses postures des filles convulsionnaires, que des occasions propres à inspirer, ou fomenter le libertinage dans de jeunes cœurs, puisque ce ne sont que des aparences & des marques d'esprits déchus de toute pudeur ? *Hæc omnia, ignis juvenum, fomenta libidinum, impudicæ mentis indicia.* Et pour parler Physique, car l'on y renvoie la Médecine, elle juge de la perte de pudeur, lorsque le mouvement du sang & des esprits cesse de se faire dans le corps, dans les sentimens de pudeur. Les fluides donc poussés alors par le cœur vers le visage, répandent sur toute la face le rouge qui prend & qui sied si bien aux personnes chastes dans les occasions qui allarment la vertu propre à celle du sexe. Aperçoit-on ce rouge si édifiant sur le visage de ces filles Convulsionnaires qui osent se montrer en des manieres si indécen-

icrent-mus. Epist. ad turiam.

centes sans changer de visage, sinon peut-être pour l'égaier & le radoucir en entretenant quelques-uns de leurs spectateurs? Quoi donc de plus naturel que ces convulsions épidémiques? L'on vient de voir les raisons de leur contagion sur les cœurs, par les remuemens qu'elles y excitent; mais leur *épidémie* est tellement réelle qu'elle agit aussi sur les corps dans lesquels passent les convulsions. Mais encore la Physique médicinale découvre les raisons de cette espéce de contagion, pour persuader les Théologiens protecteurs des convulsions de tous les dangers dont elles sont la source, les occasions & les causes. Alors quoi de plus naturel que cela même, qui paroit de plus surnaturel dans les convulsions?

L'on demande donc comment il est possible que les corps des Convulsionnaires peuvent influer leurs dispositions convulsives en d'autres corps éloignés d'elles. C'est une action qui porte au loin, *actio in distans*, dont la raison paroit impossible. Mais cette sorte de communication est prouvée démonstrativement par deux Histoires, toutes deux tirées d'Auteurs de réputation. L'une est d'un homme qui crut voir en songe un autre homme, qui lui portoit un coup de pierre dans l'estomac;

l'estomac ; s'étant éveillé dans cette fraïeur, il se trouva une contusion si considérable dans ce même endroit, que le Chirurgien fut obligé de scarifier la partie & d'y apliquer des remédes résolutifs. L'autre Histoire est d'une femme laquelle portant un sac de bled, poussa avec sa main un homme qui étoit sur son chemin, il en fut surpris, & il se fit d'abord une petite tumeur à l'endroit du coup ; mais parce que cet homme dans son saisissement où le coup l'avoit mis, avoit été frapé à l'esprit du sac de bled dont cette femme étoit chargée, cette petite tumeur s'accrut dans un volume assez considérable pour la faire ressembler à une poche pleine de bled. Ces effets prodigieux laissent-ils quelque doute sur la possibilité où sont les corps de faire les uns sur les autres des impressions réelles ? L'imagination allarmée dans le premier, & surprise dans le second, a fait la détermination des esprits, & les a fixé en les ramassant dans les endroits où sont demeurées les impressions du coup réel ou imaginé. Est-ce rien autre chose que la maniere dont l'imagination frapée dans une femme grosse par un objet qui l'aura saisie, imprime sur quelques parties de son enfant les marques des coups qu'elle aura vû donner à un homme roüé, ou la ressem-

Scholzii. Histor. Med. mirabil. lib. 2. c. 2.

V. *Verdries.* De æquilibr. p. 28.

semblance très-reconnoissable d'un fruit, par exemple, qu'elle aura souhaité passionnément de manger? Or apliquant à la maniere dont se forment des corps étrangers par le moïen des esprits qui en sont les fabricateurs, aux impressions que fait l'étonnement d'un spectateur émerveillé sur ses nerfs, à l'aspect d'une créature qui surprend son esprit & étonne son imagination, l'on comprend la raison physique de la contagion qui va se prendre par le spectateur. Ses nerfs donc animés par la forte attention qu'il donne avec complaisance à admirer ce qu'on lui aprend à tout moment à respecter, s'arrangent, se situent & se modélent sur ce qu'il voit dans les postures bizares, les grimaces ridicules & les contorsions surprenantes de toutes les parties du corps de la Convulsionnaire. C'est une peinture qui se fait & se transmet dans son ame par voie d'ondulation, de la personne Convulsionnaire vers lui. L'air est le milieu, car étant lui-même infiniment mobile, & tout en *ondulations* ou ébranlemens *oscillatoires*, établi qu'il est pour transmettre les *especes* des objets visibles ou sensibles, *ipse aer nobiscum videt, nobiscum audit, nobiscum sanat, &c.* ainsi d'une part le sang & les esprits agités, & vivement pous-

Pierron. De la nature des Dieux.

sés

fés à l'habitude du corps dans la Convulsionnaire, impriment leurs efforts & leur impétuosité aux esprits matériels élastiques & oscillatoires qui transpirent du corps de la Convulsionnaire. Ces esprits portant avec eux les *idées*, pour ainsi dire, qu'ils ont contractées dans le corps de la Convulsionnaire, ou pour mieux dire, avec les *modifications* qu'ils y ont prises dans les différentes parties qui sont en convulsion ; ces esprits ainsi animés vont heurter contre la peau du spectateur, & par-là impriment dans les esprits qui y sont, une sorte de trémoussement, de la même maniere que les cordes d'un instrument monté à l'unisson d'un autre dans la même chambre, raisonne sourdement à la maniere de l'autre qui est touché ; mais en même tems ces mêmes esprits, ainsi modifiés, mis en *oscillation*, s'insinuent avec l'air par la respiration, par le nez, les yeux & les oreilles, dans l'intérieur du corps du spectateur, où vont fraper les membranes qui y communiquent immédiatement, & alors les esprits animaux entrant en branle, se font l'habitude de s'y remettre dorénavant, quand lui-même viendra à s'échaufer l'imagination.

Ainsi se multiplient les Convulsionnaires par des voies naturelles, ou confor-

mes

mes à mille effets de la nature, sans qu'il soit besoin de recourir au miracle ou au surnaturel. Mais d'ailleurs pour peu que la concupiscence des yeux se mette ici de la partie, quel *naturalisme* ne se trouvera-t-il point dans ces convulsions épidémiques ou contagieuses entre des personnes de different sexe ? Au contraire, vous dit-on, tout est ici surnaturel ; car ainsi parlent ceux qui pour être sortis du naturel des choses, ne voient plus rien qu'en *figure*. C'est pourquoi sans égard au naturel des convulsions, l'on cherche des *figures* dans les filles Convulsionnaires, & l'on s'édifie de leur voir dire *la Messe*, de se *mettre en Croix*, de contrefaire les *mortes* & d'imiter la *cêne*, en entreprenant de laver les pieds à des Ecclésiastiques après avoir exigé qu'ils se missent les jambes nues, comme elles-mêmes avoient fait. Autrefois l'on auroit crû que pareilles entreprises auroient été des profanations de nos plus saints mystéres entre les mains des filles, ausquelles il est tellement défendu de rien faire de leurs mains dans l'Eglise, que même il leur est interdit d'y parler. C'est qu'il paroit incroïable que ce ne soit des miracles, tout ce qui se fait de prodiges dans les mouvemens actifs & passifs, qui s'observent parmi les Convulsion-

sionnaires. A cela répond l'Historien de la nature, singulierement instruit de tout ce qui s'y passe, en disant qu'il ne faut que méditer la nature pour se persuader qu'il n'y a rien d'incroïable dans ses effets. *Mihi contuenti se persuasit rerum natura, nihil incredibile existimare de eâ.* Mais cet Historien, replique-t-on, croïoit trop à la nature, parce qu'il ne connoissoit pas les miracles des Chrétiens. Mais St. *Augustin* les connoissoit certainement, & cependant il enseigne que toute la nature est jonchée de miracles. *Omnis natura rerum plena est miraculis.* Car, demande-t-on, le corps d'une fille seroit-il capable de soufrir sans danger tous les coups que se font donner des Convulsionnaires, sur le dos & sur les reins, voir plusieurs hommes leur marcher & se tenir debout sur leurs bras, leurs cuisses, leur ventre & sur leur gorge, sans qu'elles en soient contuses, ni aucunement blessées; les voir sortir fraiches & sans fatigue d'accès de convulsions les plus étonnantes : rien de tout cela peut-il être naturel ? Mais c'est que ces Mrs. n'en sont point encore à l'A, B, C, de la nature, comme parle un sçavant Médecin-Physicien-Géometre, sans quoi on la comprend toujours ou mal, ou imparfaitement; c'est l'analogie de ses œuvres com-

Plin. L. 11. ch. 3.

S. Aug. Ep. 18. 49.

parées à ses loix. Car, ajoûte-t-il, c'est par cette *Analogisme* qu'un Médecin comprendra les secrets de tous les changemens extraordinaires qui se font dans les maladies.

Baglivius Med. sol. canon. *Felicem medicum, qui reconditas morborum successiones noverit, & abecedarium naturæ per analogiam loquentis optimè didicerit.* Et cette Analogie, ajoûte-t-il, est la clef qui ouvre les trésors de la nature, & qui en découvre les secrets. C'est donc en écoutant ce langage de la nature, que l'on parvient à reconnoître tout ce qu'elle fait de prodigieux. C'est aussi ce qui fait l'erreur de la Philosophie des fauteurs de l'épidémie convulsionnaire. Ils comparent effet à effet de la nature, au lieu qu'il faut comparer tous ses effets, tels qu'ils soient, & pour prodigieux qu'ils paroissent, non avec des effets particuliers & de même nom, ou de même espece, mais avec le pouvoir, les forces & les loix de la nature. Car un tel phénomêne vous paroit au-dessus des forces, étant comparé avec un autre de même genre ; *convulsion*, par exemple, à *convulsion*, *resistance* à *resistance*, &c. il vous deviendra intelligible, étant mesuré avec les loix, les forces, ou le pouvoir de la nature, en d'autres effets dans lesquels on voit qu'elle fait quelque chose de plus étonnant, & cependant que l'on

croit

croit de son ressort. Suivant cette régle, qu'une telle convulsion vous paroisse au-dessus des forces de la nature, sera-t-il raisonnable de le croire tel, lorsqu'il est dans la nature des choses plus considérables qu'une convulsion, qu'elle fait pourtant & surquoi on ne doute point de sa puissance ?

Connoit-on l'art, qui dans la nature soutient la voute des cieux, celui qui régle & entretient leurs mouvemens, le méchanisme qui retient les eaux pour les empêcher d'inonder le globe de la Terre ? Ce sont tous équilibres naturels, qui étonnent l'homme en lui faisant admirer la puissance du Créateur dans ces naturelles. Mais s'avisa-t-on jamais de faire de tout cela d'autres miracles, que ceux qui s'opérent tous les jours dans le monde sans presque qu'on y pense ? Mais pour nous raprocher par quelque chose de ressemblant à la matiere des convulsions, cherche-t-on des miracles dans les tremblemens de terre, quoique la connoissance des *volcants*, des feux souterrains, des tempêtes & des vents qui se passent dans les entrailles de la terre, laissent les Philosophes les plus éclairés dans de grandes obscurités, non sur ces effets véritablement de la nature, mais sur les causes & les manieres, qui les produi-

sent ?

sent ? Rien donc de plus mal entendu ou de plus mal fondé que de se faire des miracles, des merveilles de la nature. Il suffit qu'un effet ne soit pas contraire à ses loix, pour pouvoir ne le plus regarder comme hors de son ressort & de son ordre, parce qu'elle peut beaucoup plus qu'il n'en faut pour l'effet dont nous ne sçaurions précisément assigner la cause. Au contraire c'est un miracle, que dans la nature l'on voit des choses se faire manifestement contre ses loix ; de voir, par exemple, un corps se soutenir en l'air, le feu ne pas s'éteindre dans l'eau, l'eau se faire un corps ou un volume, pour en s'élevant comme une muraille, ouvrir un chemin dans la mer pour le passage d'une Armée. Rien dans les forces de la nature ne paroit ressembler à celle qui opéra ces évenemens. Mais ce qui est ici plus positif, c'est que les causes des mouvemens convulsifs tels qu'ils soient, ou à raison de leur bisarerie, ou à raison des prodigieuses résistances des parties que l'on y observera, viennent des effets de l'imagination. Car l'examen des plus sçavants Auteurs qui ont suivi les convulsions, leur a fait comprendre que ces mouvemens extraordinaires dépendent de la promptitude, de l'impétuosité, & de la rapidité avec laquelle les esprits, cet air

inimaginable, qui pénétre les nerfs à la moindre impression qui les agite, se portent & s'engagent dans le tissu nerveux des parties. *Miraculo proxima sunt, quæ de viribus imaginationis tradunt Autores, Erastus, Licetus, Fienus, Abelius, &c. Quorum tamen, in quantum vera narrantur, non adeo difficilis explicatu ratio est, modo ad illud mentis in corporis motûs, quod nutu exerceat, imperium, & ad promptissimum mobilissimi nervorum fluidi obsequium animum advertamus.* Verdries, De equilib. mentis & corporis, p. 112. Et ce qui est singuliérement remarquable, c'est que les symptomes les plus étonnants en ce genre attaquent principalement les filles, & sur tout dans leur jeunesse. *In feminis ludicra sæpe sunt hujus morbi (convulsivi) phænomena.* Pechlinus Et ces phénomênes sont quelquefois si nouveaux ou si extraordinaires, que le peuple y soupçonne de la diablerie, *aliquando nova, tristia (ludicra).... eam ob causam inter dæmonum ludibria relata.* Or ces réfléxions ne sont point d'un Auteur * spéculatif, mais d'un Médecin praticien, qui ne parle que pour avoir vû, & cela pour ne juger que de ce qu'il a traité comme Médecin, parce qu'aucun Théologien ne peut s'arroger ces sortes de maladies pour les ériger en miracles. Il ne faut que lire l'Histoire si étrange que ce

* Idem, observat, pag. 283. 295.

Mé-

Médecin donne d'une Convulsionnaire, ou *Epileptique*, * & encore celle d'un tremblement de tout le corps si étrange, qu'aucun Sauteur ou Joueur de gobelets, ne gesticula d'une maniere aussi surprenante, & cela continuellement, & où l'on voïoit le malade se rouler de tout le corps, ou faire rouler chacun de ses membres. *Hunc novus & insolitus omnium membrorum tremor exercebat, nulla in homine malacia, sed perpetua inquies, namque nunc in has, nunc in illas partes corpus universum, membraque ejus singula volutabat .... caput horsùm prorsùm, & in utramque partem promiscuè volutabatur.* Tous les autres accidents de cette étrange maladie étoient aussi surprenants & si rares à la vûe, qu'il n'est pas possible de les faire comprendre par des paroles. *Quæ quidem in ipso aspectu rariora erant, quam ut verbis exprimi possint.* Une telle maladie passa pour quelque chose de naturel, & sans en faire un miracle, elle ne fut traitée que par des Médecins. Mais ce qui vient ici remarquable, c'est que les accidents raportés par le même Auteur dans son Histoire d'un *Epileptique*, renferment presque tout ce que l'on admire davantage dans les filles Convulsionnaires de nos jours, avec cette particularité que les convul-

* Ibid. p. 271.

Ibid. p. 295.

Ibid.

vulsions agitoient si étrangement les partie du bas ventre où elles étoient descendues, que toute cette région se voïoit continuellement si étrangement elevée, qu'il lui falloit continuellement des personnes occupées à presser & à rabaisser le bas ventre. *Omnis motus in ventrem descenderat, namque hic fine intermissione ita in altum efferri visus est, ut ei coercendo toti se impenderent, qui aderant vigiles,* &c. Ibid. p. 286. Le reste de l'Histoire seroit trop long à copier, mais l'on doute que l'on puisse rien articuler de convulsif dans les filles Convulsionnaires d'aujourd'hui, dont l'on ne voie presqu'autant d'exemples dans les symptomes de l'*épileptique* traités par ce sçavant Médecin. Surquoi cependant insiste particulierement ce Praticien ? c'est sur l'énorme gonflement que contractoit le bas ventre ; car il paroissoit que c'étoit quelque nouveau genre d'hydropisie. Ibid. p. 288. Mais il n'a pû nous laisser connoître le succès de ses remédes, ni l'événement de la maladie, parce qu'elle se passoit encore dans le tems qu'il écrivoit.

Un autre célébre Praticien d'Allemagne * raporte l'Histoire la plus prodigieuse ; c'est d'un jeune homme qui tomboit dans des mouvemens épileptiques, que des gens moins connoisseurs qu'un Médecin

* *Balthaz. Timæus.* L. 1. Epist. 91.

cin auroient pris pour surnaturels. D'ailleurs ce jeune homme s'échapoit sans qu'on s'en aperçut des mains de ceux qui le gardoient, & encore il grimpoit contre les murailles avec une célérité & une adresse merveilleuse. Mais une observation qui fait plus particulierement au sujet des Convulsionnaires de nos jours, c'est l'Histoire d'une fille dévote, qui tomboit dans des extases au milieu de ses convulsions, & qui dans ses extases voïoit Dieu & ses Anges avec toutes les joies du Paradis, dont elle avoit l'imagination embrasée; & une telle maladie guérit parfaitement par la saignée du pied. Rien prouve-t-il plus manifestement que ces sortes de convulsions apartiennent particulierement aux jeunes personnes, à raison de leur sexe? Car c'est par cette raison encore qu'une autre fille tomba dans un état *éxtatique*, dans lequel elle se mettoit à crier, puis à imiter dans ses cris le chant d'un cocq, & cette fille guérit par les remédes hystériques & apéritifs destinés aux vapeurs des personnes du sexe. C'étoit cependant dans cette fille des mouvemens convulsifs, ajoûte-t-on, de la nature de ceux que l'on admire, & qui font soubçonner dans ces maux quelque chose de diabolique aux personnes peu connoisseuses. C'est qu'il

V. *Bonnet.* Medic. septemt. Tom. I. p. 114.

Ibid. 117.

qu'il n'est pas croïable, dit un autre Auteur, en combien de mouvemens convulsifs & les plus dérangés, peut tomber le corps humain ? *Motuum anomalorum non minor est diversitas, nec dici potest in quos non linearum angulos, excentricasque gesticulationes abjici se patiatur, hoc quidquid est corporis.... mirabiles membrorum lusus*, &c. En effet, est-il en matiere de convulsions une Histoire plus singuliere que celle d'une Religieuse au Roïaume de Naples ? Elle est depuis 20. ans ou environ dans son lit, avec ses mains & ses piés tout retournés, & en convulsion continuelle, de sorte qu'ils sont comme s'il étoient morts. A quoi faut ajouter, qu'il ne se passe point de jour, qu'elle ne soufre cruellement par des douleurs *spasmodiques* dans la poitrine & dans la tête ; ce qui l'oblige à passer une grande partie des jours & des nuits à crier, jusqu'à ce qu'un crachement de sang vienne la soulager. C'est le contenu de toute l'observation, qu'il seroit trop long de donner en Latin, telle qu'on la lit dans l'Auteur qui vient d'être cité. Mais de tous les accidents surprenants qu'il remarque dans cette Religieuse, il n'en conclut rien autre chose, sinon que l'on diroit presque qu'elle vit par miracle.

Pechlinus obs. pag. 294.

V. Verna. De phlebot, p. 17.

Uti ferè miraculosè vivit, &c. sans être tenté, (dans un Païs comme l'Italie où les miracles sont si volontiers reçus) sans, dis-je, soupçonner rien de miraculeux dans cet état. Au contraire il le juge naturel, telles que sont toutes les maladies *hystériques*, au nombre desquelles il met celle de la Religieuse, par ce qu'en bon Médecin tel qu'il est & en bon connoisseur, il trouve dans cet état presque miraculeux aux yeux des ignorants, le caractére propre aux affections *hystériques* & *hypochondriaques*. C'est que cette Religieuse, au milieu de tant de fâcheux symptomes, n'est pas sujette à la fiévre, ce qui est comme le signe *pathognomonique* des affections hystériques & hypochondriaques. *Hystericæ enim spirituum ataxiâ laborantes, motibus inordinatis concutiuntur, aphoniâ detinentur, sensuum ac motûs, saltem externorum, magna parte privantur, uti de hypochondriacis eadem est ratio & sermo unus*, &c.

Vernas. De phlebotomiâ, p. 87.

Ce seroit de quoi faire un gros Ouvrage, que de compiler toutes les observations *hystériques* & *hypochondriaques*, dont sont pleins les Livres de Médecine, & dans lesquelles toutes l'on écarte universellement l'idée de miracle & de diabolique. Mais cette idée ne fut jamais plus écartée

de

de ces sortes de maux, que depuis que le sçavant & célébre *Vuillis* a expliqué avec tant d'esprit & de connoissance dans le genre nerveux les desordres *spasmodiques*, & les dérangemens convulsifs que cause l'*ataxie* des esprits ou leurs *explosions*, comme il parloit. Cependant rien n'excuse tant l'ignorance où l'on est demeuré sur les causes des convulsions extraordinaires, ou sur les manieres dont elles se font, que l'obscurité qui est encore restée en Médecine, nonobstant les lumieres que ce sçavant homme a répandues sur les maladies convulsives. Car après avoir abandonné son systême des *explosions*, l'on en est encore à s'accorder sur la vraie maniere dont se fait dans l'état le plus tranquile & le plus naturel, le mouvement des muscles. Rien de plus ingénieusement recherché, & de plus exactement déduit & calculé, que ce que nous ont donné là-dessus les célébres *Borelli*, *Bellini*, *Bernoulli*, *Keil*, *Michatloti*, *Mazino*; cependant après tous les glorieux travaux de ces sçavants Médecins-Géomettres, l'on dispute encore sans trop s'accorder sur le fond de cette matiere. Sied-t-il bien après cela d'exiger impérieusement des Médecins, s'ils veulent être crus, des raisons positives & immédiates

diates des causes véritables de convulsions, sans quoi l'on décide quelles sont surnaturelles ou miraculeuses ? Mais ne doit-il pas suffire à des esprits raisonnables & de bonne foi, de leur faire sentir dans les loix de la nature tout ce qu'elles renferment de pouvoir, sur tout quand on y aperçoit quelque chose de supérieur à toute raison particuliere que l'on pouroit raporter de quelque convulsion extraordinaire ?

Or les loix de puissance ou les raisons de force dans la nature du corps humain sont incompréhensibles, mais capables de fournir de quoi faire croire la raison de sa compétence & de son ordre dans les effets les plus prodigieux qui se rencontrent dans les maladies, dans les differentes complexions & dans la difference des sexes. C'est un fond de ressources que l'on ne pénétre pas toujours, mais sur lequel on ne sçauroit trop se reposer dans les choses de la nature. L'on cherche donc les causes de la force prodigieuse & de la résistance surprenante des parties du corps, sur lesquelles se passent, dit-on, tant de merveilles dans les filles Convulsionnaires. On leur marche sur les bras, sur le ventre, sur les cuisses & les jambes, jusqu'à voir plusieurs hommes debout, & pesants de toutes leurs forces sur toutes ces parties ; leur

ventre

ventre se gonfle, s'enfle & s'éleve vers les parties supérieures avec une telle force, qu'il leur faut des têtes d'hommes, qui viennent heurter ou luter contre ces ventres si énormément tuméfiés, pour les rabaisser. Comprend-on que sous la valeur de sept ou huit cens livres de pesant que suportent ces parties, elles ne s'écrasent point sous un tel poids ? Les liens ou les bandes que l'on emploie pour serrer ces ventres & les déprimer, étant tirés à droit & à gauche par de fortes mains d'hommes, ne presentent-ils point à l'esprit quelque chose de surnaturel, puisque ni le ventre, ni ces autres parties ne sont aucunement blessées de ces violentes compressions ? C'est encore un pareil étonnement que celui que causent les nombreux & étranges coups que ces filles se font donner à poings fermés sur le dos par des hommes, qui paroissent beaucoup plus fatigués qu'elles ; car au contraire elles se plaignent de ces hommes si leurs coups de poing manquent d'être assez fort & assez multipliés. On trouve donc inintelligible la résistance que font à ces furieux coups la peau, les muscles, la graisse, enfin toutes les parties de l'habitude du corps de ces filles.

Mais d'où vient à chaque partie du

corps humain la force & la fermeté du *ton* naturel qu'elles ont dans le tems de la santé ? Ce ton est-il autre chose que l'état d'*équilibre* justement entretenu par le concert des deux puissances, celle des *fluides* & celle des *solides* ? Mais encore d'où vient cette justesse d'équilibre ? Est-ce d'ailleurs que de la justesse de proportion, avec laquelle le cœur pousse le sang & ses sucs jusque dans les plus imperceptibles extrémités des capillaires artérielles, & cela pour contrepeser la force des *solides* ou des parties nerveuses qui font l'antagoniste du cœur, & dont la résistance d'accord avec l'impulsion du sang, fait la force & la renitence des parties, des muscles & de la peau. Mais quel incompréhensible fond de forces, que celui qui résulte de l'accord de la double puissance qui régit la santé, tant celle des fluides poussé par le cœur, que celle du ressort des solides, c'est-à-dire, des nerfs animés du suc le plus spiritualisé qu'il se comprenne dans la nature ? L'on sçait donc par le calcul que la force du cœur comparé avec lui seul, est déja équivalante en pouvoir à un poids de 3000. qu'elle pouroit enlever ; mais parce qu'elle parvient à surmonter des millions de résistances pour pousser le sang dans les derniers

ca-

capillaires, c'est une force équipollée, par le calcul, à une puissance capable de surmonter cent quatre-vingt mille livres de pesant. Or il est connu par l'exemple de la fibre que la puissance qui doit ramener par la contraction, est égale à celle qui a fait la distraction des parties qu'elle a éloignées. Car c'est la raison, que la puissance qui doit dans l'état naturel racourcir une fibre nerveuse, comme l'a démontré *Bellinus*, doit être égale à celle qui auroit allongé cette fibre. Sera-ce donc rien moins qu'une puissance équivalente à celle qui surmonteroit plus de trois cens mille livres de pesant, que celle qui maintient le mouvement *tonique* de toutes les fibres dans le corps humain? Après cela des esprits Philosophes pourront-ils croire, que ce sera trop présumer du pouvoir de la nature, que de penser, que dans un fond de force équivalente à trois cens mille livres de pesant, elle a suffisamment de quoi fournir son contingent nécessaire pour la production d'une convulsion, telle étrange fut-elle?

V. *Borelli, Keill, Pitcairn.*

V. *Mazit. Mechanic. morbos.*

Mais ce fond de forces qui est naturellement dans le corps humain, s'augmente de beaucoup dans l'état de maladie; car la vertu *systaltique* des *solides* s'excite alors ou s'accroit pour se soumettre les *fluides* sou-

soulevés contre les *solides*. Car si le cœur bat dans l'état de santé trois mille fois dans une heure, * qu'arrivera-t-il à la puissance systaltique, lorsque dans une fiévre ces battemens augmenteront, par exemple, d'un tiers ? C'est donc une nécessité à tous les *solides* d'augmenter aussi leur ressort, de sorte que la force *systaltique* générale augmente en raisons égales avec la force particuliere du cœur, afin que les deux puissances se trouvent en équilibre, étant comme mises à l'unisson. Voilà donc la vertu systaltique crûe par tout le corps peut-être d'un tiers pendant une fiévre, puisque la fiévre est une irritation convulsive ou une oscillation spasmodique. Mais il est possible, & on l'observe tous les jours, que le genre nerveux se met en force indépendemment de celle du cœur, puisqu'il est ordinaire que les affections hystériques se trouvent sans fiévre. Cela même arrive souvent à l'occasion toute seule de *l'ataxie* des esprits, & cette ataxie sera causée par la force d'une imagination échaufée, tantôt par la vertu, les mortifications, la méditation, la gêne continuelle à se refuser à toute satisfaction ; tantôt par quelque passion plus ou moins déclarée, de chagrin, d'envie, ou de colère, enfin par quelque penchant hon-

* V. Lower. De corde. Santorini de febr.

honteux que la Religon & la raison défendent. Mais alors l'imagination sollicitée intérieurement excitant le cours des esprits vers les nerfs, ce sont eux qui les premiers singulierement croissent en force. Or il est un fond naturel de forces qui se trouve en état de pouvoir surmonter des résistances équivalentes à six cens mille livres de pesant, & ces résistances augmenteront *d'un mille*, qui sera le poids de plusieurs hommes, que l'on dit pouvoir se tenir debout sur le corps d'une Convulsionnaire; sera-ce un objet capable de surmonter les forces de la nature, c'est-à-dire, ce fond naturel de force si prodigieux qu'il peut surmonter la valeur d'un poids de six cens mille livres ? Combien peu donc cette puissance aura-t-elle besoin de croître pour pouvoir surmonrer une très-petite résistance de plus, c'est-à-dire, un poids de mille livres ? car qu'est-ce que un comparé à six cens mille livres ?

Il n'est donc pas si mal aisé à comprendre comment l'état de *spasme* ou des convulsions qui arrive aux nerfs dans le corps d'une personne *hystérique*, est capable de donner toute la résistance qu'il faut aux parties nerveuses pour soutenir le poids de six ou huit hommes, c'est-à-dire, le poids de 1000. livres qu'ils peuvent ajoûter à la

réſiſtance que font 600000. livres. Car ce ſont des muſcles ſur leſquels ces hommes péſent de tout leur corps ; ſçavoir ceux des bras, des jambes, des cuiſſes ou du bas ventre, ſur leſquels ſe mettent tous ces hommes. Mais qui ne ſçait qu'un muſcle qui ſe met en convulſion courbe ſes fibres en les racourciſſant, de maniere que le ventre du muſcle s'arondit, ſe gonfle & ſe durcit. Ce ſont donc toutes parties comme cintrées & voutées. Mais eſt-il dans les méchaniques rien de ſi connu, qu'une voute devient d'autant plus ferme qu'elle eſt plus chargée ? Or cette voute ſe montre viſiblement dans l'enflure ou le gonflement ſi étrange, dans lequel entre tout le bas ventre des perſonnes hyſtériques. Ce n'eſt même rien moins dans cette enflure, qu'une de ces voutes apellées *à plain cintre* par les Architectes, & cette voute eſt réſiſtible à quelque poids que ce ſoit. Cette maniere de ſe vouter paroit même propre & ſinguliere au bas ventre dans les perſonnes du ſexe, puiſque c'eſt cette figure que prend le ventre d'une femme groſſe, & dans cet état il ſe forme la ſorte de voute qu'ils apellent ronde. Mais encore cette figure voutée paroit affectée au bas ventre dans quelque ſexe que ce ſoit, qui peut tomber dans l'hydropiſie

apellée

apellée *tympanite* (aussi résiste-t-elle à tous les remédes relâchants) mais elle est d'autant plus remarquable dans le sujet que nous traitons, que cette enflure est toute convulsive, & supérieure presque à quoi que ce soit que l'on emploie pour la ramollir, la déprimer ou la fléchir. Les muscles des bras & des jambes forment aussi des voutes à leur façon, par la contraction de leurs fibres. Car pour n'être point capables de se vouter en *cintre parfait* ou en *rond*, elles peuvent imiter ces voutes que l'on apelle *hemi-cloides* ou *à mi-cercle*. Quoi donc de plus capable de suporter de gros poids, que des parties qui font autant de voutes qu'il y a de muscles dans l'habitude du corps? & encore ce qui est bien plus, autant qu'il y a des petits muscles dans chaque fibre dont l'assemblage fait un gros muscle, puisque chaque fibre est composée de filaments dont chaque faisseau en particulier, comme tout le corps d'un muscle, forme des *quarés*, des *ronds*, des *trapezes*, tous assemblages de fibres qui ont leurs *paralellismes*, & toutes cependant propres à se courber ou à se vouter? Rien prouve-t-il tant la résistance que peuvent prendre dans les corps des filles hystériques, les fibres de tous les muscles, sur tout de ceux du bas ven-

ventre, sur lesquels elles permettent à des hommes de marcher?

Mais que donneroit à penser cette inclination si singuliere dans des filles, à se faire soulager par des hommes dans une maladie où le ventre de ces jeunes personnes se gonfle & se remue si étrangement? Un Médecin * d'un très-grand nom, disoit que c'étoit un animal dans le corps d'une fille, qui y faisoit ce remuement. *Hippocrate* avoit été de ce sentiment; & *Platon* apelloit cet animal, l'*animal de concupiscence*: A quoi voudront-elles ces jeunes personnes que l'on croie que les porte ce prétendu animal? Cette réfléxion favoriseroit la pensée de ceux qui soupçonnent quelque chose d'*érotique* dans ces sortes de passions *uterines*; d'autant plus que suivant la pensée d'un grand & célébre Théologien, chaque passion étant examinée à fond renferme toujours quelque inclination secréte, mais conforme au penchant particulier des personnes. C'est ce qu'il apelle une sorte d'ennivrement qui occupe leurs esprits, & c'est ce qu'*Origéne*, ajoûte-t-il, apelle le *diable* de chaque passion. *Habet quælibet passio profundata suam læsionem, suam ebrietatem, suum* (*ut Origenes loquitur*) *dæmonium.* Il y a donc ici un

* *Avic.*

Gerson. De probatione spirituum.

esprit

esprit à examiner, sçavoir celui qui domine les filles Convulsionnaires, & cet esprit, nous dit le même Auteur, est aisé à démêler, en examinant les fantaisies où sont de semblables personnes. Car, ajoûte-t-il, cela se prouve par l'exemple des personnes qui sont possedées de quelque passion de tendresse, de jalousie, d'envie, de colére, *si læsus (hæsa) phantasias patiatur, non magnoperè quærendum est, à quo spiritu veniant melancholicæ, illusoriæque visiones, ut patet..... in philocaptis, in zelotyptis, in iracundis, in invidis*, &c. c'est pourquoi, ajoûte-t-il encore, un Poëte demande si des illusions de l'imagination sont de pures chyméres, ou fondées sur rien, quand l'amour possége le cœur ? *Unde Poeta, an qui amant sibi somnia fingunt ?* Il se demande ensuite si l'imagination trompée est celle d'une jeune personne, sur tout d'une femme ou d'une fille, en qui le zéle de la dévotion seroit tout nouveau ? & il fait sentir combien un zéle frais encore, mais emporté par un feu d'imagination & qui n'est dirigé par personne, devient suspect de déréglement ou d'illusion. *Quæritur, si persona sit novitia in zelo dei, quia novitius fervor citò fallitur, si regente caruerit, præsertim in adolescentibus* Ibid.

& fœminis quarum est ardor nimius, avidus, varius & effrenis, ideoque suspectus. Ce portrait ressemble-t-il mieux à l'état illusoire des filles Convulsionnaires, dont la dévotion & le zéle sont si récents, qu'on ne les connoit presque dans le monde dévot, que depuis qu'elles se sont données pour Prophétesses, & qu'on les a crues. Ibid.

A Dieu ne plaise pourtant que l'on juge ici personne; car outre que, comme *Fernel* & tous les Médecins qui sont venus depuis lui, l'on est bien persuadé de la fausseté de l'*animal d'aretée*, dans un autre animal, qui seroit le corps d'une fille, l'on est convaincu que ces voutes, ces gonflemens & semblables remuemens dans le bas ventre des hystériques dépendent de la structure de ces parties. L'on connoit les effets du *plexus mezenterique*, & ses liaisons prochaines ou éloignées avec les autres plexus du bas ventre, & encore avec les *ganglions* des parties supérieures; après quoi l'on comprend qu'il n'est point de personne du sexe, qui ne puisse être physiquement exposée aux troubles convulsifs de ces parties, vû que la moindre chose les ébranle, dit *Hippocrate*, pour peu qu'elles soufrent par quelaison que ce soit, *quælibet occasio ad commo-*

movendos uteros satis est, si quid vitii habeant. Or elles deviennent fréquentes ces occasions dans les corps des personnes du sexe, en qui le sang prend plus de masse, de rarefaction & plus de vivacité par les feux d'une jeunesse qui se dévelope avec l'âge & qui s'anime tous les jours. *Ferventibus succis cum calore & acrimoniâ in sanguine.* Est-il donc étonnant qu'à ces occasions il s'éléve des troubles dans les fibres du cerveau, & en particulier en celles qui sont singulierement en raports ou en correspondances avec les parties du bas ventre ? Alors donc s'élevent dans l'ame des pensées qui excitent ou réveillent des penchans où portent ces parties, à cause de la correspondance de leurs vaisseaux ; mais toutes pensées ou tous mouvemens desavoués par l'ame, & non consentis par la volonté dans les personnes sages. *Sensuum impressiones .... mentis serenitatem obnubilant .... eandemque invitam etiam & repugnantem inducunt. Dum enim commotiones varias in cerebro excitant, protinùs ipsis respondentes cogitationes & propensiones in mente oriuntur.* Mais cet état suit nécessairement celui de la nature corrompue dans le corps humain de quelque sexe qu'il soit, depuis sa corruption par le péché de nos

Lib. 2. de morb. p. 724.

Verdrier. De equilibrio mentis & corporis.

Ibid.

premiers pères. C'est ce combat continuel de la concupiscence ou du corps contre l'ame, cette loi des membres, ces attraits de la chair qui éprouvent les plus saintes ames, & dont St. Paul lui-même sentit les insultes, mais que l'ame éclairée par la verité & soutenue par la grace surmonte & dissipe. *Hæc est illa luctæ inter carnem & spiritum, ista lex membrorum.... menti divinâ veritate illuminatæ.... semper se opponit.* Des maladies convulsives venant donc à l'occasion de semblables ébranlemens dans les nerfs du bas ventre, sont des maux innocens pour l'ame qui y résiste. Et en effet ils ne se montrent jamais avec ces indécences dont les filles Convulsionnaires de nos jours ne rougissent point, qu'elles se permettent même volontairement, non plus qu'avec des gesticulations lascives ausqu'elles elles s'abandonnent : car quel autre nom donner plus naturel à ces prodigieux penchans qu'elles montrent pour les hommes, dont les seules mains les soulagent mieux que toutes autres ; tandis qu'il paroit par les histoires de ces maladies, * que ce sont des femmes qui tiennent ou qui soulagent les vaporeuses ou hystériques dans leurs convulsions ? Mais en même tems rien paroit-il plus naturel que ces convulsions dans

Ibid.

* Voyez *Bonnet Med. septent. Tom. 1. obs. 1. Pechlin. obs.*

dans les filles Convulsionnaires, en qui la nature se manifeste jusque dans ces désordres ? Quoi en effet de plus opposé à l'ordre de la modestie & de la bienseance qui apartient singulierement aux personnes du sexe, que de voir des filles échevelées, débraillées, dont l'on tire le sein sous les yeux des hommes, en calleçons ou haudechausses à la candal, piés & jambes nues, & quelques-unes en habits d'*Arlequin*, ou du moins si bizares, qu'ils ne sont inventés que pour pouvoir mieux montrer leurs dos nud, pour faire voir ce qui se passe dans leur bosse, ou dans les os de leurs jambes. Car c'est ainsi que se montre une des plus célébres Convulsionnaires. Une d'entre-elles, dit-on, va encore bien plus loin, puisque ce n'est pas son dos qu'elle découvre, mais les reins ou les lombes, pour faire voir dans les parties qui sont à la descente des lombes, les mêmes allongemens qu'elle montre dans son visage & dans son menton. Rien prouve-t-il mieux le naturalisme (jusqu'à l'effronterie) des convulsions des filles Convulsionnaires, en qui se manifeste jusqu'à l'excès le naturel de leurs actions, de leurs attitudes & de leurs manieres de se mettre ? Car non-seulement dans celles dont on vient de

parler, mais encore en bien d'autres, l'on voit la marque la plus caractérisée de l'immodestie, c'est de les voir avec des habits flotants, négligemment serrées ou même sans ceinture. La ceinture étoit cependant parmi les Romains, suivant la remarque d'un sçavant Médecin, * le signe de la modestie. Aussi les Païens tout perdus qu'ils étoient sur la chasteté, peignoient-ils leur *Diane*, qu'ils tenoient pour la Déesse de la pureté, portant toujours une ceinture, d'où est venu le proverbe *zonam solvere*, pour dire qu'une fille ou étoit devenue femme, ou avoit cessé d'être fille. C'est suivant cette idée qu'un autre célébre Medecin commentant le Livre d'*Hippocrate* du serment, * dit aux jeunes Médecins qui reçoivent le bonnet de Docteur, que c'est pour leur aprendre l'obligation particuliere à un Médecin d'être chaste, qu'on lui donne une ceinture de soie. Mais les Convulsionnaires, sans égard pour les signes de modestie que les Païens reconnoissoient, elles s'abandonnent toutes, & se livrent sans scrupule à des mouvemens indécents de leur corps, en sautillant sans avoir assez de soin de se ceindre ou d'assujettir leurs robes qui se détroussent dans leurs gambades. Mais on va trouver le reste des in-

con-

* *Montuus.*

* *Franc. Ronchinus* comment. in juljurandum *Hippoc.*

convenients de ces postures, que l'on fait en François, & qui se soufrent mieux dans la description Latine, que fait un célébre Auteur Chrétien, d'une troupe de semblables gens. *Lascivien multitudo incompositos corporum dissolveretur in motus, saltitaret, & orbes saltatorios verteret, & ad ultimum clunibus & coxendicibus sublevatis, lumborum crispitudine fluctuaret.* Cette peinture est-elle exagerée par raport aux filles Convulsionnaires ? Les culebutes qu'elles se permettent de faire sous les yeux des hommes, qui ne sont rien moins que ces sauts que les *polissons* apellent *faire la roue*, ces contorsions scandaleuses & impudiques qu'on leur a vû faire même à St. *Médard* & sur la Tombe, où aussi on a vû des boutons de culotes se casser sur des hommes, tout cela ressemble-t-il si peu imparfaitement à tous les mouvemens lascifs que décrit *Arnobe* & qu'il trouve si scandaleux ? mais qu'auroit-il dit de voir mettre des filles Chrétiennes la tête en bas & les pieds en haut sous des yeux d'hommes, la plûpart Ecclesiastiques, qui sont presents à de si honteux objets ? C'est, dit-on, *l'œuvre de Dieu* qui se passe dans ces créatures, c'est *son Esprit* qui les inspire, & par lui elles sont agitées. Mais pour-

Vide *Arnob.* l. 2.

pourquoi donc cet esprit qui les remue, neglige-t-il en elles le service que des mains étrangéres leur prêtent, pour contenir leurs jupes & prévenir le scandale? Car l'on a vû au contraire que l'*Esprit de Dieu* veilloit à de semblables inconvénients aux Tombeaux des Martyrs, puisque les filles énergumênes, que le démon mettoit ainsi la tête en bas dans le tems des exorcismes, étoient préservées de l'humiliation à laquelle cet esprit impur auroit voulu les exposer. Une main secréte & divine venoit à propos retenir les habits de ces filles, sans que les mains des hommes y devinsent nécessaires. Est-ce là une marque équivoque que l'Esprit de Dieu s'interressoit à préserver ces Chrétiennes, que le démon auroit ainsi voulu deshonorer, & par-là les dégoûter de la Religion chrétienne. Car tel étoit alors l'esprit de la Religion chrétienne, que les Vierges mépriſoient la mort, les tourmens & l'huille bouillante, ne demandant aux Boureaux pour toute grace, que de les y plonger petit à petit avec leurs habits, pourvu qu'ils ne les découvriſſent point. Les filles Convulſionnaires aportent-elles autant dégard pour se cacher aux yeux des hommes? Au contraire une femme mariée, ce fut *Michol*, se bleſſa autrefois de

V. St. *Hilar.* dans le texte & dans les notes, P. 1244. avec les preuves tirées de St. *Jerôme.* St. *Paulin.* *Sulpice* *Sever.*

de voir nud (bien moins certes que les Convulsionnaires) un homme qui étoit *David* lui-même, Roi d'Israël, & son mari; & les Convulsionnaires, qui sont des filles, ne rougissent pas aujourd'hui de se découvrir à nud sous des yeux d'hommes, souvent jeunes ou Ecclesiastiques.

Mais encore, le *naturalisme* des convulsions est-il obscurement montré dans ces *coups* que les Convulsionnaires se font donner sur le dos & sur les reins à poings fermés & par des hommes? On ne veut pas certainement les croire capables de s'en promettre les mauvais & honteux effets que la Médecine y connoit, & que l'usage n'a que trop fait connoître; mais l'on sçait la pratique de quelques femmes Romaines quand elles étoient steriles, c'étoit de se faire battre sur les reins à coups de main. Les *Moscovites* & les *Perses* ne sont-ils pas encore dans un usage aussi impertinent, qui est que les femmes exigent de leurs maris d'être batues, pour s'en faire aimer & devenir leurs aimables. Bien plus un des premiers meubles du ménage que les maris *Moscovites* se donnent en se mariant, ce sont des instrumens propres à foueter. Mais une femme *Moscovite* exigea de son mari que ce fut à coups de baton, après quoi elle assura

Vid. *Barthol.* De flagrorum usu, p. 25.

Ibid. Et Cardano. p. 28.

sura à son mari qu'elle se sentoit pour lui une véritable estime & une parfaite inclination d'amour. *Illa fustibus mitigata, tùm primùm bona fide amare & colere virum cæpit.* Voilà à quoi portent les coups données sur le dos des femmes. Les filles Convulsionnaires n'y pensent point, on veut le croire, on le croit même; mais c'est un trait de *naturalisme* bien marqué dans leurs convulsions, que de les voir se prêter à des pratiques qui vont directement à l'impureté, *qui amat periculum, peribit in illo.* D'ailleurs ce sont des *illuminées* ou des *Prophétesses* qui ont lû l'Ecriture & les Livres des Saints; elles ont donc pu y aprendre ce que les Saints, comme St. *Augustin* & St. *Jerôme* entendent par les reins & les lombes, où ils reconnoissent les sources de la concupiscence ou le siége de la volupté, *nomine renum, delectationes venereas intelligi*: aussi les interprétes sur le passage, *scrutans renes & corda*, le tournent-il par *examinans & puniens concupiscentias, & cogitationes malas.* Et en effet ces rudes coups de poings, que se font donner par des hommes les filles Convulsionnaires, indifferemment sur le dos & sur les reins, font-ils autre chose que mettre en mouvement les esprits ou l'exciter dans

Ibid.

Vid. *Meibom.* De flagrorum. usu, p. 65.

le

le sang, d'autant plus efficacement que le dos touche de plus près le cœur & tous les grands vaisseaux qui en partent, & qui y viennent ? Ce sera matiere à d'utiles réflexions de la Médecine, qui viendront ci-après ; mais en attendant, il est triste de voir se manifester si ouvertement le naturel le plus honteux dans les convulsions, les actions & les postures les plus indécentes des filles Convulsionnaires. Car l'on sçait avec quel soin, suivant le raport de *Galien*, * les Athletes, qui se condamnoient à la continence, avoient soin de préserver de chaleur les *reins* ou les *lombes*, sur lesquels ils portoient des plaques de *plomb*, frotées d'onguent rosat batu dans l'eau froide, parce que soigneux de se ménager des forces, ils craignoient de perdre par trop de chaleur dans ces parties, ce qui est le plus propre à en donner. Un autre sçavant Médecin * de l'antiquité ajoûtoit à cette plaque de plomb des éponges imbibées d'*oxicrat* froid. Un autre encore du moien âge ajoûtoit à ces remédes l'avis déviter de se coucher sur le dos. Tous les Médecins qui ont suivi jusqu'aux *Arabes*, ont défendu à même dessein l'usage des *diuretiques* à tous ceux qui vouloient vivre sagement : C'est donc toute la Médecine qui atteste les dangers qu'il

* *Galen.* De tuenda valetudine.

* *Cal. Aurel.* L. 5. Tard. pass.

Ætius. Tetrab. L. 1.

Avicenna, Abaser. Aristoteles.

qu'il y a d'échaufer les reins pour ménager la vertu favorite des vierges chrétiennes. Car cette doctrine des anciens Médecins *Grecs*, *Latins* & *Arabes*, a été reçue par tous les grands Praticiens, *Sennert*, *Hoffman*, &c. enfin dans tous les tems de la Médecine. C'est donc un avis constamment donné à toutes les personnes qui avoient à craindre de manquer en quelque chose à la continence ou à la chasteté ; & voilà que les filles Convulsionnaires qui se donnent pour inspirées, pour Prophétesses & pour des sçavantes dans les saintes Ecritures, enfin que l'on fait les dépositaires de l'*Esprit de Dieu*, se permettent d'exciter sur leurs corps des mouvemens, ou des impressions, que la Médecine leur aprend être contraires à l'état de continence, dont cependant on leur fait un haut relief de vertu. Cependant c'est une attention particuliere encore de la Médecine, de recommander aux personnes, qui auroient sujet de se défier de leur nature sur cette matiere, de mettre sous leur dos ou sous leurs reins, étant couchées dans leurs lits, de l'herbe spécifiquement recommandée par tous les *Botanistes* pour préserver les personnes chastes des chaleurs importunes & contraires à cet état. C'est l'*agnus castus*, L. 1. c. 116.

tant

tant recommandé pour cet effet par *Dioscoride*, *Pline* & *Galien*. L'on ajoûte dans ces dernier tems la *saule* à l'*agnus castus*, & encore la pratique de coucher *sur la paille*; avertissemens qui sont universellement donnés par toute la Médecine aux personnes chastes, qui ont à se munir contre des attraits ou des penchants trop naturels. Et ces avis regardent sur tout les personnes du sexe, parce que les nerfs étant en elles plus foibles & plus sensibles, c'est ce qui doit les tenir en garde contre tout ce qui peut amolir en elles la vertu ou affoiblir la vigilance.

L. 6. de simp. facultate. fac.

Après toutes ces réflexions, est-il possible de ne se point allarmer pour des filles Chrétiennes, qui se familiarisent à des coups de poings qu'elles se font donner sur le dos & sur les reins par des hommes, & cela avec une prédilection si honteusement marquée, qu'elles déclarent que d'autres mains leur sont moins secourables? Cependant est-il moins raisonnable de craindre que les penchants étant mutuels & si naturellement établis entre les deux sexes, l'imagination des filles ne se trouve réveillée sous de tels yeux & par de telles mains? Mais quand bien même l'imagination tiendroit bon contre des occasions à tentations si naturelles, n'est-il rien à

craindre de ces furieux coups, si énormement multipliés, que des hommes, souvent jeunes (car il ne paroit point que les filles Convulsionnaires les apréhendent) donnent sur les endroits d'où le sang & les esprits peuvent recevoir plus de force, de mouvement & d'impétuosité ? car tels sont le *dos* & les *reins*. Car quoique l'ancienne Médecine n'ait point accusé les justes causes par lesquelles agissent sur les reins toutes les choses ci-devant rapportées, du moins est-elle uniforme à reconnoître leurs effets ; mais la Médecine aujourd'hui aidée des lumieres de l'Anatomie moderne, fait comprendre, en le mettant comme sous les yeux, tout le physique de ces pratiques ; & confirme suivant les régles du *méchanisme* le mieux reconnu dans l'œconomie animale, combien il est dangereux de solliciter le sang & les esprits dans ces occasions ; & ces raisons sont tirées précisément de la structure des parties, prises par conséquent dans le fond de la nature, à laquelle paroissent tant livrées les filles convulsionnaires, dans tout ce qu'on apelle leurs convulsions.

C'est sur le *dos*, & sur les *reins* ou les *lombes*, qu'elles se font donner de si furieux coups de poings par des hommes, qu'elles

qu'elles fatiguent au point qu'ils sortent tout en sueur de cette impertinente besogne. C'est donc sur l'*épine du dos* que se passe cet exercice comparable au *pugillat* de ces Athletes de l'antiquité, qui se portoient de si énormes coups de poings. Mais qu'est-ce que l'*épine du dos* ? c'est un canal osseux, où la nature a cru pouvoir mettre hors d'insulte l'un des *cribles* des *esprits*, des plus nécessaires à ses fonctions dépendantes des mouvemens des muscles ; & c'est dans les endroits de ces sources que la nature a voulu protéger contre les causes extérieures, que les filles Convulsionnaires font porter le trouble & le desordre, par l'impression des grands coups de poings. Car sont-ce autre chose que des coups semblables à ceux que l'on donne sur les côtés des *cribles* ou des *tamis* ordinaires, pour avancer ou précipiter la cribration des matieres que l'on veut tamiser. Et en effet ce sont toutes manieres de tamiser le sang, que celles qui opérent les *secrétions* dans le corps humain. C'est donc de tous les cribles ou *secrétoires* un des plus nécessaires pour entretenir l'ordre & la qualité des esprits, que les filles Convulsionnaires font batre ou secouer à coups de poings. Peut-on douter des desordres qui peu-

vent arriver au genre nerveux par cette violente manœuvre ? car ce sont *douze paires de nerfs* qui sortent d'entre les *vertèbres* du dos, & *cinq* autres *paires* qui sortent d'entre les *vertèbres* des *lombes*. Est-il donc maniere plus efficace pour avancer ou accélérer la *secrétion*, ou la séparation des *esprits*, & leur donner cette rapide vélocité, & cette impétuosité qui ressemble de si près aux mouvemens des passions ? n'est-ce pas le moien de faire pleuvoir, pour ainsi dire, les *esprits* sur les membranes, & par tout où l'action & la force du genre nerveux de ces régions du corps porte ou se communique ? Et où iront-ils ces esprits impétueux, que vers les parties qui reçoivent de leur nature, & par leurs pentes le plus d'esprits ? & ces parties s'entendent sans les nommer. Mais les nerfs de ces parties si aisées à ébranler, se trouvent en communications naturelles avec tous les nerfs, & du voisinage où sont tous les *plexus* du bas ventre & avec les parties supérieures les plus éloignées même par le moien des *ganglions*, qui portent & transmettent ces communications par tout le corps ; peut-on ne point s'allarmer sur les dangers où se mettent ces filles de soulever en elles, même sans le vouloir, des mou-

mouvemens d'impureté, de lubricité ou des saillies d'imaginations voluptueuses, dont elles ne seront plus les maîtresses dès que leur vertu se sera laissé surprendre, sans l'avoir pensé, par l'impression violente de ces coups qu'elles auront permis sur leur dos & sur leurs reins.

Cependant le danger n'est pas borné à l'action des esprits tous seuls. Car sous ces endroits sont apliquées les plus *grosses artéres*, sur tout l'*aorte* descendante tout le long de l'épine du dos, & les artéres *iliaques* vers la région des lombes ou des reins. Dans cette position de l'aorte si proche du ventricule gauche du cœur; & ensuite d'artéres les plus considérables qui soient dans le corps, est-il possible de penser qu'elles seront inébranlables aux furieuses secousses que les coups de poings donnent par tout leur voisinage, & à plomb sur elles-mêmes dans toute leur direction? Voilà donc le sang aussi mis en part & en rapidité de mouvement: & où va principalement se terminer cette rapidité? est-ce ailleurs que vers les parties qui ne sont que nerfs & artéres? puisque dans les personnes du sexe, tant d'artéres sont destinées à accumuler des *plehores* passageres ou des congestions de sang, mais ordinaires, réglées & périodiques.

ques. Inondées donc, pour ainsi dire, d'un sang qui devient copieux à mesure qu'il devient rapide, ne sont-ce point des *diamettres* forcés, des *directions* de vaisseaux changées, où l'on a grand sujet de craindre de nouvelles affluences d'esprits, & comme des ravines de sang à l'occasion de ces coups de poings ? D'après ces réflexions anatomiques, d'où viennent à ces jeunes personnes les causes des passions histériques qui troublent leur santé & leurs imaginations ? n'est-il point avoué par les Médecins que ces maux leur arrivent ordinairement, à l'occasion d'un sang accumulé ou mal distribué dans les parties du bas ventre ? Que si l'on ajoûte à ces réflexions celles d'un sçavant & habile Praticien-Médecin, * qui avertit que les vaisseaux dans les personnes du sexe, se trouvent avoir moins de longueur, & par conséquent plus de courbure, & qu'ils se trouvent changés dans leurs diamettres, étant comparés avec de pareils vaisseaux dans l'autre sexe, il devient manifeste que ce sont des occasions, des materiaux même à vapeurs & à tout ce qui s'en ensuit, que ces troubles que doivent causer de furieux coups de poings sur le dos & sur les reins des jeunes filles. Sont-ce des terreurs paniques ou des imagina-

* *De Morb. Pathol. cerebri. p. 488. 499.*

gination chimériques que l'on exagére par toutes ces réflexions ? La structure encore des parties sur lesquelles se donnent les coups de poings, confirme tout ce qu'il y a à craindre de cette manœuvre si dangereuse sur ces jeunes corps. Car ce sont les *lombes* qui sont excités particulierement ; mais les attaches de certains muscles, * & leurs insertions ou terminaisons dans l'endroit le plus vif, donnent lieu de tout craindre pour la pureté de ces personnes. Car ce sont des déterminations ou des impétuosités imprimées à des esprits enflammés, & sur des parties faites pour la volupté & pour ce que l'on veut éviter. N'est-ce point donner tout à craindre en ce genre ?

* V. *Hoffter.* Comp. Anat. p. 185. dans les notes.

Mais ce que les filles Convulsionnaires permettent à des hommes, en leur accordant de monter sur leur ventre, de le presser & de le fouler, confirme bien pleinement les aprehensions dont on vient de voir les causes & les raisons. Car tout ceci méne bien moins au surnaturel qu'au naturel : n'est-il dont pas fort à craindre qu'après avoir cru commencer par l'esprit on ne finisse effectivement par le corps ? Car, dit le sage, * peut-on marcher sur les charbons sans se brûler les pieds ? mais ici feront-ce les pieds qui brûleront ou le

* Proverb. 6. 61.

le sol qui sera dessous ? en effet c'est l'observation particuliere du Praticien ci-dessus cité, que toutes les parties essentielles ou propres aux personnes du sexe sont singulierement renfermées dans le bas ventre. Ainsi ce sont de telles parties qui se trouvent pressées, sollicitées & agitées immédiatement sous les pieds de ces hommes. Que si l'on fait en même tems réflexion, que le *peritoine*, qui renferme immédiatement les principales de ces parties, est immédiatement sous la presse où l'on met le poids du corps de ces hommes, peut-on se rassurer sur les craintes de ce qui suit naturellement de ces sortes de compressions, puisque c'est préciſément exciter les parties qu'on ne peut trop laisser en repos ? Car ce repos consiste dans un équilibre, or combien est-il facile de le déconcerter, en mettant la force des organes & de la concupiscence au-dessus du pouvoir de l'ame ? déconcertement d'autant plus enclin à se faire que toute la vie & les fonctions de l'œconomie animale, ont à se soutenir au milieu de tous mouvemens qui se combattent les uns & les autres. Quoi de plus facile à ceux du corps, que de parvenir à vaincre ceux de l'ame ? celle-ci alors apercevra peut-être encore le bien qui

est à faire, & l'aprouvera par sa raison ; mais cependant elle sera contrainte à se voir détrônée de son empire sur le corps, & de devenir esclave de souveraine qu'elle étoit. *Cum pugnantibus constet quâ vivimus machina.... totaque vita contranitentium motu absoluatur, nil sanè mirum, si tot pugnantes motus & inclinationes homo sustineat, motusque corporis animæ libertati officiant, voluntatem, dum videt meliora, probatque intellectus, in deteriora trudant*, &c. *Verdrius.* De équilibrio, p. 158.

Cet état ne sera-t-il pas celui de l'ame dans les corps de ces créatures, par le *tapage* des coups qu'elles se font donner par des hommes sur le dos & sur les reins. Car par cette violence les esprits effarouchés en tant de gros nerfs & mis en fureur, ou comme en *rut*, ne se presenteront-ils pas violemment dans les parties vers où ces coups les auront déterminés, en des filles qui montrent tant de penchant pour les jeunes hommes ? ce seroient de vaines aprehensions en toutes autres personnes du sexe, en qui (pour avoir vêcu dans la retraite, le jeûne & la priere) des affections hystériques ne trouveroient pas ces avances vers le naufrage de la pudeur, parce que des imaginations conservées ainsi pures, non excitées

tées d'ailleurs, à l'occasion d'objets dangereux, par la fureur des esprits, préviennent ces malheurs pour la vertu des filles. Mais quand les vapeurs sont excitées ou entretenues par des mouvemens sentis & non réprimés de tendresse, ou par des passions négligées dans leurs principes, les Médecins, qui ont apris à démêler les differences des affections hystériques, font observer que dans ces personnes les accès de telles vapeurs se terminent très-souvent par des honteux accidents, d'autant plus criminels que n'étant pas assez desavoués dans l'effet, ils sont volontaires dans leur principe. Mais ces craintes sont fondées d'ailleurs sur la misérable pratique de ces femmes Romaines, lesquelles voulant devenir meres & donner des enfants à leurs maris, se faisoient battre du plat de la main. Les femmes des *Moscovites* & des *Perses*, autorisent-elles moins ces craintes, puisque l'expérience qu'elles ont, que leur amour pour leurs maris redouble, à mesure qu'elles en sont mieux batues, prouve évidemment le dangereux effet des coups sur le dos & les reins des filles? Rien donc ne justifie tant les soupçons de l'impureté que peuvent exiter les coups que se font donner les Convulsionnaires, que ces pernicieux exemples, l'on en sçait d'ail-

d'ailleurs plus que l'on n'en veut dire. Mais l'hiſtoire certaine du naufrage qu'a fait la ſageſſe d'une fille, à l'occaſion des coups de poings qu'elle ſe faiſoit donner par un homme, acheve de confirmer nos craintes. C'étoit une jeune Demoiſelle qui s'étoit vouée à la continence & à la pieté ; mais ſon imagination s'étant laiſſée échaufer en faveur d'un Jardinier qui faiſoit le jardin de la Maiſon où elle demeuroit, elle ſe ſatisfit pendant un tems par une volupté criminelle, quoi ſeulement qu'en ſe faiſant donner des coups ſur le dos par ce Jardinier, parce qu'ils la lui procuroient ; mais la paſſion s'étant allumée, elle en fit ſon amant, & en étant venue à la conſommation du crime avec ce malheureux domeſtique, elle devint mere. Mais la pauvre créature ſéduite ſentit l'horreur de ſon crime ; elle a quitté ce deſordre, & aïant entierement rompu cette baſſe & honteuſe attache, elle vit encore, gémiſſante tous les jours devant Dieu, & entre quelques amis, ſur ſon péché. Cette preuve eſt-elle ambigue ? ne laiſſe-t-elle pas au contraire un affreux danger à craindre pour les filles Convulſionnaires ? He bon Dieu ! que n'auroient-elles point peut-être à dire là-deſſus à d'habiles & ſages Directeurs, qui ſçauroient

roient d'ailleurs leur ouvrir les yeux sur les périls volontaires où elles s'exposent tous les jours ? Après cela ne vouloir point reconnoître tout le naturel qui est dans les convulsions de l'*épidemie* aujourd'hui régnante dans Paris, c'est vouloir s'aveugler sur ce qu'il y a de plus clair en ce genre dans la nature & dans la Médecine. Les raisons de spiritualité ne peuvent dissiper ou obscurcir la verité de ces preuves ; elles sont fondées sur l'état du corps humain, & sur la connoissance des forces ou des puissances qui le gouvernent ou le dominent. Et là-dessus la Théologie s'en est toujours raportée à la Médecine. Peut-elle aujourd'hui sortir de cette régle, à moins qu'elle n'ait à produire des preuves aussi claires & aussi convainquantes de la spiritualité ou du *surnaturel* de ces convulsions ; que la Médecine a de bonnes raisons pour en montrer le naturalisme ; & alors on lui abandonnera la connoissance de ces convulsions pour en démêler l'esprit, s'il est de Dieu ou du démon.

On doute qu'elle trouve ce *divin* & ce *surnaturel* dans ces basses puérilités que disent ou font les filles convulsionnaires, dans ces jeux d'enfants, de se faire brandiller dans des draps, ou comme

me dans des branles on les agite à droit & à gauche. Quelle idée de molesse n'aperçoit-on point dans cette situation d'une fille qui donne son corps à remuer sous les yeux, & entre les mains de plusieurs hommes ? que si l'on pouvoit donner à cette pratique inouie une idée moins déplaisante, du moins tout y paroîtroit-il autant naturel que l'étoit un certain exercice de corps pratiqué anciennement, mais rarement, dans la *gymnastique*, lequel étoit de se donner des branles sur des especes de brandilloires. Mais elle n'en sont pas à ce point de raison dans leur phantaisie convulsionnaire, car elles portent la hardiesse, dans ces jeux indécents & deshonnorants pour des personnes du sexe, jusqu'à se faire *berner* dans ces draps par six ou huit *Berneurs*, qui en tiennent les coins, & qui comme de pieux Laquais (car c'est un jeu des Laquais que le *bernement*) saboulent le corps d'une fille qui devroit être regardé comme celui d'une fille Chrétienne. Mais leur contenance dans cet indigne exercice ressemble-t-elle à la modestie & au silence d'une vierge ? ne les y voit-on point gracieuser des assistants de leurs amis, d'œillades ou de paroles obligeantes. Mais d'ailleurs les bras des *Berneurs* agitant trop

Ostelius V. Mercurial. De gymnast.

rudement le corps de la Convulsionnaire, le renversant un peu trop, & le faisant tomber de devant en arriere, à quelle indécence ne seroit-elle point exposée, si quelque main (peut-être d'hommes) ne s'avançoit soudainement pour abaisser les jupes de la *Bernée*? Où prendre en tout cela du *divin* ou du *surnaturel*? à moins que par surnaturel, on ne voulut faire entendre ce qui est contre la nature des personnes du sexe, & en particulier de filles Chrétiennes. Car, disoit St. *Bernard*, (dans un cas pareil à celui des filles Convulsionnaires) vous voulez qu'on vous estime fort chaste, quand vous le seriez en effet, vous donnez lieu de croire que vous ne l'êtes pas, car vos mains touchent ses mains (d'un homme) dans le travail. Mais ce n'est point dans le travail qu'une Convulsionnaire se laisse toucher les mains par un homme, c'est au sortir du *bernement* qu'elle fait prier un homme de venir mettre sa main dans la sienne. Qu'auroit dit là-dessus St. *Bazile*? car se récriant contre la facilité, que des vierges ont à se laisser toucher les mains par des hommes, il dit que des regards commencent à disposer le cœur à devenir sensible, mais que le toucher achéve ce que les regards avoient comme ébau-

Serm. 65. sur le Cant.

Dans le Livre de la Virginité.

ébauché. Aussi, dit le Sage, celui qui touchera une femme ne sera pas exempt de péché. Combien donc les Peres de l'Eglise, St. *Augustin*, St. *Bazile*, St. *Jerôme*, St. *Ambroise*, St. *Chrisostome*, nous auront-ils surfait la vertu de la virginité, si elle peut subsister avec ce qu'on voit dans les filles Convulsionnaires, & avec ce que l'on sçait de leurs histoires? Car tout y blesse non seulement la Religion, mais la pudeur & la modestie ordinaire aux moindre personnes du sexe: car s'il peut suffire à d'autres Chrétiennes de ne rien faire ni permettre sur elles contre les régles ordinaires, l'état d'une vierge Chrétienne doit aller aude-là, parce que les commandemens de Dieu interdisent tout ce qui est criminel; mais la condition des vierges Chétiennes leur interdit les satisfactions innocentes, parce que ce sont toutes choses qui tiennent au plaisir, à quoi doit se rendre insensible une vierge Chrétienne. Ces réflexions paroîtront-elles excéder le ressort de la Médecine? aussi ne se les permet-elle, que parce que les manieres trop naturelles des filles Convulsionnaires lui paroissent trop marquées au naturel, par le contraste qu'elles font avec ce que tout le monde est obligé de sçavoir de la Religion. Ainsi

ces manieres faisant entrer l'état des Convulsionnaires dans l'ordre de la nature, il ne messied point à la Médecine, & ce n'est pas témérité à elle, d'en faire l'objet de ses réflexions.

Mais l'on recherche & l'on croit voir du *divin* & du *surnaturel* dans l'observation que l'on vante bien hautement. C'est que les Convulsionnaires au sortir de leurs accès les plus violents, les plus réitérés, se trouvent fraiches, sans être fatiguées d'un si prodigieux travail. Cela, demande-t-on, peut-il être naturel ? mais cela est-il plus étonnant, que d'avoir vû un homme travaillé d'affreuses convulsions, qui lui occupoient tout le corps de la maniere du monde la plus laborieuse pendant des années entieres, allant cependant & marchant, autant que ses convulsions le lui permettoient. L'exemple des enfants les plus jeunes, que l'on a vû travaillés de convulsions affreuses pendant treze jours, * sans se trouver ni affoiblis, ni changés de visage ; de tels exemples ne font-ils point comprendre combien il est possible qu'après des convulsions les plus terribles, des corps plus forts que ceux d'aussi tendres créatures peuvent se trouver frais & dispos au sortir de leurs convulsions ? Aussi est-ce ce que voient

V. *Petin.* Obs. p. 294.

* Ibid. 282.

voient tous les jours les Médecins dans les affections hystériques, dont les accès les plus terribles laissent des femmes sans douleur & sans lassitude. Encore, un jeune homme après avoir été nuit & jour dans des convulsions qui ne lui faisoient attendre que la mort, d'autant plus que pendant quatre ou cinq mois il n'avoit presque rien pris, il se trouva si parfaitement convalescent, qu'il pouvoit aller & venir. Mais c'est la remarque de ce sçavant Médecin, en raportant l'histoire d'un convulsionnaire le plus tourmenté pendant quatorze jours, sans presque avoir bû ni mangé, qu'il se trouvoit, pour peu qu'il eut de relâche, si frais, qu'il ne paroissoit pas qu'il eut rien soufert, *illud semper mirandum, quomodo tam validis, totque dies continuatis membrorum jectitationibus, concussionibusque sufficere ægri, & tamen ita se gerere in intermissione possint, ac si nullis laboribus fatigati essent; cum minimum istorum magnam creare sanis lassitudinem, eosque infringere soleat.* Un autre sçavant Médecin-Géometre * cherche la raison d'un tel effet qu'il connoissoit, & il l'a trouve dans l'ordre de la disposition des fibres nerveuses & tendineuses qui entrent dans la composition des muscles. Ces fibres

Ibid. 287.

Ibid. 292.

* *Mazino Mechanica.*

ont des *paralellisnes* naturels, de maniere qu'elles peuvent se contracter sans déranger cette sorte d'arrangement. Or chaque fibre aïant en soi autant de force naturelle pour se détendre, qu'elle en a pour se tendre, elles peuvent entrer dans cette alternative de haut ou de bas, de court ou de long, sans causer ni troubles, ni douleurs. Car rien ne se trouvant gêné ni forcé, parce qu'il seroit sorti de son ordre dans les fluides ou dans les solides, il n'en résulte aucun ressentiment douloureux. Mais parce qu'entre les fibres longitudinales il y en a de transverses, qui tirent les côtés de celles-ci à droit & à gauche, c'est une violence ou un tiraillement forcé qui arrive aux fibres longitudinales, quand les transversales viennent à se contracter, à même tems que les longitudinales s'allongent, & de là viennent les sentimens de fatigue ou de douleur. Or ce ne sont guéres que les fibres longitudinales qui se contractent ou se retirent dans les affections hystériques, sur tout en celles qu'un dérangement d'imagination en des personnes saines suscite ou entretient, car en ce cas c'est suivant la pente naturelle où se trouvent les esprits, qu'ils se mettent en desordre par la force de l'imagination troublée. Le Sça-

vant

vant observateur qu'on vient de citer aporte aussi la raison de cet effet ; les Convulsionnaires, dit-il, pour la plûpart, perdent moins de la quantité de leurs esprits dans leurs convulsions, que de la maniere dont-ils sont ordonnés dans l'état naturel, de sorte que ce sont moins des *quantités*, que des *modalités* changées dans la marche des esprits & dans la situation des fibres ; & voici comment, suivant la sage pensée de ce célébre Observateur. C'est que les mouvemens des muscles se font, en ce que les esprits sans se dissiper ou s'évaporer, venant à tomber en *ataxie*, passent des fibres d'une certaine direction en d'autres fibres, c'est-à-dire que les *angles* se changent dans les muscles, ce qui fait les variations tant multipliées de leurs mouvemens, sans qu'il en coute rien aux esprits, que de changer de lieu ou de place, sans se perdre ou se dissiper. *Pechlin*, 293.

Mais autre merveille, voici qu'une Convulsionnaire *aboie* comme un chien, cela ressemble-t-il à la nature humaine ? Les Livres saints donnent comme une punition de Dieu, que *Nabuchodonosor* ait été changé en bête, & aujourd'hui on donne dans la Religion Chrétienne, pour miracle & pour action de l'Esprit

de

de Dieu, qu'une fille fasse la bête en aboiant comme un chien. Mais quoi de plus ordinaire dans les histoires de *mélancholiques*, d'*hystériques* & *hypochondres*, que des exemples plus étonnants, que celui de contrefaire le japement des chiens ? L'on raporte qu'un homme se croioit une *oye*, * seroit-ce ici un oison qui se croiroit changé en chien ? Saint *Augustin* raporte * qu'il y a des hommes qui contrefont si bien le chant des oiseaux & la voix des animaux, qu'on pouroit y être trompé. Un Médecin raporte d'une Enthusiaste, laquelle chantoit comme les cocqs quand elle étoit dans l'accès de sa vapeur ; nos admirateurs des filles Convulsionnaires auroient donc été bien étonnés d'entendre ces gens qui parlent du ventre, & que pour cela l'on nomme *engastronimes* ou *engastrilogues*, en qui sort la voix du fond de l'estomac, comme si elle sortoit de l'antre de *Trophonius*. Car il s'en trouve de tels, suivant le témoignage de *Pasquier*, * qui raporte l'Histoire d'un certain boufon, nommé *Constantin* ; mais il fut prouvé que c'étoit quelque chose de naturel, & à quoi ni la magie, ni le diable n'avoient nulle part ; c'est donc aussi quelque chose de parfaitement naturel, que cette voix aboïante

* V. *Salmuth.* Cent. 3.

* V. la Cité de Dieu L. 14. c. 25.

* *Pasquier.* Recherches. Lib.

aboiante de la Convulsionnaire. Mais comme dans toutes les hystériques le genre nerveux est tout en trémoussemens convulsifs, il peut produire dans le *larinx* de cette fille la sorte de modulation dans les fibres où ces parties doivent se mettre, pour exécuter les tons de voix, qu'une imagination échaufée se representera, puisque celle d'une femme grosse est capable d'imprimer de si étranges signes sur le corps d'un enfant. Car ces empreintes sur la peau de cet enfant, sont des arrangemens que l'imagination fait prendre aux fibres. Où est donc ici le miracle ? c'en fut un certainement, quand l'ânesse de *Balaam* lui répondit d'une voix & par des paroles humaines ; aussi étoit-ce une opération par laquelle Dieu faisoit voir sa puissance pour élever quand il lui plaît, à quelque chose de plus noble, les organes d'un corps animal. La même raison se trouve-t-elle dans l'opération de la Convulsionnaire qui aboie comme un chien ? c'est un tel rabaissement dans la nature du corps humain, qu'il paroit bien plus une punition, qu'un don de Dieu. Est-ce d'ailleurs une chose sans exemple que les muscles du *larinx* & les fibres qui les dirigent, puissent se disposer dans un tel ordre, que la gorge d'un ani-

animal puisse rendre ou exprimer des paroles humaines ? Cet exemple est familier dans les *peroquets* qu'on aprend à parler ; c'en est encore un semblable en certains oiseaux qu'on aprend à sifler : Hè que sçait-on si cette Convulsionnaire ne seroit pas siflée ! car l'on a découvert maintes impostures ou astuces pour contrefaire des actions étudiées, par où l'on a vû combien leur imagination domine dans les grimaces, contorsions ou paroles qu'elles produisent. En effet, que penser des Convulsionnaires ? puisqu'un jeune homme de cette faction s'est mis en convulsion, & est entré en gémissement comme s'il étoit brûlé par l'attouchement de l'eau commune ou laiteuse dont on lui touchoit la main : car à l'occasion de cet attouchement, il s'abandonnoit aux convulsions les plus étranges, parce qu'il croioit avoir été touché par de l'eau de Monsieur *de Paris*. Au surplus rien montre-t-il tant le pouvoir de l'imagination sur les organes qui forment la voix ou les paroles, que ce qui arriva, selon que le raporte *Herodote*, au fils de *Crœsus* ? C'étoit un enfant muet de naissance, lequel aïant vû le meurtrier qui assassinoit son pere, fut tout d'un coup délivré de cette maladie, & en pleine puissance de parler.

parler. Evénement qui est confirmé par deux autres exemples pareils dans les Journaux de *Dannemarck*. Mais encore ainsi paroissent les signes & les preuves de miracles dans les filles Convulsionnaires, car aussi mal fondé sera le don des Langues dont on relève le mérite de quelques-unes. En effet s'il est possible, comme il est vrai, que l'on peut aprendre des mots François à des *perroquets*, sera-t-il incroïable que l'on puisse aprendre à des filles quelques paroles de *Grec* ou d'*Hebreu* ? Mais ce qui découvre ici particulierement le *naturalisme* des convulsions des filles Convulsionnaires, c'est l'observation d'*Hippocrate*. Il fait donc remarquer que les affections *mélancholiques* accompagnées d'un ton de voix cassée entrecoupée ou tremblante, viennent d'alienation d'esprit ou d'une disposition convulsive ; & il l'a trouve cette disposition convulsive dans l'état des entrailles de ces sortes de malades, en qui l'on voit, dit-il, les muscles du ventre contractés de dehors en dedans, & rentrant, pour ainsi dire, dans le centre du corps.

Hipp. L. 6. 5. 4. L. 5. prædictorum. *Galen.* & *Martianus* comment.

Voici un autre symptome que l'on fait sonner bien plus haut dans les convulsions de l'*épidémie* convulsionnaire ; car on se croiroit ici presque à la Foire,

ou des *Danseurs de corde*, l'on va aux *Marionnettes*, aux Joueurs de gobelets, ou aux Farceurs. Ainsi après avoir vû les Convulsionnaires étonner leurs admirateurs par leurs sauts, leurs postures & leurs contorsions surprenantes ; en voici une en qui le surnaturel paroit, dit-on, manifestement, mais c'est aux yeux des personnes qui ont étudié beaucoup plus la pieté que la physique. C'est une fille qui avale des *charbons de feu* allumés, & là-dessus on crie au miracle ; à celle-ci l'on joint cette autre qui avalle des *Livres reliés*, comme un *Nouveau Testament avec sa housse*, autre sujet d'admiration pour ceux que le sublime de la métaphysique occupe bien plus que le matériel de la philosophie. Mais si ces merveilleux évenemens se trouvent dans la nature recueillis par les soins que se sont donné les Médecins de les ramasser, peut-on le pardonner à des Théologiens, de convertir en miracle des effets naturels, parce qu'ils ne paroissent à ces Messieurs au-dessus du pouvoir de la nature, que parce qu'ils n'ont pas pris la précaution de sçavoir des Médecins ce que la nature peut en semblables occasions.

Or le monde, les Théâtres même ont retenti des prodiges qu'ont operé des *pyrophages*,

rophages, ou mangeurs de feu, & d'avaleurs de fer, de pointes de couteau, & de toutes sortes de vilaines bêtes. Un des plus fameux aïant été accusé de maléfice, répondit que ce qu'il faisoit n'étoit point au-dessus de sa nature, & que c'étoit un secret qu'il avoit apris il y avoit quinze ans d'une vieille femme, lui étant Soldat ; que là-dessus il s'étoit fait une habitude en avalant des balles de plomb & du *mercure crud*, * d'avaler toutes ces étranges matieres. Cela ressemble-t-il au surnaturel ou au divin ? car ce misérable passoit pour un grand fripon, & pour n'avoir pas de Religion. Cependant cela étoit bien au-dessus de ce que fait la créature Convulsionnaire qui avale un *Nouveau Testament avec sa housse*. Un autre Charlatan avaloit un *couteau de Boucher dans sa guaine*, * & en d'autres occasions, des dix ou douze pierres, pourvu qu'elles fussent rondes. Une autre fois on lui a vû avaler, en presence du Roi d'Angleterre & de toute sa Cour, *une épée longue d'une aulne*, après qu'on l'eut rompue en petits morceaux. Ce fut en 1675. & continua de tems en tems ces prodiges jusqu'en 1678. Ces prodiges sont plus incroïables les uns que les autres, puisque tantôt c'étoit un *couteau*

*V. Med. Septemt. Tom. 1. p. 510.

* Ibid. p. 511.

à manche, tantôt c'étoit des tuiaux de verres, tantôt des *pieces d'argent ou de cuivre*, tantôt une *clef*, & ce qui relève le prodige, & ce que la Convulsionnaire avaleuse de *Nouveau Testament* ne fait pas, c'est qu'il rendoit au bout de quelques jours ces pierres par bas, quoiqu'on lui en ait vû avaler jusqu'à 48. Un autre Auteur * raporte l'histoire d'un homme qui avaloit un tuiau de verre brisé qu'il rendoit trois jours après. Mais toutes surprenantes que soient ces avantures, celle du mangeur de feu de Londre a quelque chose encore de plus étonnant. C'étoit un coureur par les Provinces, qui avoit le secret, au moien d'une liqueur & d'un onguent, de prémunir & préserver si bien sa bouche, son gosier & ses mains, qu'il pouvoit manier du *plomb fondu*, des *charbons* ardens, &c. Un autre non-seulement manioit des *barres de fer tout en feu*, mais encore il léchoit des *lames de fer brûlantes* ; & on lui voioit rouler dans sa bouche ou macher une pelote faite de poix, de soufre & de résine, qu'il se mettoit toute en flamme dans la bouche ; le même tenoit en d'autres occasions des charbons alumés entre les dents, où on les soufloit avec un soufflet. Sur tout cela les Théologiens fauteurs des filles

* *Becker.* V. *Bartholin.* Hist. Anat.

Ibid.

Con-

Convulsionnaires auroient crié hautement au miracle, tandis que l'on sçait que c'étoit des témérités naturelles, & dont encore on a découvert les artifices, & on les trouve ces artifices * d'écrits par un Médecin de grande réputation. L'allemagne a eu aussi de ces sortes d'Avanturiers, une Bohémienne, *Æthiopissa*, par exemple, qui s'étoit rendue les mains tellement calleuses, qu'elle pouvoit manier impunément du feu. Un autre Charlatan prenoit dans le feu de la limaille de fer toute allumée, qu'il pétrissoit entre ses doigts, de maniere qu'il s'en formoit des morceaux de fer. Une semblable créature dans l'Hôpital de *Leyde*, se faisoit un plaisir de lecher des charbons de feu alumé. Mais à tous ces prodiges s'en ajoûte un plus étrange, c'étoit dans un *Italien*, lequel pouvoit soufrir sans se brûler des charbons de feu sur quelques parties de son corps que ce fut. Au contraire un vieillard connu de l'Auteur que nous citons, n'auroit pu soufrir un charbon de feu sur aucune partie de son corps, tandis que sa langue toute seule pouvoit lecher des charbons ardens. Mais de tout cela ce sçavant Auteur conclut que tout n'est qu'artifice dans les opérations prodigieuses des *Pyrophages*. *Artificiale totum est*

* Ibid. V. *Mad. Sepien.*

Paulin. Obs. p. 317.

quod nuperis annis pyrophagi edidere specimen, & cela parce qu'ils sçavent prémunir la peau contre la violence du feu. *Armato contra ignis violentiam sensorio.* Cependant ce même sçavant Médecin donne à comprendre par où la peau se peut durcir jusqu'au point de pouvoir résister à l'action du feu. La sur-peau, dit-il, couvre immédiatement l'organne de la sensation, qui est dans les mammelons de la peau, de sorte que le tacte est d'autant plus exquis, que la surpeau est plus mince. Or elle perd cette qualité par le travail, lequel par la compression qu'il excite sur la sur-peau, la colle intimement avec le suc lymphatique, que la nature entretient dans l'espace qui est entre la peau & la sur-peau. Ainsi cette partie devenant plus compacte, plus épaisse & plus serrée, elle cesse de pouvoir transmettre à la peau les impressions des corps étrangers. En effet outre l'épaississement de la peau, le suc lymphatique qui baigne les mammelons de la peau devenant plus épais, tient lieu ou fait l'office, à raison de ses parties fibreuses, d'un duvet, qui romp ou émousse les coups, ou les impressions des objets extérieurs. En faut-il davantage pour faire comprendre une raison bien naturelle de

l'in-

l'insensibilité de la peau dans les *pyrophages* ? Ils se sont accoutumés par quelque maniere que ce soit ou par le frotement, ou par l'aplication de quelques drogues, à serrer la sur-peau contre la peau, & à tenir entre les deux le suc lymphatique comprimé ; & voilà la peau devenue insensible, parce qu'elle s'est rendue dure & calleuse. La structure naturellement écailleuse * de la *sur-peau* peut contribuer infiniment à faire la callosité la plus ferme. Car chaque écaille, toute petite qu'elle est, se voïant par le microscope percée de 500. trous, * qui donnent continuellement issue à la matiere de la transpiration, ce sont autant d'attaches, qui s'y forment par cette matiere comprimée, gluante & fixée, par où se fait une espece de *mastic*, lequel cimentant la sur-peau avec la peau, la rend dure & insensible, comme l'étoit si étonnamment la peau calleuse de la *Boémienne* raportée ci-dessus.

* Voyez *Ruysch.*

* *Leeuwenhoek.*

Pechlin, Ibid.

Seroit-ce quelque chose de même dans cette fille Convulsionnaire qui casse des pierres & des marbres avec sa tête ? car encore un coup, ne se croiroit-on pas à la Foire en voïant ces merveilleuses ? & par où ? en voici une qui s'y montre avec une tête plus dure que les pierres.

(*Capo-*

(*Capo di ferro*) Cela ne raméne-t-il pas le spectacle de cet homme qui se montroit à la Foire il y a quelques années avec un estomac si dur aux coups, & tellement résistible à un poids terrible, qu'il suportoit une enclume sur laquelle on cassoit une barre de fer ? Ce fut alors un spectacle de Theâtre, & aujourd'hui on en fait un de Religion, dans une fille qui a la tête étonnamment dure ; mais seroit-elle aussi dure cette tête que celle des Juifs, ce peuple d'une tête si dure, *populus durissimæ cervicis*, que Dieu fut toujours mécontent de cette dure Nation. Peut-on donc raisonnablement faire un titre de vertu à une Chrétienne, de ce qui a fait un titre de reprobation pour ce peuple ? Mais enfin, vous demande-t-on, est-ce quelque chose de divin ou de surnaturel qu'une si dure tête ? l'on sçait ce qui se dit dans le monde des gens que l'on nomme *durs*, parce qu'ils suportent, sans être percés, de furieux coups d'épée ou même d'armes à feu. On y soupçonne de la magie parmi le peuple, mais les Physiciens de nos jours, qui n'y sont pas trop crédules, en ont découvert une cause bien naturelle. Une mauvaise poudre à canon ne chasse qu'imparfaitement des balles de mousquet, dont les coups sont rom-

rompus ou émoussés en arrivant aux corps vers lesquels ils sont portés, mais qu'ils ne peuvent pas percer, *&c.* Une autre cause encore naturelle, c'est celle qui se trouve dans les corps de certaines Nations, comme sont les *Lapons* & les *Chinnois*, lesquels, parce qu'ils habitent les Païs du monde les plus froids, ont des peaux si fermes & des os tellement compactes, que tout leur corps est comme dur. C'est donc, si l'on veut, un crâne plus dur dans la fille Convulsionnaire, que dans le reste des autres filles; mais est-ce là matiere à faire un miracle de Religion? au contraire rien découvre-t-il plus de naturel dans les opérations de ces créatures?

Mais c'en sont d'un genre plus relevé que celles qui disent la *Messe*, *qui imposent les mains*, même sur des Prêtres, qui *prêchent*, qui font de *belles prieres*, ou des discours surprenants, tant pour le spirituel que pour le *pathétique*; car on y pleure, de saints Prêtres s'y attendrissent spirituellement, & l'on charge ces *filles Prêtres*, de louanges & de complimens spirituellement doucereux; le retour qui se fait sur ces filles, dans leurs esprits & dans leurs cœurs, sera-t-il aussi spirituel ou aussi détaché des sens? c'est l'affaire du Directeur. Mais qu'elle nouveauté

dans

dans la Religion ? l'Ecriture nous parle d'une Nation sacerdotale, d'hommes sacerdotaux ; mais est-il parlé nulle part de filles Prêtres ? Rien donc ne ressemble plus aux idées des Convulsionnaires, que les folles fantaisies des mélancholiques hypochondriaques. Car l'un s'est cru Pape ou Evêque, de sorte qu'il passoit la mitre en tête donnant ses bénédictions au peuple. Ces figures faisoient rire, mais celles des filles qui disent la Messe scandalisent les fidéles, deshonorent nos mystéres & dégradent la Religion.

Pascasius justus de alea. Ibid. Med. Sept.

Ne fut-ce pas en effet le plus dangereux des scandales, & le plus affligeant pour l'Eglise, que ce qui arriva à *Cesarée*, dont le St. Evêque *Firmilien*, qui gouvernoit cette Eglise, nous a laissé l'Histoire. „ Durant ce trouble (de per-„ sécution), dit-il, on vit paroître ici „ une femme, qui tombant en extase se „ disoit Prophétesse, & agissoit comme „ si elle avoit été remplie du St. Esprit : „ & en effet elle faisoit des choses si ex-„ traordinaires & si surprenantes.... que „ nos Freres furent long-tems en peine du „ jugement qu'ils en devoient faire, & „ plusieurs furent trompés.... Par ses „ mensonges & ses belles promesses, elle „ s'aquit tant de créance dans l'esprit de „ tous

V. M. de Tillem. Tom. 4. P. 310.

„ tous ceux qui méritoient d'être aban-
„ donnés à ses illusions, qu'elle se fai-
„ soit suivre & obéir; le démon la fai-
„ soit marcher nuds piés au travers des
„ neiges dans la plus grande rigueur de
„ l'Hyver; (c'étoit une *inconnue*) car
„ elle disoit qu'elle se hâtoit de retourner
„ en Judée, d'où elle feignoit d'être ve-
„ nue. Elle avoit la hardiesse de contre-
„ faire nos mystéres les plus terribles:
„ elle faisoit semblant de consacrer l'Eu-
„ charistie, & ainsi d'offrir le sacrifice
„ au Seigneur, *&c.*.... elle bâtisa aussi
„ beaucoup de personnes. " Ce portrait n'est-il pas ressemblant aux filles Convulsionnaires, les Prophétesses de nos jours, qui trompent tant de personnes respectables par leur science & leur pieté, comme les Freres du St. Evêque *Firmilien* s'étoient laissés presque surprendre aux illusions de l'*inconnue* de ces tems-là? Aucune des filles Convulsionnaires n'a été jusqu'à entreprendre de bâtiser personne; mais on assure qu'un homme Convulsionnaire le fait, du moins quelques-unes ont l'impudence d'imposer les mains sur la tête de personnes Ecclésiastiques & de Prêtres mêmes, qu'elles n'ont pas rougi de faire mettre à genoux à leurs piés. Comme l'*inconnue* du tems du St. Evêque

que *Firmilien*, les *inconnues* Convulsionnaires recitent des prieres, & par un excès d'impudence s'arrogeant le droit de régler les *Dyptiques*, retranchent de la liturgie les noms respectables de grands hommes, qu'elle n'y nomment que pour demander leur conversion, & conversion de quoi ? de ce que ce sont des hommes sages & éclairés dans la science des Saints, qui condamnent leurs profanations. Rien est-il tant capable de révolter la Religion, la bienseance & le bon sens ? Pour les autoriser l'on fait fort valoir la connoissance qu'elles ont paru avoir de l'intérieur des personnes, de leur conduite, de leurs péchés même. Les Fanatiques des *Cevennes* & les *Cadieres*, se vantoient des mêmes dons. Hè qu'a-t-on prouvé de ces dupes du Diable, ou de l'imagination ? Mais quoi plus naturel que d'avoir apris dans le monde les desordres secrets de quelques personnes, lesquels auront transpiré aux oreilles de quelques autres qui en auront parlé ? & ainsi des particularités secrétes, dont les dépositaires auront ouvert la bouche, seront venues à la connoissance de ces caufeuses. On ajoûte qu'elles font des discours très-étudiés, affectueux & pathétiques, jusqu'à faire pleurer & gémir les assistants, Prêtres &

autres. C'eſt qu'ils prennent comme des marques de l'eſprit de Dieu cette éloquence ſpirituelle & impoſante ; au lieu que les Médecins qui ont vû de ces maladies mélancoliques à extaſes, ont quelquefois oui parler des perſonnes avec tant d'érudition, de pieté & de force, que les aſſiſtants ſe trouvoient plus malheureux d'avoir à vivre, que ces malades qui étoient prochains de la mort. *Quod prodigio ſimile, in illâ extaſi morboſâ, orationem reperias tam ſeriam, tamque pulchrè catenatam, ut jam plus ſolatii ipſi illi præſentes .... ab ægris excipiant, quàm ab illis ægri.* L'Obſervateur * ajoûte que ce qui eſt preſqu'incroïable dans ces ſortes de maladies, c'eſt de voir la ſublimité de gênie où ſe trouvent les malades, de ſorte qu'ils ſe reſſouviennent de ce qu'ils ont apris de pieté & d'hiſtoire, depuis de longues années. *Mira ſæpe eſt, & ſupra quàm credi poteſt in illo morbi deſcrimine, animi, & imprimis phantaſiæ ſublimitas, advocatis jam inde à multâ retrò ætate, notionum piarum ac proverbiorum exemplis.* Mais ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt que cette élévation d'eſprit ſi merveilleuſe, arrive en maladies à des perſonnes qui étoient nées avec l'eſprit du monde le plus peſant ou le plus bou-

* *Ibid.* p. 395.

Ibid.

bouché. Ainsi un jeune homme de 14. ans à qui son Précepteur ne put rien faire aprendre, devint si excellemment spirituel & si extraordinairement éclairé en maladie, que ce Précepteur trouva son Ecolier parlant sçavamment le troisiéme jour d'une fiévre maligne, sur le mépris de la vie, chantant très-agréablement des Cantiques qu'il n'avoit jamais apris, comme l'assuroit ce Précepteur. Enfin ce jeune homme, qui la veille de sa maladie ne sçavoit point joindre, comme l'on dit, le *Substantif* à l'*adjectif*, parloit Latin sans hésiter. Un autre jeune homme, mais perdu d'infirmités scorbutiques, acquit une mémoire si prodigieuse, qu'il répétoit ce qu'il entendoit lire, éclairé d'ailleurs d'une maniere surprenante dans l'Histoire sacrée & prophane, dans la Théologie, la Physique, *&c.* Enfin un autre jeune homme de la santé du monde la plus ruinée, outre une mémoire la plus heureuse, expliquoit les saintes Ecritures, non seulement en général ou sur de certains endroits, mais chaque mot, avec la facilité du monde la plus étrange. Mais ce que l'Observateur remarque de plus singulier, c'est que ces beaux talens s'éclipsent avec la maladie, quand les malades viennent à guérir.

Olaus. *Borrichius. Bonnet.* Med. Sept. Tom. 1. p. 88.

Pechlin. Obs. p. 799.

Ibid. p. 402.

G'est

C'est ainsi que l'on voit dans l'état naturel ou sans miracles des divorces entre le corps & l'ame, de sorte que l'ame se manifeste par des actions sublimes de jugemens, & c'est l'état des *enthousiastes*, & de ces mélancoliques dont on vient de parler. Mais une autre disposition ou état de l'ame c'est celui dans lequel, s'oubliant du côté du jugement & de la réfléxion, elle laisse agir les parties du corps, qui exécute les mouvemens d'aller, de venir, de monter, de descendre & autres semblables de la machine. C'est ce qui s'observe dans les *noctambules*, qui, sans sçavoir ce qu'ils font, courent la nuit les goutieres & les toits des maisons, vont, s'maginent-ils, à la chasse, le fusil à la main, animant leurs chiens, qu'ils font sortir avec eux, & courir dans des jardins ou ailleurs, & tout cela sans se souvenir de rien le matin; est-ce là du surnaturel ou du miraculeux? pourquoi donc le penser de l'état d'une personne en extase; pendant lequel l'ame retirée à elle seule dans le cerveau, comme dans son fort en propre, ne commandant qu'aux fibres qui le composent, elle agit pour ne faire que penser, & ne produire que des effets prodigieux de pensée, tels que ceux dont l'on vient de parler.

Mais ceci améne naturellement les états de *mort* pendant pluſieurs jours, où ſe voient des filles Convulſionnaires, au grand étonnement des proneurs de miracles. Cependant ces Mrs. pouroient ſe reſſouvenir de ce que dit St. *Auguſtin*, * qu'il eſt des perſonnes qui font tout ce qu'il leur plaît de leur corps. Et un ſçavant Médecin eſt entré dans le même ſentiment, parce que l'ame peut ſe donner tant de force au-deſſus du corps, qu'elle ſe délivre de la dépendance à ſes impérieuſes loix. *In eam veni ſententiam eſſe aliquando tantam vim animæ, ut ſe à corporis obſequio, legibuſque exſolvat.* Mais d'ailleurs quoi de plus naturel, qu'un évenement dont eſt pleine l'Hiſtoire de la nature, puiſque ſon Auteur en donne une ample chapitre *de his qui revixerunt* ? Là même il fait remarquer que ces ſortes de réſurrections de morts, qui reviennent en vie après quelques jours, ſont ſingulierement propres aux perſonnes du ſexe. *Fœminarum ſexus huic malo maximè opportunus.* Mal que ſes Commentateurs apellent ἀπνοια, qui eſt un des noms de la paſſion hyſtérique ; & tout de ſuite, il fait mention d'une femme qui revint en vie après ſept jours de mort, ſurquoi il cite avec grand hon-

L. de la cité de Dieu. Ch. 24. L. 14.

Peehlin. Ob. p. 400.

Plin. L. 7. ch. 52.

neur

neur l'Ouvrage d'un certain *Heraclide* qui traitoit de ces sortes de faits. Saint *Clement d'Alexandrie* raporte aussi l'Histoire d'un certain *Armenius*, qui revint en vie le douziéme jour de sa mort. Et cet homme étant ressuscité racontoit toutes les merveilles qu'il avoit vûes, disoit-il, pendant qu'il étoit mort. Mais l'Histoire que donne encore *Pline*, à l'endroit cité, d'un certain *Hermotime*, vient bien aux morts des filles Convulsionnaires. Car son ame étoit en habitude de quitter le corps pour aller errer bien au loin, d'où il racontoit quantité de choses qu'il prétendoit avoir vûes ; & ces éclypses de vie continuérent d'arriver jusqu'à ce que quelqu'un de ses ennemis brûla son corps ; car l'ame à son retour ne put plus rentrer, comme parle *Pline*, dans le fourreau de son corps : c'est pourquoi il apelle ces états des demi-morts. *Reperimus Hermotimi animam relicto corpore errare solitam, vagamque à longinquo multa annuntiare.... corpore interim semianimi. Donec, cremato eo, inimici remeanti animæ velut vaginam ademerent. Asclepiade* ancien & célébre Médecin étant bien au fait de ces maladies, s'écria, à la rencontre d'un mort que l'on portoit en terre, que ce corps étoit vivant. *Quod Asclepiades* Lib. Stromatum.

Cell. L. 2. p. 57. *sciens, funeri obvius inclamavit eum vivere, qui efferebatur.* C'est pourquoi *Democrite* a avancé que les Médecins étoient si peu en état de juger par des signes quand les malades étoient morts, puisqu'ils n'en avoient que de très-incertains pour juger s'ils avoient à mourir, *Democritus ne finitæ vitæ certas notas esse, proposuit, quibus medici credidissent, adeò ut certa aliqua futuræ mortis signa non* Ibid. *essent.* Ces sortes de morts sont donc si peu hors de l'ordre de la nature, que rien n'est si commun dans les maladies des femmes ou dans les affections hystériques. Aussi de toutes les maladies du corps humain il n'y en a point sur lesquelles les Auteurs en Médecine recommandent, comme dans celles-ci, à bien prendre garde à s'assurer de la mort de celles qui sont mortes de vapeurs, avant que de les enterrer, parce qu'il s'est trouvé là-dessus bien de déplaisantes avantures de femmes qui ont été enterrées avant un tems, qu'elles devoient revenir en vie. L'Histoire du célèbre *Vesal*, si fameux en Anatomie, est connue; s'étant mis à faire la dissection du corps d'une femme, qu'on lui avoit donné comme morte, au premier coup de scalpel qu'il donna, elle s'écria si haut & si amérement, que la

chose

choſe aïant éclaté, il fut obligé de fuir d'Eſpagne pour échaper aux mains des *Inquiſiteurs.*

Comme donc il eſt dit de l'aſthme, que c'eſt la méditation de la mort, l'on peut penſer que la paſſion hyſtérique en eſt un exercice, puiſque chaque accès de vapeurs eſt comme un aprentiſſage de mort. Ainſi les femmes hyſtériques en éprouvent les atteintes toutes les fois que dans leurs vapeurs elles tombent dans des foibleſſes de pluſieurs heures, quelquefois pluſieurs fois en un jour, dans leſquelles on les voit ſans mouvement, ſans entendement, ſans ſentiment, juſqu'à pouvoir les piquer ſans qu'elles faſſent le moindre ſigne de mouvement : état tellement reſſemblant à celui d'une morte, que leur reſpiration paroiſſant preſque éteinte, c'eſt l'ἄπνοια des anciens, l'on eſt embarraſſé ſur la raiſon qui les tient en vie : mais on la trouve, cette raiſon, dans la circulation du ſang qui ſe conſerve, quoiqu'infiniment ralentie, dans les grands vaiſſeaux, ſans ſe faire d'autres ſoupiraux qu'à travers la peau, au moïen de la tranſpiration. Eſt-ce donc après cela un phénomène hors de l'ordre ou du pouvoir de la nature, que de voir ces états de mort prolongés juſqu'à pluſieurs jours, puiſqu'on

en trouve les causes dans l'ordre & dans le fond de ses loix. C'est meme comme un goût de mort, ou comme un plaisir de mourir, qui paroîtroit affecté à la condition des femmes hystériques, puisqu'il s'en trouve plusieurs qui se croïent mortes pendant des accès de plusieurs jours de suite, ou interrompus, parce qu'ils reviennent par reprises dans quelque saison de l'année, décidant par elles-mêmes de ceux qui doivent les ensévelir & les faire enterrer, & il s'en trouve plus d'un exemple dans les Auteurs. L'on a même par devers soi celui d'un *mélancholique*, (car la mélancholie avoisine de bien près la passion hystérique, comme l'assurent & le prouvent de sçavants Médecins) il tomba malade d'une terrible fiévre maligne, laquelle le jette dans un impertinent délire qui dura long-tems, & pendant lequel se croïant mort, il ordonnoit de son enterrement ; il guérit, & par-là il est prouvé combien la nature a de différentes manieres de se retourner dans les maladies ; elles paroissent des morts, & elle s'en sert pour remettre les gens en vie. Mais l'étonnant des morts des filles Convulsionnaires, c'est qu'elles prédisent les jours, les tems & la durée que doivent avoir ces prétendues morts. Mais l'Histoire rapportée

V. Bennet Med. Sept. Tom. 1. p. 188.

Sydenham. Bygmor.

portée par St. *Augustin* leve toutes ces difficultés. C'est celle du Prêtre *Restitut*, qui mouroit quand il vouloit. Falloit-il à Mrs. les Théologiens, protecteurs des convulsions, d'autres témoignages & d'autres témoins que ces effets sont purement naturels ? car certes St. *Augustin* se connoissoit en miracles, & sçavoit trop les ménager pour l'honneur & le bien de l'Eglise, pour avoir pu manquer à en reconnoître dans ces prodiges, si son jugement ne lui eut fait apercevoir le naturel de ces effets : au contraire il prouve par ce pouvoir de l'ame sur le corps, au domaine duquel elle sçait se soustraire, toute corrompue que soit aujourd'hui la nature, les tristes restes de cette nature, ou de ce qu'elle auroit été dans l'état d'innocence, parce qu'elle auroit fait par état & par habitude, ce qu'elle fait aujourd'hui par effort, & par l'élévation forcée où elle se met pour quelque tems au-dessus de la tirannie du corps. C'est donc uniquement du naturel, & rien du miraculeux, qu'il y a dans les morts, comme on les apelle, de ces merveilleuses Convulsionnaires.

L. 14. ch. 24. de la cité de Dieu.

L'on trouve même dans la nature du corps humain, c'est-à-dire, dans les raisons de l'œconomie animale, celle de ces

abs-

abstractions d'esprit ou de ces extases mélancoliques, pendant lesquelles l'ame toute concentrée dans le cerveau, toute occupée d'elle seule, & de ce qui se passe dans cette partie, se désoccupe des fonctions du reste du corps. Il ne faut que se ressouvenir que dans le cours ordinaire des fonctions du corps, celles du cerveau toutes seules, attirent au cerveau une quantité de sang qui est comme de un à sept avec celle qu'il en faut au reste du corps pour toutes les siennes ; que sera-ce en cas d'extases, où presque tout le sang se porte à la tête ? faut-il chercher d'autres causes de la cessation de mouvemens dans tous les membres, que dans ce dénuëment de sang où demeurent les muscles. Car c'est le sang, comme *antagoniste* des esprits ou du genre nerveux, qui fait le mouvement des muscles. Ainsi le sang venant à être soustrait au cerveau, les muscles des membres vaquent, & sont sans action. Cela n'est-il pas une sorte de mort ? il est vrai que tant de sang se portant à la tête, ce sont des esprits qui se produisent à proportion. Ainsi la quantité d'esprits qui se forment dans vingt-quatre heures, étant de trois années, (voïez *Santorini*, ibid. p. 120.) ce feront peut-être six onces de suc nerveux

V. *Santorini* de fibra, p. 215.

ou

ou d'esprits qui se formeront par jour. Mais deux raisons font connoître que les muscles n'en sont point plus disposés à se mouvoir ; car 1°. leur *antagoniste*, qui est le sang, leur étant enlevé, leur puissance est oisive pour le mouvement, de même qu'un chariot tiré par des chevaux s'arrête, quand l'attelage n'étant que de deux, un des deux vient à manquer ; 2°. cette quantité d'esprits qui se forment dans le cerveau, étant toute emploïée par l'ame au mouvemens, ou aux ébranlemens des fibres nerveuses du cerveau, ce ne sont que des matieres à idées, à pensées, à imaginations, parce qu'elle ne les emploie pas au loin ; mais étant toute renfermée dans le cerveau où elle les retient, c'est ce qui fait les *fantômes* que voïent, ce leur semble, les mélancoliques dans leur *extases*, & encore les idées qu'ils raportent au sortir de leur ravissement d'esprit, des voïages qu'ils ont cru faire, des objets qu'ils ont, disent-ils, vûs, enfin de toutes les imaginations dans lesquelles ils demeurent, étant même revenus de leur sommeil extatique. Or tout cela se peut faire par les forces de la nature toute seule sans l'aide d'aucun miracle : ce qui le prouve évidemment, c'est que les remédes naturels guérissent

riſſent de ces états, comme on l'a vû arriver dans la perſonne de l'homme mélancholique ci-deſſus cité. Mais encore, comme l'a obſervé le Médecin qui guérit cette femme qui ſe croïoit morte. Ce fut avec l'*opium* continué, & même avec aſſez forte doſe, qu'il la reſſuſcita. Eſt-ce donc une preuve *ambigue*, que ce ſont les eſprits dérangés qui font ces morts, & celles des Convulſionnaires, ſi au lieu de tant de louanges dont on ennivre leurs têtes vaporeuſes, on calmoit les troubles de leurs imaginations avec de l'opium courageuſement donné.

V. Bonet. Med. Sept. Tom. 1. p. 200.

La Medecine connoit encore la raiſon, par laquelle le ſang ſe ſublime ſi promptement au cerveau; car c'eſt le *raptus ſanguinis*, comme parlent les anciens Médecins, qu'un des plus ſçavant d'entr'eux a compris ſous l'idée de *ſpaſme*, * ou de convulſion, & que les *Grecs* ont exprimé par le mot ἐνθουσιαστίς, c'eſt donc un emportement prompt & violent du ſang au cerveau, par une griffe ou une contraction ſoudaine qui prend aux nerfs, ce qui eſt le *ſpaſme* ci-deſſus cité. Mais qui peut ſi promptement *cramper* les nerfs? le ſon d'une trompette, d'un tambour, répond *Galien*. Mais ce qui eſt ici de plus remarquable, c'eſt qu'il eſt à vo-

* *V. Caelius Aurel.*

lonté

lonté à certaines personnes de faire prendre au sang cet effort, qui est le *raptus* ci-dessus. Une aplication profonde à un objet, que l'esprit saisit volontairement dans la méditation, ou qui en est saisi par la passion, tout cela emporte le sang à la tête, & même à ces raviſſemens d'esprit, à ces *extaſes* qui peuvent dérober l'esprit au corps, ou l'ame aux fonctions qui le régiſſent. Le sçavant Observateur * tant de fois cité donne l'Histoire d'une femme à convulsions hiſtériques, qui y tomboit d'abord qu'elle s'apliquoit ; il y ajoûte celle d'une jeune fille qui tomba en *extaſe*, où elle fut emportée malgré elle pour avoir vû un spectre ; exemple d'une passion qui fait l'emportement du sang à la tête : c'est ici la crainte ou l'effroi, ce sera ailleurs la colére, l'amour ou une passion *érotique*. Enfin l'on connoit un homme de Lettres, dont la tête est accoutumée à soutenir l'affluence du sang, que l'étude l'a accoutumé à souffrir journellement ; mais il s'y porte si aiſement & ſi impétueuſement quand il veut fixer son esprit sur quelque objet qui l'aplique fortement, qu'il lui prend sur le champ une sorte d'*extaſe*, de sorte que sans être plus maître de son corps, il tombe en convulsions telles qu'il tombe à

* *Pechlin Obſ. p. 283.*

terre

terre de dessus même le siége où il étoit assis.

L'on sçait les Histoires de certains Poëtes, comme *le Tasse*, que l'ardeur poëtique jettoit en fureur. Ce sont de ces personnes en qui les esprits *extatiques* étant les maîtres, tiennent le cerveau occupé uniquement, parce que l'ame, emportée au sublime des idées, oublie ce qui se passe, de douloureux même, dans le corps, *nihil crus sentit in terris, quando animus est in cœlo.* Et c'est encore ainsi que *Cardan*, l'homme du monde le plus fort en imagination, sçavoit se rendre insensible aux douleurs de la goute, quand il vouloit fortement apliquer son esprit à la composition de quelque ouvrage. Mais ce qui fait précisément voir ce que l'ame peut faire exécuter au corps, c'est ce que raporte encore St. *Augustin*, * qu'il avoit connu un homme qui se faisoit suer quand il vouloit ; & quelque chose encore de plus précis là-dessus, c'est ce que raporte *Bartholin* * du fils du célébre Médecin *Simon Paulli*, lequel fit voir, en presence du Roi de Dannemarck, une facilité merveilleuse à se faire suer les mains ou à se les secher, quand il lui plaisoit. Peut-on après ces exemples douter de l'empire que l'ame con-

Senec.

* De la cité de Dieu, L. 14. ch. 24.

* Act. Hafmen.

conserve sur le corps, tant qu'elle n'a point été subjuguée par l'effort de quelque passion ? En conséquence les morts prétendues des filles Convulsionnaires sont-elles absolument exemptes du soupçon de quelque artifice volontaire, par lequel elles auront accoutumé leurs têtes à ces sortes de transports *extatiques*, en s'échaufant l'imagination de la passion de faire des miracles, ou de pouvoir se donner pour miraculeuses ? car la vanité est bien artificieuse. Tout donc est ici renfermé dans l'ordre naturel, puisque naturellement l'on peut paroître mort sans perdre la vie.

On releve encore bien haut ce qu'on apelle les *stigmates*, qui se trouvent imprimées dans les mains des Convulsionnaires qui jouent le rôle *de la Passion*, en s'étendant ou se faisant étendre en croix. Ce sont des endroits douloureux, sur lesquels même se trouvent peut-être des marques de sang ; mais qui sont des impressions que des esprits poussés par leur imagination vive & ardente scelent dans les parties, en les *stigmatisant* ? On fait là-dessus des miracles à l'honneur des filles Convulsionnaires ; mais que de stigmates naturelles qui se font sur les corps des scorbutiques ? que d'ailleurs l'on sçait

qu'il ne faut qu'échaufer l'imagination de vapeurs *mélancholiques*, qui aillent cauteriſer ces parties. Auſſi eſt-ce l'adreſſe criminelle des Sorcieres ſoi diſantes ; car après avoir effraïé des Puſillanimes, qui ſont des eſprits à vapeurs hypochondriaques, elles les perſuadent d'être atteints de ſorcellerie, parce qu'elles leur font des ſignes indubitables de *ces ſtigmates*, qui ſont des ſymptomes naturels aux affections hypochondriaques. La nature donc, ſans magie, peut faire de ſemblables empreintes ſur les mains & ſur les piés des filles Convulſionnaires, qui en jouant la crucifixion, excitent leur imagination brûlée, laquelle par la paſſion de ſe ſingu'ariſer en miracle, envoie les eſprits b ûlants du même feu marquer ces parties du ſceau de leurs phantaiſies. Cela reſſemble-t-il au ſurnaturel ? oui certes, parce que c'eſt un naturel excédé par l'imagination emportée hors de ſa ſubordination, & des régles de la ſageſſe. Car avec un peu d'étude, de bonne foi & de recherches dans les choſes vraiment naturelles, on y trouve des faits ſi reſſemblans à ceux que l'on donne pour miracles parmi les Convulſionnaires, qu'il n'en faudroit pas davantage pour ramener des eſprits raiſonnables, ſoumis d'ailleurs aux prin-

principes de la Religion, comme doivent être ceux des filles Chrétiennes, & encore les esprits de ceux qui les conduisent. Car pour les confondre au sujet même de leurs *stigmates* ; les leurs sont-elles mieux marquées que celles qui se trouvérent empreintes sur l'estomac de l'homme, qui songea, en dormant, que quelqu'un lui portoit un coup de pierre sur cet endroit ? car effraïé par la douleur qu'il y avoit ressentie, il le fait examiner le matin par un Chirurgien ; celui-ci y trouva une meurtrissure ou une échimose si considérable, qu'il se crut obligé de scarifier la partie. L'Histoire encore ci-devant citée, de cet homme à qui se forma sur le dos une poche ressemblante à un sac de bled, parce qu'il avoit été heurté par une femme qui portoit sur son dos un sac de bled, ne donne-t-elle pas un autre exemple le plus réel de *stigmates* naturelles ? cependant on n'en demeure pas aux *stigmates*, pour se forger des miracles : voici qu'on nous dit que les Convulsionnaires donnent à d'autres les maux qu'elles ont. C'étoit donc la *transplantation* des maladies dont il falloit encore illustrer la scéne comique des convulsions.

V. *Scholzius.* Hist. Med. Mirabil. L. 2.

C'est une *rapsodie* de guérisons prétenL 2 ten-

tendues, adoptées souvent par des *Fanatiques*, *Charlatans chymiques*, que les Convulsionnaires vont ramasser ; car il n'y a bois dont elles ne tachent de faire fléches. C'est donc comme l'on dit en langage *héraldique* ou d'armoiries, matiere à *enquerir*. Cependant il se trouve dans les évenemens naturels des transplantemens de maux, ou des dispositions si évidemment marquées, qu'il paroit bien qu'il n'y auroit point de miracles dans les transports des maladies d'un corps dans un autre. Un homme après s'être laissé toucher par de fortes réfléxions qu'il avoit fait sur un squélette qui étoit fait de cuivre, rêve la nuit qu'il étoit devenu cuivre, & de-là il contracte incessamment l'*étisie* ou l'*atrophie* la plus étrange. L'on a encore dans *Bartholin* l'Histoire de ce Mari qui prenoit la colique quand sa Femme entroit en travail pour accoucher. Un autre fait arrivé & connu dans Paris, c'est d'un homme lequel pour avoir vû & entendu les coups que le Boureau déchargeoit sur un malheureux qui étoit sur la roue, se sentit si vivement frapé dans les mêmes endroits qu'étoit frapé le Patient, qu'il fallut le reporter saisi chez lui. Mais on nous donne encore pour une bien autre merveille, que celles des coups de poings

V. *Verdries*, P. 123.

ci-

ci-dessus mentionnés, les coups de gros *rondins*, que se font donner sur les reins, par des hommes, des Convulsionnaires. Gens dignes de foi, dit-on, le raportent (car peu de gens sont aujourd'hui admis à voir les Convulsionnaires, & les seuls initiés à ces mystéres ont vû l'*œuvre de Dieu*, comme ils parlent ; mais l'Ecriture y apelle les fidéles, *venite & videte opera Domini*, pourquoi donc se cacher là-dessus parmi les Convulsionnaires ?) enfin on a vû, dit-on, ce prodige si singulier, sans apercevoir que ces filles en soufrent autre chose que de la satisfaction, pourvu que ces hommes sçachent bien modéler leurs coups pour y accoutumer leur peau. Mais à quoi cela ressemble-t-il ? sera-ce à ces corps de *Lapons* ou de *Finnois*, tels que l'Histoire d'un Soldat dont on voit l'Histoire dans *Pechlin* ? car son indulence dans des opérations très-cruelles tenoit du prodige. Ou bien faudra-t-il croire ces corps de filles au-dessus, pour l'insensibilité, de ceux de ces furieux *Atheletes*, qui se portoient l'un à l'autre les coups les plus terribles, sans s'étonner ? ou enfin faudra-t-il les croire parvenues à l'état merveilleux de l'*apathie*, auquel le fanatisme de certains Philosophes s'étoit tant étudié ?

Obs. p. 347.

dié ? car c'étoit à l'*apathie* que se prétendoit arrivé *Anarxarque*, qui étant dans le mortier où il avoit été jetté, crioit en se mocquant de son ennemi, qu'il batoit à la verité dans ce mortier la partie qui étoit la moindre dans *Anarxarque*, mais qu'il ne touchoit aucunement ce qui étoit veritablement *Anarxarque*. *Tunde, tunde, Anarxarchi, vasculum tundis, Anarxarcum non tundis.* Mais que ne donneroit point à comprendre & à craindre l'état d'insensibilité dans des filles ? ne pouroit-il pas, comme il y en a des exemples, les acheminer à des surprises criminelles, & à de honteux naufrages ? car on connoit l'exemple de *Lot*, & d'autres pris sur ce modéle. En effet si les coups de poings, si furieux & tant redoublés, ménent naturellement à la lubricité, à raison de la correspondance singuliere des reins avec les parties du sexe qui la consomment, comme il a été prouvé ; les coups de rondins donnés par des mains d'hommes, & sur les mêmes parties que les coups de poing, seront-ils exempts de ces honteux accidents ? de-çà donc & de-là, tout est ici naturel, & trop naturel, ainsi le *divin* ou le miraculeux, n'y peut trouver place. Au surplus c'est un examen qui reste à faire, & du rondin

Diogen. Laer.

din qui pouroit être creux, de *carton*, de *liege* ou de *bois blanc*, afin que les coups en fussent émousses ; comme encore si les habits de de lus ces endroits ne se trouvent points marelassés de *oëtte*, d'*aigredon*, de *crin* ou de *coton*, pour émousser les coups ; enfin si la peau n'auroit point été enduite de quelque drogue pareille à celles dont les bâteleurs s'endorment les doigts pour manier le feu. Car la verité si maltraitée par les bouches mensongéres des filles Convulsionnaires prophétisantes, ne les met pas, tant s'en faut, à l'abri du soupçon, qu'il ne se mêle beaucoup d'impostures & d'artifices dans les prodiges dont elles se rendent les Actrices. Car disoit une fille de mérite qui avoit vieilli dans le bon sens & dans la pieté, *il faut être fille pour connoître les filles* ; c'est pourquoi, ajoûtoit-elle, les Directeurs y sont si souvent trompés. Qu'arriveroit-il donc peut-être de toutes les prétendues merveilles des filles Convulsionnaires, si elles étoient examinées par une fille éclairée de l'Esprit de Dieu & autant connoisseuse en artifice de filles, que l'étoit la *Révérende Mere de l'Incarnation, Fondatrice des Carmelites ?* Il s'en faut bien encore que les filles Convulsionnaires en soient au point de sublime prétendu, où l'on croïoit arrivée

la

la nommée *Nicole*, dont cette vénérable Mere découvrit les fourberies. De grands hommes d'alors l'admiroient, parce qu'elle disoit les secrets des cœurs, qu'elle prédisoit, interprétoit le Cantique des Cantiques, ordonnoit des Prieres & des Processions pour la conversion des Peuples; elle avoit des extases, faisoit la morte; elle Communioit de la main des Anges. Toutes ces singeries diaboliques furent convaincues de fourberie par la sage & vénérable Mere de l'Incarnation. (*a*) Et par où finit cette impie imposture? par un mariage malgré ses Parents, & un autre folle envie de se faire Huguenote. Mais enfin l'on presse la Médecine pour dire la raison naturelle pour laquelle les coups de rondins ne blessent pas les corps de ces filles? Elle répond, la Médecine, qu'il y en a une raison toute naturelle, c'est dans l'aveu de cette femme *Moscovite*, qui remercia son mari, * en le congratulant des grands coups de baton dont il l'avoit régalée, pour lui faire plaisir, parce qu'elle lui avoit demandé d'être batue, & qui depuis cela, elle en aima bien plus tendrement son

* V. *Bartholin. De usu flagror. in re venerea. P. 28.*

(*a*) Voyez la Vie de la vénérable Sœur Marie de l'Incarnation, pag. 298. par le R. P. Hervé de l'Oratoire.

son mari. Les coups de rondin seroient-ils donc pour les filles Convulsionnaires la cause du plaisir & de la satisfaction qu'elles en ressentent, & dont elles paroissent remercier les hommes qui manient mieux le rondin ? à quoi cela tendroit-il ? au reste à ce que l'on demande ici de la Médecine convient bien à propos la réponse d'un sçavant Médecin. *Valentini.* On le pressoit de donner une raison naturelle sur un fait qui, disoit-on, passeroit sans cela pour miracle. C'étoit de trouver la raison qui faisoit qu'un muet recouvroit la parole tous les jours à une heure après midi. Est-ce un miracle, répond ce Médecin, qu'un cocq chante tous les jours, & précisément à la même heure ? voilà donc une preuve dans la nature, que de semblables événemens ne sont point au-dessus de son pouvoir ou de ses loix. Il n'en faut point davantage pour exclure la raison de miracle. Ce Médecin ne laisse pas que d'aprofondir très-sçavamment les causes physiques de semblables effets. Du reste voici sa décision : *Admirabilis muti historia naturæ ferè limites superare videri posset, nihil tamen impedit, quominùs & naturaliter ejusmodi quid evenire possit.* Il fait ensuite avec beaucoup d'esprit & de science, Med. Sept. Tom. 2. p. 454.

ce, la comparaison avec le chant du coeq ; mais c'est ce qui n'est plus de notre sujet.

Au reste il est humiliant que dans une Religion aussi grave & aussi digne que celle de *Jesus-Christ*, l'on voie des Docteurs & des Théologiens prêts à adopter parmi les miracles, tant de choses basses, puériles, indécentes, qui tiennent bien plus du comique, de la *scurrilité*, ou du Theâtre, que de la raison, de la sagesse & de la Religion, quand bien même la Médecine ne pouroit leur prouver par des faits & des raisons physiques, que ce sont toutes momeries, que ce que font ces filles vaporeuses. Seroit-ce donc encore un compte à rendre par la Médecine à la Théologie, des raisons physiques par lesquelles il est possible, suivant les loix de la nature, que se forment des sons mélodieux, à la maniere de ceux que rendit cet homme dont parle St. *Augustin*, en racontant des effets surprenants dans la nature, si la fantaisie prenoit aux filles Convulsionnaires de vouloir chanter comme faisoit cet homme. *Nonnulli ab imo fine pudore ullo, ità numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illâ etiam parte cantare videantur.* Aug. de Civit. Dei. Lib. 14. ch. 24. L'idée paroîtroit basse &

De la cité de Dieu. L. 14. c. 24.

gro-

groteſque ; mais que n'eſt pas capable d'imaginer le cerveau *enthuſiaſte* d'un convulſionnaire ? ne ſeroit-ce pas une parure digne du Theâtre des convulſions, où l'on entend des prêcheuſes, des diſcoureuſes, des Prophéteſſes, que d'y entendre des chanteuſes, ſur tout d'un ſon ou d'un ton ſi ſingulier ? Ceci, tout boufon qu'il ſeroit, comme tant de *ſcurrilités* dans les manieres des filles Convulſionnaires, ſeroit bien moins criminel, que l'envie qui a pris à une d'entr'elles de ſe faire pendre, juſqu'à la concurrence du non étranglement. Rien découvre-t-il plus de naturel, puiſqu'une telle imitation n'a raport qu'à la pratique de trois ſortes de perſonnes, en qui certainement la nature agit en plein dans une ſemblable action. Les *filles Mileſiennes* * eurent la fureur de ſe pendre, aparemment n'honorera-t-on point cette fureur du nom de miracle. C'eſt auſſi le chef-d'œuvre que les maîtres Filoux font faire à leurs aprentifs que de les pendre ſans les étrangler. Eſt-ce là de quoi ſe faire un exemple de Religion ? Enfin ce fut un zéle criminel de repentir qui fit prendre à Judas l'infâme réſolution de ſe *pendre*. Des filles Chrétiennes voudroient-elles prendre un tel Directeur ? c'eſt pourtant

* V. *Priſmeroſe* Medecin des maladies des femmes.

de

de l'aparence de ce crime, que l'on fait un miracle aux filles Convulsionnaires. Mais tant de raisons qui découvrent le *naturel* ou Païen, ou corrompu, qui porte à une telle action, démontre, sans que la Médecine en fournisse d'autres, les raisons qui font voir combien sont naturelles de telles œuvres.

Enfin en creusant tout ce que font les Convulsionnaires, tout y paroit si humain, que la cupidité & par conséquent la nature, paroit y avoir bien plus de part, que le spirituel ou la grace. Ce sont, dit-on, des filles Chrétiennes; mais sont-ce de ces Vierges sages de l'Evangile animées par la charité, ou de ces vierges folles possedées de la cupidité? car les Convulsionnaires paroissent si peu au-dessus des sentimens de la nature, qu'elles s'échapent de l'œuvre de Dieu, dont on les croit occupées, pour témoigner leur reconnoissance & leurs besoins à ceux qui les aident de leur bourse. Car c'est l'œuvre de Dieu renversée, si œuvre de Dieu y avoit parmi elles; puisqu'autrefois ce furent des femmes pieuses qui aidérent le Seigneur & ses Apôtres de leurs biens, & aujourd'hui ce sont des hommes pieux & charitables qui fournissent à la subsistance des filles & femmes Convul-

vulsionnaires ; car il y en a d'une & d'autre sorte ; aussi le Sauveur avoit-il chassé l'Esprit impur, ou de convoitise du corps de celles qui en avoient été possedées ; mais paroit-il que l'Esprit impur & convoiteux soit bien sorti de toutes les filles Convulsionnaires, où il seroit autrefois entré ? car il auroit pû se trouver parmi elles des *Magdeleines* ; or cela est-il bien prouvé de celles qui auroient servi de matiere à ce miracle ? & tout cela ressent-il autre chose qu'une nature bien naturelle.

Mais, nous disent les Fauteurs des convulsions, en abandonnant les personnes de ces créatures au jugement de Dieu, nous voïons tracées dans leurs actions extraordinaires des figures, & des figures si sensibles & si évidentes pour nous découvrir le *plan de Dieu* dans la conduite de son Eglise, qu'il n'est pas permis de se refuser à l'évidence des miracles que renferment ces figures. L'on sçait parfaitement combien il convient peu à la Médecine d'entrer dans la connoissance d'une matiere aussi sublime, que celle des vraies figures sur lesquelles est fondée la Religion Chrétienne, elle n'auroit donc garde de s'immiscer dans une discussion si relevée, & si fort au-dessus de son

objet & de ses principes. Mais sans que la Médecine soit Théologienne, elle ne trouve dans les figures des Convulsionnaires, rien du divin, du surnaturel ou miraculeux des vraies figures, c'est-à-dire, de celles qui font foi dans la Religion Chrétienne. Or les Médecins, étant membres de l'Eglise, sont en droit de connoître & en obligation d'être instruits des vraies figures, comme étant les vrais fondemens de leur foi. Il ne peut donc leur être interdit de connoître, d'avertir & de faire apercevoir le naturel, parce qu'ils en sont parfaitement instruits, & qu'il se trouve dans les figures & dans les contenances des Convulsionnaires.

Les figures qui regardent l'Eglise sont toutes renfermées dans les Ecritures, celles des Convulsionnaires y sont-elles? elles ne sont d'autre que de Dieu, & lui seul étant la vérité souveraine, il fait & donne le caractére de vérité aux figures de l'Ecriture, d'où celles des Convulsionnaires tiendroient-elles la leur? ce ne peut être que d'un Législateur qui est un homme; ce sera donc le *naturalisme* reconnu propre aux figures des Convulsionnaires; & par-là elles deviennent comptables de leur vérité à la Médecine. Les figures des Ecritures sont pour

tous

tous les fidéles dont elles assurent la foi, celles des Convulsionnaires ne sont connues que d'un petit nombre de Sçavants, & ces Sçavants disent les avoir prises dans le plan de Dieu ; mais le plan de Dieu est tout renfermé dans les Ecritures, & pour tout le monde Chrétien ; donc des figures qui ne seront que pour quelques personnes, ne sont point celles du plan de Dieu. Car la révélation fait la sureté des figures de l'Ecriture ; la révélation donc doit aussi faire la vérité de celles des Convulsionnaires ; une telle révélation interressant toute l'Eglise seroit donc à la connoissance de tout le monde. Or de qui seroit connue cette révélation, que de très-peu de gens dans le plan de Dieu, des Docteurs Convulsionnaires ? elle ne peut donc être de Dieu, puisqu'il a voulu que toutes les figures qui regardent l'Eglise, soient à la portée de la connoissance de chacun des fidéles. Seront-elles donc autre chose que des inventions de systême du cru de l'esprit humain, soutenues par des imaginations échaufées, mais d'un autre feu que de l'inspiration divine, qui est l'ame des figures de l'Eglise, qui n'est animée que de l'Esprit de Dieu ? Reste à dire que ces figures des Convulsionnaires sont des imagina-

tions ingénieuses de quelques contemplatifs, dont l'industrie peut faire le prix & la gloire de figures ingénieusement tracées, mais cela leur donne-t-il le divin d'une vérité infaillible ? jusques là donc tout est naturel dans les figures des Convulsionnaires. Hè pourquoi de telles figures seroient-elles au-dessus de la portée de la Médecine ? ce sont des cerveaux plus ou moins bien timbrés, d'où sortent ces productions ingénieuses ; mais la Médecine peut juger des affections ou productions des cerveaux malades : voilà donc bien clairement les figures des Convulsionnaires ajugées, comme apartenantes dès leur origine au jugement de la Médecine, enfin absolument prouvées du ressort de la Physique-Médicinale. Il paroit pourtant que ce n'est pas la pensée des Theologiens fauteurs des figures des Convulsionnaires, & l'Auteur de l'*Essai d'un plan sur l'œuvre des convulsions*, en fait la preuve. Car, selon lui, l'on ne peut juger sainement de la nature des convulsions, qu'*en commençant par les grands caractéres essentiellement divins & incommunicables*, grands caractéres qu'il attribue à l'*œuvre des convulsions*. La Médecine laisse à juger à la saine Théologie, si ce pompeux jargon s'accorde bien avec

un

un langage convenable à une œuvre, laquelle quand elle seroit miraculeuse, ne mériteroit peut-être pas ces titres, parce qu'ils paroissent réservés ou n'apartenir qu'à nos plus saints mystéres. Et au contraire même, n'en déplaise à l'Auteur de l'Essai, son début favorise si parfaitement le fanatisme des Convulsionnaires, qu'autant que leur état tient d'un *Naturalisme*, parce qu'il tient à la rêverie des mélancholiques ou des vaporeuses, autant une tête échaufée, peut-être par la contemplation & les sublimes études d'un sçavant Auteur, découvre combien son opinion est imaginaire, & sortie d'un cerveau que le sublime enléve à la raison. Est-ce là le surnaturel ou le divin qu'il veut faire sentir dans ce qu'il apelle le *plan sur l'œuvre des convulsions ?*

Mais encore, surquoi pose ce plan ? surquoi a-t-il été pris ? un Ange traça à *Ezechiel* le plan de la nouvelle *Jerusalem* ; quelque voix du Ciel lui a-t-elle revelé celui de l'œuvre des convulsions ? il n'en faudroit pas moins pour autoriser sa Mission ou son Apostolat, pour annoncer à l'Eglise son renouvellement, dans l'œuvre merveilleuse dont il se fait l'Apologiste. Mais s'il ne peut montrer le don surnaturel, que le Ciel lui auroit fait,

rien devient-il plus convainquant, que ses expressions si magnifiques, & son plan imaginaire, sont naturels, & l'effet ordinaire aux imaginations échaufées d'un feu étranger, ou pris d'un autre Autel que celui qui a seul occupé le culte & la foi de nos Peres, qui jamais ne se prêta aux exagérations, ou aux lueurs de séduisantes idées. C'est, dit-il, une œuvre que ce qui se passe dans les convulsions; mais fut-il œuvre plus naturelle, & plus apartenante au jugement de la Médecine, que celles des convulsions, puisqu'elles sont toutes les maladies, ou qu'elles influent en chacune d'elles, comme il a été dit ailleurs. Cet Auteur prend le premier des *grands caractéres* de l'œuvre des convulsions, dans leur origine & dans leur commencement. Mais pourquoi nous obliger à lui dire, qu'au contraire l'origine & le commencement des convulsions est l'époque de leur humiliation? Car peut-il avoir oublié que le premier qui fut à *Saint Médard* pris des convulsions, y étoit allé fortement persuadé que Dieu opéreroit singulierement sur lui un miracle éclatant? car c'étoit de le guérir d'un mal de naissance. C'étoit donc comme un sommation faite à Dieu, de la part de ceux qui l'envoïoient, de faire

le

le miracle si surprenant que celui de la guérison d'un mal de naissance. Et voilà l'origine & la marque des têtes échaufées dans les Convulsionnaires, dont les imaginations devenues passionnées pour obtenir des miracles ou pour les prouver, leur ont inspiré tant d'extravagantes manieres. L'entreprise étoit pieusement ambitieuse ; aussi Dieu parut-il la confondre, car aulieu de guérison, le malade raporta des convulsions de dessus la tombe du saint Diacre, qui ont duré après avoir réitéré ces sortes de sommations envers Dieu pendant cinq ou six mois. Le Spectacle fut célébre & nombreux, car n'y avoit place qui vouloit, pour tous ceux qui y accouroient. La guérison annoncée très-prochaine tous les jours, n'arriva jamais, & à très-peu de choses près, le malade a fini de donner ces Scénes au Public comme il les a commencées ; Dieu le permettant, ce semble, pour multiplier les Témoins du desaveu qu'il donnoit à cette manœuvre de piété si extraordinaire. Voilà l'origine des convulsions ; y voit-on ce *grand caractére de divin*, dont l'Auteur fait le premier des vingt qu'il trouve dans l'œuvre des convulsions ? ne paroîtroit-il pas plûtôt qu'il mériteroit d'en être le dernier, par la honte qu'il

qu'il a attirée sur les convulsions indécentes qui s'en sont ensuivies ? Car il est évident que Dieu à changé en punition ce miracle éclatant, *signum in cœlo*, qu'on vouloit comme l'obliger à faire. Les convulsions d'aujourd'hui tirent donc leur naissance de la punition dont il a humilié le premier Convulsionnaire ; & encore un coup cela a-t-il l'ombre de ce *grand caractére essentiellement divin & incommuniquable*, que l'on pose pour le principal & le premier dans l'œuvre des convulsions ? Ce sont donc de magnifiques termes prodigués à pure perte, (*voces & verba*) puisqu'autant que les convulsions du premier Convulsionnaire n'ont eu rien moins que du divin, elles sont devenues (comme le péché originel) si étrangement communiquables, que les prend qui en veut, ou qu'on se les donne, qui que ce soit qui en souhaite. Les dons de Dieu (car ainsi les apelle l'Auteur de l'Essai) se seroient donnés d'ailleurs bien au rabais, vû la qualité de créatures, telles qu'il y en a parmi les Convulsionnaires, dont les naufrages dans la vertu les deshonorent aux yeux des hommes, après les avoir noircies à ceux de Dieu. Car qu'est-ce que cette *panspermie* de créatures de vertu & de condition

tion douteuse, dont on voudroit nous faire une nouvelle Eglise ; des femmes qui plaident avec leurs maris, accusées qu'elles sont d'infidélité ; des filles qui ne le sont plus ; d'autres qui sont des têtes & peut-être des corps échaufés ; des *Catins* en quelques-unes ?

Le second *grand caractère* attribué par l'Auteur à l'œuvre des convulsions, est autant fautif en soi que deshonorant, par le manque du succès qu'on lui prête dans l'essai. C'est, y dit-on, la *liaison des convulsions avec les miracles.* Mais c'est que l'Auteur n'y pense pas, puisqu'une presque cessation de miracles est arrivée depuis que les convulsions ont régné. Car très-peu de miracles sont arrivés depuis les convulsions, si on en compare le nombre avec celui des miracles précédents : & encore si l'on ajoûte, que la plûpart de ceux qui se sont faits depuis avec des convulsions, ont été rarement parfaits, & que ceux qui ont été parfaits, n'ont été accompagnés de convulsions que de peu de durée, au lieu que des Convulsionnaires depuis des années entieres ne sont pas encore guéris. Au contraire donc de ce que dit l'Auteur de l'Essai, les convulsions sont l'*époque* de la séparation ou de la différence que Dieu a mise entre

tre les miracles dont il est l'Auteur, & les convulsions dont il est le Juge. Mal à propos donc on forme une chaîne des convulsions avec les miracles, puisque le premier chaînon a manqué, dès que le miracle a manqué à la convulsion du premier Convulsionnaire. Après cela dira-t-on que l'Esprit de Dieu régit *l'œuvre des convulsions*, si ce n'est à la maniere qu'il se mêla dans l'œuvre éclatante que se proposoient les Entrepreneurs de la tour de *Babel*? Ce fut pour confondre leurs Langues, & ici ç'aura été en confondant les vœux des Ouvriers de l'œuvre des convulsions : c'étoit de les spiritualiser, & Dieu les a fait connoître pour ce qu'elles sont, pour des effets purement naturels, de l'ordre des maladies de ce nom, & qui n'ont de spirituel ou de l'esprit, que ce qu'elles tiennent de l'imagination qui est spirituelle, en ce qu'elle est une faculté de l'ame. Voilà donc les convulsions des Convulsionnaires, comme toutes les affections convulsives, réduites au genre naturel, & par conséquent du ressort ou de la compétence de la Médecine. Elle donc en premier, n'en déplaise à Messieurs les Théologiens Convulsionnaires, doit avoir épuisé, par un examen fait par ses Maîtres, tout le naturel, avant qu'ils puissent

se

se faire droit pour juger de ce qu'ils croient de surnaturel dans ces convulsions. Mais ce qu'ils y trouvent de surnaturel, ce sont les figures que leur tracent les postures, les gestes & les actions des filles Convulsionnaires. Revenant donc à ces figures, l'on convient que ce seroit pour le fond, la matiere des réfléxions de la Théologie si elles étoient véritables ; aussi la Médecine ne s'arroge-t-elle rien là-dessus.

Mais le *plan de l'œuvre des convulsions* pris sur toutes les observations qu'on vient de faire sur le *naturalisme* de leur origine, prend une face tellement physicienne, qu'à cet égard elles deviennent l'objet propre à la Médecine. Mais il est prouvé d'ailleurs que le *naturalisme* passe des convulsions dans les figures qu'on leur fait tracer, parce que l'origine de ces Prophétesses, qui se donnent pour faire des prodiges, est une Mission toute naturelle. Car d'où viennent-elles ? qui les a envoïées ? ce fut Dieu lui-même qui envoïa *Ezechiel* pour être un prodige dans la Maison d'*Israël*, *portentum dedi te domui Israël.* Ces Prophétesses peuvent-elles dire, en élevant leurs voix par leurs actions, dans l'Eglise dont elles prétendent tracer ou figurer les événemens, Ch. 12, v. 6.

mens, que ce soit Dieu qui leur ait ordonné de dire de la part de Dieu aux fidéles, nous sommes un prodige pour vous ? *Dic* (c'est Dieu qui parle) *ego portentum vestrum.* Leur multitude ne seroit-elle point le titre de leur usurpation présomptueuse ? car il n'y eut que très-peu de Prophétesses dans les tems mêmes des Prophètes. Une seule femme (*Debora*) jugea le Peuple d'*Israël* : & voici des centaines de filles qui jugent les Prêtres & l'Eglise de *Jesus-Christ.* Car elles mettent les Prêtres à leurs piés, elles prêchent, elles batisent, *&c.* Il n'y avoit qu'une Prophétesse au tems de *Josias*, (car peut-être ne revendiqueront-elles point la devineresse de *Saül*) & à la naissance de l'Eglise, il n'y eut de Prophétesses que les quatre filles de St. *Philippe.* Que si donc un Prophète * pour s'être refusé à la Mission de Dieu, fut jetté dans la Mer : en quels affreux dangers se précipitent des filles, qui sans être envoïées de Dieu, font les Prophétesses ? ce sont donc des imaginations échaufées qui les agitent, qui les troublent & qui les jettent dans des délires impertinents en paroles, en gestes & en actions : or de semblables délires se répriment par la Médecine, parce qu'elle en a les remédes. La Théologie donc n'a

* Ibid. v. 11. *Jonas.*

point

point ici de Juriſdiction pour juger des convulſions qui les accompagnent. C'eſt que ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & ce qu'elles repreſentent aux yeux des crédules, pour les ſurprendre, tout cela n'a rien de ſurnaturel, que la facilité avec laquelle des gens ſages & ſçavants ſe rabaiſſent au-deſſous de ce que la nature, la ſcience & la Religion leur ont donné, pour admirer des choſes qui ne les étonnent que parce qu'elles leur ſont inconnues, & inſolites à leur profeſſion. Mais dans ces circonſtances, ils n'ont pas d'autorité, ni droit de juger, parce qu'ils ſont dans un non uſage, ou dans l'impéritie ſur ces ſortes de matieres. *Injuſti ſunt ſemper judices qui de incognitis ſibi pronunciant rebus. Non habent etiam judicandi autoritatem, qui ad ſtatuendum aliquid imperitiâ licentiâ temeritatis adducuntur.* *Julius Firmicus.* L. 1. 8. 2. de Relig. profan.

Ce fut en effet la maxime ou la régle que ſe fit l'Archevêque de *Bordeaux*, pour démêler le faux miraculeux, que l'on faiſoit ſonner ſi haut dans les actions & les diſcours des Poſſédées de *Loudun*. Ce ſage Prélat, pour ne pas compromettre la Théologie & par elle la Religion, ordonna * que l'on commenceroit par faire examiner ces Poſſédées par d'habiles Médecins. La Faculté de Montpélier ex-

* V. les Diables de Loudun.

pliqua sçavamment le naturel de toutes les opérations de ces créatures trompées & artificieuses. Après quoi le surnaturel ou miraculeux de toute cette scéne scandaleuse fut reconnu faux, simulé & malin ; parce que ces Mrs. donnérent de sages explications naturelles de tous les gestes, actions & paroles de ces malheureuses filles. Toutes les minauderies des *filles Convulsionnaires* de Paris sont-elles moins suspectes de *naturalisme*, que les prodiges que l'on aléguoit de ces Ursélines de *Loudun* ? Une différence bien sensible se remarque pourtant entre ces *Possedées* & les *filles Convulsionnaires*. La passion originaire des Religieuses de *Loudun* fut l'amour de l'argent, parce qu'elles étoient pauvres, & qu'on les avoit excitées à se porter à tous ces manéges, en leur faisant espérer que ce seroit le moïen d'enrichir leur Maison. Les filles Convulsionnaires sont-elles exemptes de cette passion, puisque par amour pour l'argent, non seulement elles en reçoivent volontiers, mais encore qu'elles osent, sans rougir, en demander aux Mrs. *charitables* qui sont les spectateurs de leurs convulsions ? Mais de plus ces attraits trop généralement marqués en elles pour les hommes, qu'elles trouvent les seuls bons serviteurs dans

leurs

leurs convulsions, seroient-ils des signes innocents, ou des marques mal fondées d'un autre amour qui les domineroit ? Ces airs de familiarité avec les hommes, les libertés qu'elles se donnent de les tutoïer, celles de quelques-unes de se jetter au cou d'un homme, tout cela est-il bien pur de quelque passion sourde, plus sentie qu'avouée ? L'on s'arrête ici sur des recits encore plus scandaleux ; mais en faudroit-il davantage dans plusieurs filles Convulsionnaires, (& ce sont la plûpart) pour faire apercevoir bien du tendre pour les hommes. Alors que d'obscénités suspectées raisonnablement dans ces filles plus passionnées certainement, de quoique ce soit, que miraculeuses ; & à quelle espéce, ou à quelle cause faudra-t-il attribuer leurs vapeurs ? Mais l'exemple des Possédées de *Loudun* n'est pas le seul qui auroit dû éclairer préalablement les esprits des Théologiens Convulsionnaires. L'abominable avanture qui vient de se passer à *Aix*, de l'aveu même de la malheureuse *Cadiere*, devoit tout d'abord arrêter le jugement de ces Mrs. C'étoit, disoit-on, par la bouche du Pere *Girard* son Confesseur, une Sainte du premier Ordre ; elle avoit des convulsions surprenantes, des visions obscénes, *&c.* Mais

toutes choſes que le *Quietiſte Girard* canoniſoit ; elle portoit des *ſtigmates* que l'on donnoit pour l'empreinte ou ſe ſceau de l'amour de la Croix & de la Paſſion de *Jeſus-Chriſt* : & ces apanages étudiés de ſainteté, couvroient une malheureuſe Libertine, livrée aux ſéductions de Satan, par la bouche de ce Directeur ; & tout cela, parce qu'il avoit ſçû nourrir dans un jeune cœur, un penchant naturel à la lubricité. Que de *Cadieres* donc peut-être à faire parmi nos lubriques Convulſionnaires, ſous la conduite d'un lubrique Pere *Girard* ! Cependant tant de périls & de leçons n'ont pû tenir en garde nos Théologiens Convulſionnaires. Car enfin les choſes ne ſont point toutes auſſi ſaintes dans ces filles, que le ſont les termes & les titres dont ils relévent des aparences de vertus miraculeuſes. En pareil cas la Médecine, comme du tems des *Urſelines de Loudun*, s'offre de leur montrer le naturel de ce qu'ils croient miraculeux ; eſt-ce témérité ? eſt-ce indiſcrétion, préjugé ou préſomption ? l'on s'en raportera à la droiture de leur cœur, & à la ſolidité de leur jugement ſur les preuves qu'on va ici leur donner, pour leur faire comprendre quelle ſorte de maladie c'eſt que celle des filles Convulſionnaires.

Elle

Elle n'eſt ni obſcure, ni inconnue cette maladies dans les anciens Auteurs de Médecine, & dans ceux qui ſont venus depuis ; elle y a ſes ſignes, ſes ſymptomes, ſes caractéres & ſon nom. Or ces caractéres ſe retrouvent ſenſibles & évidents dans les filles Convulſionnaires. Peut-on leur refuſer le nom de la maladie qui les agite ? Ces ſignes qui la caractériſent ſont, comme parle *Hippocrate*, des commotions (*commotiones*) des parties du bas ventre, (*uteri obſervationes*) des troubles & des gonflemens ſi étranges, ſuivant l'obſervation conſtante de ce Prince de la Médecine, que l'on s'eſt porté juſqu'à croire, que c'étoit une bête ou un animal, propre ou ſingulierement miſe dans les baſſes entrailles des perſonnes du ſexe ; bête dont les remuemens excités, comme diſoit *Platon*, par un fond de *concupiſcence* (*animal concupiſcentiæ*) ſoulevoit de bas en haut, ou vers les parties de toutes les régions du corps, mais particulierement vers la *gorge*, d'où ſe font les *étranglemens* ; vers la poitrine, d'où naiſſent les *ſuffocations uterines*, & les énormes gonflemens de toutes les parties qui ſont miſes en commotion, *uteri ſtrangulatus*, *ſuffocatio*, *inflatio*. Ce ſont les noms qu'*Hippocrate* donne à cette maladie. Mais ne ſont-ce point des

étranglemens, des *suffocations*, des *gonflemens*, que souffrent les filles Convulsionnaires, avec toutes les affecteries de penchants pour les hommes qu'elles montrent sous leurs yeux & entre leurs mains? tous signes qui distinguent les vapeurs *érotiques*, des vapeurs ordinaires; car celles ci sont communes aux hommes, comme aux femmes. Pouroit-on donc en habiles connoisseurs en Médecine, refuser, en tant de filles Convulsionnaires, à cette maladie, le nom qu'*Hippocrate* lui donne, tandis que l'on en aperçoit tous les mêmes caractéres dans les symptomes qui les tourmentent? Ce sont, dira-t-on, des *convulsions*; aussi *Hippocrate* remarque-t-il qu'elles sont si manifestes dans les personnes hystériques ces convulsions, (parmi lesquelles il met particulierement certaines filles) qu'il fait remarquer que l'on est obligé quelquefois de leur ouvrir la bouche ou les machoires trop serrées, avec des instrumens. Enfin l'Anatomie nouvelle aïant découvert les infinis raports qui se trouvent singulierement dans les personnes du sexe, entre les parties de leur bas ventre & celles de tous les viscéres, & en particulier de la *poitrine*, *du cerveau*, *& de la moelle épiniere*, l'on comprend la raison des convulsions si étranges, si va-

variées & si prodigieuses, qui étonnent les ignorants dans l'œconomie animale, jusqu'à soupçonner du miracle, parce qu'ils ne sont point au fait de ces connoissances.

Ce sont donc des *passions hystériques* dans toutes les filles, mais dans les Convulsionnaires, ce sont des *maux de meres* (car ces noms n'offensent plus bien des filles). Ajoûtons donc aussi des *ardeurs uterines*, parce qu'elles se livrent trop familierement aux yeux, aux mains & aux actions des hommes, à qui elles sçavent si bon gré des secours qu'ils leur procurent. Car de quoi ne sont pas capables ces secours de la main d'hommes ? sont-ils dans ces circonstances au-dessus de tout soupçon de lubricité ? A quoi donc ou à quelles profanations n'est-ce pas exposer le nom de miracle, que de le donner à des mouvemens & peut-être à des accidents criminels ? A Dieu ne plaise cependant que l'on cherche ici à faire des coupables de toutes ces filles, dont plusieurs sont peut-être plus infirmes que criminelles. Mais la vie passée de plusieurs autres d'entr'elles, donne à penser que les airs trop familiers de toutes, sous les yeux & entre les mains des hommes, ne soient des témoins trop sensibles en elles, des signes de sen-

sentimens honteux, ou du ressouvenir de leurs penchants, ou de leurs avantures passées. En tout cas ce sont tous effets de l'état soufrant du genre nerveux, & c'en est assez pour donner pour maladie, & non pour miracle, tous les mouvemens des filles Convulsionnaires.

Hé d'ailleurs, pourquoi exempter des filles des nécessités ou des assujettissements maladifs, attachés à la condition de leur sexe ? l'organe qui le distingue se trouve dans leur corps au même état qu'en ceux d'elles toutes, parce que Dieu les a toutes ainsi faites. C'est la même structure en chacune, les mêmes distributions des *fluides*, ou la même circulation du sang & de ses sucs, les mêmes régles pour leurs *secrétions*, les mêmes raports avec le genre nerveux ; peut-on après cela en affranchir aucunes des humiliations de leur sexe ? car c'étoit n'aguéres une espece d'humiliation pour une fille du monde Chrétien, que de s'entendre dire, même par un Médecin, qu'elle avoit des vapeurs ; de sorte qu'il étoit obligé d'enveloper cette annonce dans des circonvolutions ; mais il semble roit que le sexe s'aguerrit un peu sur les termes, dans la bouche même des gens du monde, en qui il suporte cette sorte de liberté. Sera-ce donc trop en prendre,

que

que de dire de toutes les filles Convulsionnaires (sans vouloir donner la plus legere atteinte à la vertu chrétienne du sexe en général) qu'elles peuvent toutes avoir des vapeurs ? car sur ces matieres, un Médecin doit éviter de pécher, & d'imputer le péché ; mais il ne doit pas craindre de prononcer sur ce qui est naturel. *Culpam refugiat, non naturam.* De dire donc à tout le moins, que leurs convulsions, des filles Convulsionnaires, sont de simples vapeurs, dépendantes des indispositions de leur sexe, sans être aucunement des miracles, mais de vraies maladies.

Augustin. De civit. Dei. L. 4. c. 23.

Ici l'on forme deux ou trois objections très-graves, & contre lesquelles on doit se prémunir pour ne blesser la conscience de qui que ce soit. 1°. L'on trouve que l'on se décide sur les convulsions sans en avoir vû ; que cependant ce n'est que sur les prodiges qu'on y voit qu'il faudroit porter son jugement. 2°. L'on décide que ce sont des maladies, & il n'y auroit que des Médecins qui pussent ainsi le prononcer ; produit-on quelque réponse d'eux là-dessus ? 3°. L'on calomnie des filles Chrétiennes, en répandant sur leurs alienations des soupçons les plus deshonorants, & cependant sur des choses les plus obscures & les plus incertaines.

L'on

L'on se décide sur les convulsions sans les avoir vû : mais est-il permis de les aller voir ? L'on suplie Mrs. les Théologiens de se souvenir des leçons d'interdictions qu'ils font aux fidéles, sur les Spectacles, sur l'*Opéra*, la *Comédie*, les *Danseurs de cordes*, les *Joueurs de Gobelets*, & même sur les promenades publiques, où le monde étale dans les personnes du sexe, ce qu'il a de plus agréable & de plus propre à enchanter les sens. Car y a-t-il à la Comédie, par exemple, plus à craindre pour la pudeur que chez les Convulsionnaires ? Les Comédies d'aujourd'hui, nous dit-on, sont chastes, l'on n'y trouve peut-être que des sentimens tendres, ou des intrigues d'amour ; mais y voit-on des indécences en des femmes ou des filles, qui se découvrent familierement les piés, les jambes, *&c.* & qui se laissent tirer, manier & battre par des hommes. Tout le Parterre se récrieroit sur de semblables libertés ; & ce sont là les objets ordinaires que representent les Convulsionnaires. N'y a-t-il rien à craindre, & pour les Spectateurs & les Actrices, de ces lascives postures, situations ou attitudes ? Que si après cela tout Chrétien, comme le pensent les Docteurs de la saine morale, est obligé d'évi-

ter

ter les occasions prochaines de péché ; quelqu'un qui veut se sauver peut-il se permettre d'assister dans des lieux où se trouvent tant de raisons de tentation, ou tant de marques de lubricité, dans des filles ? Et par où prétendent-elles ces hardies créatures justifier leurs postures & leurs nudités ? car elles ne s'en défendent pas, & l'on rougit pour elles de leurs réponses ; car elles ne sont ni secrétes, ni incertaines : elles demandent aux Ecclésiastiques, qui ont voulu les reprendre, ce qu'ils pensent de la nudité où le Sauveur du monde a été mis en Croix ? Un tel paralelle fait fremir des oreilles Chrétiennes, & l'injustice y est évidente. Car s'il est permis de s'arrêter sur une proposition si effrontée & si scandaleuse, est-il rien de plus injuste & de plus déraisonnable, que de comparer l'état de nudité où le suplice expose un innocent condamné, avec l'impudence d'une jeune créature, qui se montre indécemment, & nue en quelque partie de son corps, à des yeux d'hommes, souvent Ecclésiastiques, ou d'autres qui ont plus de pudeur que ces prétendues miraculeuses ? Leur ignorance dans les Ecritures, qu'elles n'ont peut-être lûes que par vanité & qu'elles ont mal compriſes, découvre encore un

tel

tel affoiblissement de pudeur dans ces jeunes créatures, qu'il n'est presque pas possible de croire leurs cœurs & leurs inclinations bien chastes, lorsqu'on les entend adopter de fausses interprétations des commandemens faits aux Prophètes par Dieu lui-même, en leur ordonnant à l'un d'aller nud, à l'autre d'épouser une femme prostituée. Sur le premier cas elles autorisent leurs nudités : (car jamais elles ne les ont niées) mais leur ignorance est ici manifeste. Car dans l'Ecriture un homme est regardé comme nud quand il se dépouille de sa robe ou de ses vêtemens ordinaires, sans s'en conserver que ceux de dessous qui couvrent le corps. L'exemple en est sensible dans *David*, ce saint Roi Prophète, lequel parce qu'il en sçavoit plus que *Michol* sa femme qui le railloit d'avoir paru nud en public, en dansant devant l'Arche, ne s'excusa point sur le scandale que la nudité de son corps auroit causé, mais il se congratule de s'être humilié, par le dénuëment avec lequel il avoit voulu se montrer devant Dieu. Sur l'autre cas une autre exemple de ce que l'Ecriture apelle nud, c'est ce que les Freres de *Joseph* lui firent en lui ôtant sa belle robe, *nudaverunt eum tunicâ polymitâ*. Une autre créature fait trembler,

pour

pour la disposition où elle sembleroit s'être montrée : Qu'auriez-vous pensé, répond-elle à un Ecclésiastique, * en entendant Dieu ordonner à son Prophète de se prostituer ? Le change qu'elle prend là-dessus est terrible, & d'ailleurs il montre une ignorance manifeste. Que penser donc d'une fille de dix-sept ans qui paroîtroit toute disposée à se prostituer, si elle s'imaginoit que Dieu le demandât d'elle ? est-ce là chercher noise à des filles Chrétiennes pour les soupçonner de crime, puisqu'en pareil cas une telle pensée consentie est un péché très-grave ? Mais d'ailleurs ce n'est pas de se prostituer que Dieu ordonne à son Prophète, mais d'épouser une prostituée, c'est-à-dire, une femme qui l'auroit été. Or Dieu permet à son Prophète d'épouser une telle femme, parce qu'il étoit défendu par la Loi, à un homme sacerdotal d'épouser une femme qui auroit été deshonorée. Mais encore pourquoi Dieu lui donne-t-il cette permission ? ce n'est que comme étant Maître souverain de la Loi, & c'étoit pour faire comprendre au Peuple d'*Israël*, qu'il vouloit bien le délivrer de servitude, nonobstant son infidélité par laquelle il s'étoit prostitué au culte des faux dieux. Voilà ce que l'on soufre aux Convulsionnaires, &

* *On tient ceci de l'Ecclésiastique lui-même.*

l'on voudroit obliger des gens instruits dans la pieté chrétienne, d'aller écouter des discours si irreligieusement scandaleux : car c'est de l'abondance du cœur d'où sortent les mauvaises pensées, les fornications, les adultéres & semblables prostitutions. *De corde exeunt malæ cogitationes,* Math. 15. v. *fornicationes, adulteria.* C'est donc, dit l'Evangile, de l'abondance du cœur ou du fond de ses penchants, que la bouche Id. c. 12. parle, *ex abundantia cordis os loquitur ;* toutes choses, ajoûte-t-il, qui souillent Ibid. l'ame, *& ea coinquinant animam.* Sera-ce à l'exception de celle des filles Convulsionnaires, dont les réponses expriment les sentimens de cœur, qu'un Pere *Girard* y auroit fait couler ? & n'est-ce pas matiere à faire craindre qu'il n'eut pu faire des Cadieres de maintes filles Convulsionnaires ? Le soupçon est-il calomnieux, étant fondé sur des marques si claires, qu'elles emportent presque un aveu, *fatentem ream.*

Mais ce ne sont, dit-on, que sur des oui dire qu'on décide des convulsions : mais ces oui dire deviennent des témoins nécessaires, & les seuls qu'il soit possible de trouver en pareil cas. Car toute la gent Convulsionnaire (les filles, & leurs fauteurs) fait trois choses pour empêcher qu'il

qu'il n'y ait des témoins oculaires, & ces trois choses leur réussissent à souhait; 1°. on ferme la porte des caches où l'on retire les filles Convulsionnaires à tous ceux qui passent pour les desaprouver; 2°. on la refuse à ceux qui s'offrent de les aller voir, à condition qu'il leur sera permis de dire publiquement ce qu'ils y aprouveroient ou desaprouveroient; 3°. on ne laisse plus entrer ceux qui aïant été admis à les servir dans leurs convulsions, ont été découvrir quelques-unes de leurs impostures ou de leurs artifices, car il y en a de l'une & de l'autre : & en effet, pourquoi cacher des filles chez qui il n'y auroit qu'à s'édifier; tout cela n'est-il pas prendre la clef de la porte de la science de ce qui se passe, pour empêcher qui que ce soit d'entrer dans ces comiques mystéres. Que les protecteurs des Convulsionnaires ne viennent donc plus dire que l'on manque de témoins oculaires contre les convulsions, puisqu'ils sçavent bien que c'est eux qui ont pris de si justes mesures pour qu'il n'y en ait point. Après cela ce n'est pas à la verité pour avoir vû, mais pour avoir entendu des recits faits par des personnes desinterressées dans la cause; & ces recits ont tant de verité que les partisants des Convulsionnaires

n'ont osé en nier aucun de ceux qu'on a ici emploié. Ils se sont contentés de dire qu'on exagéroit bien des choses, & que ce n'étoit que rarement que fussent arrivés les exemples d'indécence, d'immodestie ou d'effronterie dont on leur faisoit reproche : qu'au surplus ces échapées dans les mouvemens des parties du corps s'excusent par ce qui se passe de merveilleux dans l'esprit. Le Pere *Girard* documentoit-il autrement la *Cadiere* ? d'autres de meilleure foi, & ce sont des plus considérables ou des plus importants d'entre les patrons des convulsions, sont convenus que c'étoit une œuvre mêlée que celle des convulsions, où il y avoit de l'or, mais caché dans de la boue. Certes d'aussi foibles apologies autorisent bien à croire que l'or y manque, mais que la boue y abonde. La troisiéme objection tombe d'elle-même après toutes ces réfléxions, car dès que les recits sont si mal refutés ou si foiblement combattus, leur verité est constatée, & l'on peut sans calomnie les donner pour véritables. Or de semblables soupçons ne sont contraires ni à la raison, ni à la Religion ; où sera donc la calomnie ?

Au reste il sied mal à l'équité de ces Mrs. de se prévaloir du manque d'attes-

ta-

tation de Médecins ; car à qui en eſt la faute ? M. l'Archevêque de Bordeaux, dans l'affaire des Poſſédées de Loudun, porta l'examen de l'état de ces filles à la Faculté de Montpellier : * quelle a été l'affectation des Théologiens Convulſionnaires de Paris, de ne s'être pas adreſſé tout d'abord à la Faculté de Médecine de cette Ville pour ſe déterminer ſur la nature des convulſions ? au contraire ils ſe ſont entierement laiſſé ſurprendre par le préjugé vulgaire & y ont cru du ſurnaturel, & ſans d'autre examen ſur une matiere qui n'eſt pas de leur compétence, quand elle eſt jugée naturelle : ils ſe ſont déterminés par eux-mêmes à croire des convulſions, ce que le merveilleux dont ils avoient beſoin pour faire des figures, les a perſuadé d'y imaginer, en ce qu'elles leur paroiſſoient extraordinaires & au-deſſus des forces de la nature. Un ſçavant Médecin produit à ce ſujet, une maniere de penſer des accidents prodigieux, qui eſt bien opoſée à celle dont en jugent les Théologiens Convulſionnaires. *Vel nihil*, dit-il, *vel parùm magicis artibus tribuere ſoleo, raros inſolitoſque eventus naturæ vel morbis aſſignans, quorum nobis notiones non ſatis patent.* Ce ſont, continue-t-il, les accidents qui ar-

* V. les Diables de Loudun.

Bonet. Medic. Sept. Tom. I. p. 191.

rivent dans les affections *mélancholiques hypochondriaques*, (auſquelles apartiennent les paſſions hyſtériques) tous maux où le vulgaire ſoupçonne du ſurnaturel; *imprimis hyppochondriaci talia patiuntur, quæ cauſæ ſupernaturali vulgus aſcribit.* Ibid. L'ignorance là-deſſus va ſi loin, ajoûte-t-il encore, que de peur de n'y pas trouver de miracle, l'on s'en prend de ces prodiges au diable, *& nè defit miraculum, dæmon incuſatur*, &c. quoiqu'en effet toute la ſcéne miraculeuſe vienne d'une imagination dérangée, échaufée, ou autrement dépravée par les vapeurs des hypochondres, d'où elles s'élevent, ou bien des parties baſſes. Vapeurs qui ſont ſi bizares qu'elles font voir ce qui n'a jamais été ni peint ni écrit nulle part. *Quidquid hac parte peccatur, imaginationi depravatæ imputandum, turbatur illa vaporibus ex hypochondriis aſcendentibus, ut fingat ea, ſibique evenire credat, quæ nuſquam neque picta ſunt neque ſcripta.* Ibid. Voilà comme penſe la Médecine ſur le prétendu ſurnaturel de tant de ſymptomes ou de phénomênes prodigieux dans la nature. Reſte à ces Mrs. le foible argument que les Médecins n'ont point vû de leurs yeux les convulſions d'aujourd'hui pour pouvoir en définir la

nature. Mais, ne leur en déplaise, de semblables raisons ne prenent que sur des esprits, ou ignorants en Médecine, ou qui ne sont point au fait de ces matieres. Car les Médecins n'y sont-ils pas par état & par leur étude ? Par-là donc, & encore instruits par l'usage chez les malades, ils sçavent l'histoire de chaque maladie. Ce sont donc des tableaux continuellement peints dans leurs esprits par la suite, l'ordre & le genre des Symptomes propres à chacune, sur lesquels ils sont capables de juger des semblables quand on leur en fait des exposés, ou des mémoires : & c'est ainsi que tous les jours les Médecins répondent à tant de consultations qui leur sont envoïées de loin, où par conséquent ils ne peuvent voir les malades. Après cela sera-t-il difficile à des Médecins versés dans la connoissance des maladies, par l'étude & par une longue pratique, de définir dans Paris, quoique sans les voir actuellement, la nature d'accidents qui y font tant de bruit ; qui ont été vûs d'abord par tant de personnes qui n'ont dit simplement, & sans y rien changer, que ce qu'ils ont vû ? Or il arrive que ce qu'ils ont vû est précisément ce que les Médecins ont vû & voient tous les jours chez leurs malades,

sur

sur cela donc ils ne peuvent aucunement se tromper.

Il n'est même aucune maladie sur laquelle un Médecin qui a vû des malades, puisse aussi peu se tromper sur le fond, la nature & le nom que font les vapeurs, car elle est d'écrite si clairement, si uniformement dans tous les Auteurs, & en particulier dans *Hippocrate*, sous le nom d'aberrations uterines, *uteri aberrationes*, que tous les Médecins qui sont venus depuis, n'ont fait que copier la nature, en copiant là-dessus *Hippocrate*, parce qu'ils ont vû chez les malades du sexe, la vérité de tout ce que dit ce grand Maître sur les affections hystériques. La multitude des symptomes de cette maladie est cependant si étrange qu'un Médecin-Praticien * lui donne le nom de *Legion*, que prend dans l'Evangile un *Diable*, parce qu'ils étoient en très-grand nombre dans un Possédé. C'étoit d'ailleurs un esprit tellement impur & porté à l'impureté, qu'il se fit une satisfaction d'obtenir du Sauveur la permission de passer dans les corps d'un grand troupeau de pourceaux. Et cela ressemble-t-il si mal à certaines passions hystériques, parce qu'elles se passent toutes en imaginations obscénes, d'où ces for-

V. *Hipp.* L. 2. de morbis Mulier.

* *Allen.* Compend.

sortes de passions prennent leur origine, & se consomment sur la fin de leurs accès par la lubricité ? Ce seroit donc vouloir nombrer tous les maux sortis de la boëte à *Pandore*, où tous les ennemis sortants du *cheval de Troies*, que d'entreprendre de parcourir tous ces symptomes si étrangement variés, marqués, déguisés ou métamorphosés. Mais les maladies ont leurs signes *pathognomoniques*, ce sont les symptomes qui les caractérisent; & les symptomes qui caractérisent les passions hystériques, sont si évidemment presents, ou representés dans les convulsions de l'*épidemie* régnante, qu'il ne faut qu'aprendre qu'ils se trouvent dans ces convulsions, pour les ranger dans la classe des passions hystériques. Or ces signes *caractériques* des passions hystériques, sont les mouvemens de cette prétendue bête, imaginée par l'antiquité dans le corps des filles, où elle cause en se soulevant, cette boule qui gonfle si énormement le bas ventre des personnes hystériques. Un autre signe, c'est ce sentiment de suffocation, ou d'étranglement, dont se plaignent toutes celles qui en sont attaquées. Mais sur ces exemples, que sont-ce autre chose dans les filles Convulsionnaires, que ces prodi-

V. *Fernel pathol.*

gieu-

gieuſes enflures de ventre ou ſemblables troubles dans ces régions, qui leur fait demander (toujours à des hommes) de leur fouler le ventre avec leur piés, aparemment pour abatre & aſſujettir cet *animal de concupiſcence* (comme l'apelle *Platon*) qui les tourmente ? ſont-ce encore autre choſe que des étranglemens, ou des *ſuffocations utérines*, que ces affreuſes angoiſſes d'étoufement où ſe trouvent ces créatures, & pourquoi elles demandent d'être tirées par les bras, par les piés, d'être ſerrées par le ventre par de fortes bandes tirées à droit & à gauche, & toujours par des hommes ? Mais ce qui caractériſe encore ſingulierement des paſſions hyſtériques, ce ſont des convulſions ; & c'eſt préciſément ſurquoi les filles Convulſionnaires donnent des ſpectacles honteux & ſcandaleux, par des *extaſes*, des endormiſſemens, des inſenſibilités, même des aparences de *mort*, des délires, *&c.* Hé combien de créatures ont-elles (ſi elles ne ſe les font) de ces ſortes d'accidents ? mais tant de maux & de violence ont ceci de particulier ce ſemble dans ces filles, qu'aucune fiévre ne les accompagne, & qu'aucune laſſitude ne les ſuit ; auſſi eſt-il prouvé que la fiévre ne ſe trouve point * dans les convulſions

V. *Benei.*

sions hystériques ; de plus tous ceux qui ont vû & suivi ces maladies avec quelque soin ont reconnu & sçavent parfaitement, que les hystériques sortent de leurs convulsions, de leurs extases & de leurs morts prétendues sans le ressentiment d'aucunes douleurs.

Polyalc. Tom. 3. *Verna* de phlebot. tom.

Venant à present à parcourir les différentes espéces de vapeurs qui sont distinguées dans les Auteurs, l'on trouve dans celles des filles Convulsionnaires, qu'elles paroissent ôter des vilaines sortes. Peut-il rester après cela quelque doute que ces convulsions soient une maladie? la plûpart des vapeurs viennent, généralement parlant, de quelque dérangement dans l'ordre & la régularité de la circulation du sang dans les personnes du sexe, parce qu'elles ont le genre nerveux trop sensible à la gêne que soufrent les vaisseaux, quand le trop de sang les surcharge ; espéce de vapeur qui auroit pû se rencontrer en plusieurs des filles Convulsionnaires, mais aussi beaucoup viennent de *passions* bonnes ou mauvaises. Car la dévotion, par exemple, venant à échauffer la tête d'une fille qui s'aplique trop, elle prend de ferveur & se passionne en s'allumant de zéle, ou craignant de trop présumer d'elle-même elle s'ef-

s'effraie & s'intimide dans ses dévotions ; comme il arrivoit au raport de *Bartholin*,* qui raconte l'Histoire d'un saint Prêtre, qui tomboit en convulsion quand il s'aprochoit du saint Autel ; & c'est ainsi que des imaginations alarmées peuvent causer des convulsions. Ce sera encore lorsque des imaginations se feront trop vivement excitées par quelque objet d'espérance vers quelque haute vertu ; & c'est ainsi que bien des Convulsionnaires pour avoir guindé leurs esprits, ont pris des convulsions, parce qu'elles ont trop avidement souhaité des miracles, ou d'arriver au mérite & à la réputation des merveilleuses parmi les Convulsionnaires. Toutes ces vapeurs sont autant d'especes d'un même genre de maladie, mais d'un ordre reconnu naturel. Mais une autre sorte de vapeurs est remarquée par les Auteurs : sçavoir, celles qui sont causées par quelques passions honteuses, & celles la arrivent lorsque la *partie blanche* du sang trop abondamment *spermatisée*, se met en rut, parce qu'elle prend plus d'élasticité jusqu'à *explosion*, & par là, comme par un éguillon, elle souleve le genre nerveux, & remue en conséquence dans l'imagination des idées & des mouvemens obscénes, répondants, & con-

for-

* Ibid. Tom. 1. p. 191.

formes à la nature des parties d'où part cette humeur, & qui en ſont éguillonnées : & ce ſont ces vapeurs qui font les affections *érotiques*, comme les apellent les Auteurs, *affectus eroticus*, *melancholia ab utero amoroſa*. Or peut-on douter qu'il n'y ait bon nombre de ces vapeurs amoureuſes dans ces filles Convulſionnaires *garçonnieres*, & dont la *coquetterie* dans le monde leur a n'a guéres attiré des avantures criminelles, pour leſquelles elles ont été enfermées dans des Maiſons de force, ou chaſſées de deſſus des Paroiſſes pour les ſcandales honteux qu'elles y cauſoient. Une de celles-là eſt même demeurée eſtropiée par l'action du mercure auquel ſes débauches l'ont expoſée. (*a*) Voilà des merveilleuſes parmi les Convulſionnaires, dont les vapeurs, quoique dans le genre de maladies, ont des cauſes qui ne reſpirent rien moins que le miracle ou le ſurnaturel. Ne ſera-ce point de ces vapeurs, dont les accès ne ſe terminent point ſans ces accidents honteux raportés par les Auteurs ; * car ils raportent ces Auteurs, que les filles laſcives (con-

V. *Riverius. Bonet. Pol. Manget. Diſſert.*

* *Fernel. Riolan. Minjot. Plater. Primerose. Rodericus. A Caſtro.*

(*a*) On tient cette circonſtance de la vie infâme d'une fameuſe Convulſionnaire, d'un Curé de Paris.

(comme paroissent tant de Convulsionnaires) tombent dans leurs accès, en des obscénités, en paroles, en actions, par leurs gestes, par où se montre au naturel leurs penchants pour les hommes, jusqu'à se découvrir devant eux, & font encore quelque chose de pis par d'impudentes avances. Car ce pis se rencontre dans quelques Convulsionnaires, puisque l'une d'entr'elles, pour figurer le dépouillement du Sauveur sur la croix, s'est, dit-on, mise toute nue en presence d'Ecclésiastiques ; & qu'une autre plus impudente encore, en sollicitant un Prêtre, n'a pas rougi de s'offrir à lui, pour faire, lui a-t-elle dit, des enfants de fornication, *fac filios fornicationum.* Quel blasphême dans la bouche d'une Chrétienne, qui étant sainte ne doit jamais prononcer le mot de *fornication*, que pour le détester ! *Fornicatio .... nec nominetur in vobis,* 3. Paul. *sicut decet sanctos.* Mais d'ailleurs un abus blasphêmatoire des paroles d'un saint Prophète, * & qui tient de si près à la lu- * Osée, c. 1. v. 2. bricité, ressent-il le feu divin ? & une œuvre de l'apartenance d'une nature si honteusement charnelle offre telle à penser rien de surnaturel ? ces figures donc si criminellement copiées pouront-elles ne point ouvrir les yeux aux fauteurs des

convulsions sur un scandale si criant, au lieu de miracle, que leurs filles Convulsionnaires causent à la Religion, à l'Eglise, au Public & à la raison?

Mais au contraire, quelle honte, diront-ils, d'entretenir le monde Chrétien de telles idées? quel manque de charité, quelle confusion pour un Auteur, qui craint si peu de se honnir l'imagination, & aux autres en révélant au Public de telles turpitudes? Mais outre que l'on en est plus confus qu'eux-mêmes, on ne fait que répéter ce qu'ils viennent d'aprouver & d'innocenter, dans leur écrit qui amplifie, en l'autorisant, le fanatique *essai du plan* de l'œuvre des convulsions, & ce qu'on entend assurer, en le condamnant, par des gens sages, rabatant de notre pas tout ce que l'on voudra. Mais on le fait pour prévenir la surprise que l'on fait à la pieté des fidéles, en leur donnant pour exemple de dons de Dieu ou de l'Esprit-Saint, des convulsions qui couvrent peut-être des actions, des aparences pour le moins, ou des disposítions lubriques; infâmies que se dissimulent ces Mrs. pour grossir leur systême de figures. Après cela à qui est la faute de la confusion dont ils se plaignent? l'attribuéra-t-on à ceux qui avertissent pour faire éviter un

piége ? Où la donnera-t-on à ceux qui laissent le piége ouvert à ceux qui veulent s'y précipiter ? feroit-ce ou honte, ou blâme dans une personne qui crieroit aux passants de se garder de tomber dans une fosse d'ordures, que l'on tient ouverte sous leurs piés, ou sous leur chemin ? Encore, les convulsions sont tellement maladie, qu'elles suivent le sort, & qu'elles ont les proprietés qu'ont toutes les maladies. Ainsi l'on y remarque ces passages (*transitiones*) de maladies en d'autres comme de la *pleurésie* de cette jeune fille, dont on a parlé ailleurs, laquelle passa sur le champ en vapeurs amoureuses pour un jeune homme qu'elle ne fit que voir. Encore ces successions, ces mutations qui leur arrivent, ces transports (*metastases*) sur lesqu'elles *Hippocrate* recommande aux Médecins d'être si attentifs. *Considerare morbos oportet, ex quibus, quasnam formas habeant.... exquibusnam quanam transitiones fiant.* & suivant ces avertissemens, l'on a vû les *convulsions* cesser en passant en d'autres maladies : dans les unes une fiévre survenant a guéri les convulsions ; & en effet c'est encore l'observation d'*Hippocrate*, *convulsionem solvit febris acuta quæ priùs non erat.* Ce qu'il répéte même en termes.

Hipp. lib. 3. de morbis. Epid. L. 6. S. 6.

Coac.

mes plus précis, par raport aux convulsions qui tiennent du *tetan*, comme sont les extases. *Convulsionem & tetanum febris superveniens solvit.* Et ailleurs il enseigne que le cours de ventre emporte la convulsion, *convulsiones solvit alvi fluxus*, * & ce dernier cas est celui des *rhumes épidemiques*, qui viennent de guérir plusieurs Convulsionnaires. Enfin par un autre trait de ressemblance, la saignée guérit ces convulsions, puisque deux saignées qu'un homme Convulsionnaire a été obligé de se faire, ont guéri ses convulsions. On fait tous ces événemens naturels parmi les fauteurs des convulsions, mais la nature s'y montre par tout malgré leurs efforts, pour leur y faire trouver du divin, ou du surnaturel.

Aphor. Coac. lib. prædictor. Et de judicatoriib. * Coac.

Ajoûtez à tout ceci une proprieté qui est toute de l'apartenance des maladies; c'est que les convulsions comme elles, font des *épidemies*, témoin celle qui est aujourd'hui régnante; car à l'instar des maux épidemiques, les convulsions se gagnent si facilement, qu'il ne faut que voir ou toucher des Convulsionnaires, pour prendre des convulsions. L'épidemie de cette espece n'est même ni nouvelle, ni sans exemple, puisque c'est la plus ancienne en Médecine; aïant régné sous la for-

me de *furie* dès avant *Hippocrate*, parmi les femmes *Argiennes*, qui devinrent *furieuses*; de quoi *Melampus* célèbre Médecin d'alors les guérit, elles, & les filles de leur Roi attaquées aussi de ces hystériques hypochondriaques. Or il falloit que la sorte de vapeurs hystériques, qui ravageoit les femmes de ce Païs, fut bien épidemique & bien contagieuse, qu'elle fit même d'étranges progrès, puisque les *Argiens* stipulérent & donnérent en effet au Médecin *Melampus* les deux tiers de leur Roïaume pour avoir guéri leurs femmes & les deux filles de leur Roi, dont l'une avec un tiers du Roïaume, fut donnée à *Melampus* en mariage, & l'autre à son frere avec un autre tiers du même Roïaume. Mais l'épidémie de convulsions a ceci de singulier, qu'elle ne regarde point également les hommes & les femmes; car dès cette premiere origine, c'étoit aux filles & aux femmes qu'elle s'attaquoit uniquement; de sorte que c'étoit une fureur qui prenoit aux femmes *Argiennes*, par laquelle elles se croioient des femelles bêtes; car les filles de leur Roi, se croioient devenues *Vaches*. Dans une autre épidemie de vapeurs hystériques, la plûpart poussées par la violence de leur imagination troublée, (tel-

V. *Schalsius* Hist. Med. p. 87.

(telles furent les filles *Milesiennes*) sont emportées par la convulsion à se pendre, comme celles-là se *pendoient* par troupes, parce que le sentiment d'étranglement qui les presse, leur inspire cette sorte de desespoir. Non seulement donc les vapeurs comme les convulsions hystériques sont une *épidemie*, mais s'attaquant plus universellement, & singulierement aux femmes & aux filles, c'est une veritable *endemie*; comme donc on apelle maladies *endemiques*, celles qui sont affectées particulierement à de certains Païs, les vapeurs ou convulsions hystériques sont des maladies *endemiques*, parce qu'elles suivent le sexe, en attaquant singulierement les femmes & les filles. Mais une autre observation regarde particulierement les filles Convulsionnaires agitées de la troisiéme espece de vapeur telle qu'elle a été exposée; car c'est principalement une affection *érotique*, apellée chez les Auteurs *fureur uterine*, que cette rage qui prenoit aux femmes *Argiennes*; & par là il paroîtroit que ce seroit une maniere d'*affection érotique*, qui constitua non seulement une épidemie de vapeurs, mais plus à proprement parler, une *endemie* veritable. Il paroit en effet par l'Histoire, que ça toujours été quelque folle fureur qui a porté

V. *Plutarch. Herodot. Aeginet. Diosc.*

porté les femmes à se précipiter en différentes maniéres. Car les filles *Malesiennes* se pendoient par bandes, & depuis elles une pareille manie hystérique a porté *des femmes de Lion* à se noïer, de sorte qu'elles s'attroupoient pour aller se précipiter dans les Rivieres (a). Sont venues ensuite au scandale de la Religion, les *possédées de Loudun*, dont les folles agitations sont connues (b); puis les *Fanatiques des Sevenes* (c), qui se donnoient pour des merveilleuses, des bien-diseuses, enfin des Prophétesses : viennent enfin de succéder à cette scéne hérétique, les *Cadieres*, ces *vierges folles*, ou les filles *ravollées* de l'impudique Pere *Girard*, dont les opérations, les gestes, les discours & les actions infâmes, sont tellement marquées au sceau d'un amour impudique, que jamais vapeurs amoureuses ne furent plus clairement dénotées. Nous voici donc arrivés à l'*endemie* des *convulsions* ou *vapeurs hystériques*, qui font l'admiration de pieux personnages & de sçavants hommes, tandis que la Religion & la pieté en gémissent. Hé en effet quelle idée innocente poura-t-il en rester, après avoir vû quelle a été la sorte d'*endemie* de vapeurs qui a ravagé les personnes du sexe amoureux dès les premiers tems du monde,

(a) V. *Primerose. Bonet. Med. Sept. p. 228.*

(b) V. les *Diables de Loudun.*

(c) Le *Theâtre sacré des Sevenes.*

V. *les Motifs des Juges du Parlement de Provence.*

de, & de celles encore qui ont scandalisé la Religion, & séduit bien des sçavantes têtes & des personnes pieuses ? Cependant il a été prouvé par l'évenement que toutes ces scénes si surprenantes, que l'on traitoit de miraculeuses à *Loudun*, aux *Sevenes* & à *Aix*, étoient toutes ou de malins artifices suggérés à des filles crédules ou ignorantes, ou qu'en d'autres c'étoient des imaginations troublées par de faux zéle, des emportemens hérétiques, & de folles idées, ou par quelques honteuses & secrétes passions.

Mais, dira-t-on, quelle bizare idée d'épidemie convulsionnaire ? se trouve-t-elle quelque part en Medecine ? on l'a déja vûe dans les convulsions des enfants, parce qu'elles sont singulierement propres à ce tendre âge ; mais elle se trouve encore cette épidemie de convulsions, dans certains Peuples, comme parmi les *Indiens*, au raport de l'Auteur qui a si sçavamment traité de la Médecine des *Indiens*. Ce sçavant homme raporte donc qu'il régne aux Indes une épidemie de convulsions si étonnantes, que les Convulsionnaires parlent du ventre comme si leur voix sortoit d'une caverne, de sorte que cette maladie est si prodigieuse, que l'on prend pour des Possédés ceux qui en sont attaqués. Mais

Bontius. De Medicinâ Indorum.

Mais il y a là-dessus un fondement particulier à la constitution, ou au corps des femmes, dans la disposition du genre nerveux qui est en elles. C'est que cette disposition dépend des *esprits* & du *suc nerveux*, & que ces esprits & ce suc nerveux sont un air ; c'est aussi ce qu'*Hippocrate* soupçonnoit dans l'état singulier qu'il comprenoit dans la nature des femmes, *de muliebri naturâ ac morbis hoc dico, maximè quidem τὸ θεῖον causam esse.* Car ce *divin* c'est un air singulierement disposé. Mais par la même raison que l'atmosphére ou l'air extérieur qui environne nos corps est capable de prendre des modifications vicieuses dans ses parties, & que de la naissent des épidemies, comme les fiévres malignes & la peste ; est-il hors de raison de penser que l'air intérieur qui anime matériellement nos corps, soit capable de se modifier de maniere à faire les maladies qui suivent la nature & les qualités des esprits, puisqu'ils sont l'air du monde le plus rarefié ? Mais les convulsions étant du genre de ces maladies, qui empêche de croire qu'elles peuvent tenir leur cause du vice singulier à ces esprits ou à cet air ? & si ce vice est singulierement attaché à la disposition du corps des femmes, ne sera-ce point

Hipp. De nat. mul. V. *Schulzius.* Histor. med cin. P. 244.

point un fondement à faire une *épidemie* non seulement, mais une *endemie* de ces convulsions ? & cela suivant l'idée du *divin*, qu'*Hippocrate* assure (*dico*) se trouver dans la cause des maladies des femmes. Considérant donc, comme il est en effet, l'air *homogene* & *homoton* dans les corps de toutes les femmes, c'est une harmonie naturelle ; disposition toute prête à s'entrecommuniquer entr'elles, les affections de cet air, ou ses manieres d'être. Mais d'ailleurs ce même air, étant continu & contigu à l'air extérieur qui fait l'atmosphére de tous les corps, est-ce rien moins qu'un milieu, comme de plain pied, ou un trajet continuellement ouvert au passage des *ondulations*, ou qualités de l'air intérieur d'un corps dans un autre ? puisque l'air extérieur étant de même nature que l'intérieur, il est capable d'*ondulations* par lui-même, & encore de se charger de celles qui lui viennent d'un air voisin : dans cet état donc des corps de femmes avec l'air extérieur, est-il rien de plus naturel à comprendre, que l'air intérieur modifié par une imagination échaufée d'une maniere propre à l'objet de cette imagination, se communiquera dans la même forme & le même *mode* à l'air intérieur d'un autre corps

corps de femme, lorsque l'air intérieur de celle-ci, c'est-à-dire, les esprits de son cerveau qui servent à l'imagination se porteront à l'action, c'est-à-dire, à l'*ondulation* de l'air intérieur d'un autre corps de femme ? & ce sera ainsi, que des têtes échaufées de Convulsionnaires s'en feront de semblables, par une *contagion d'imaginations* si connue & avouée des meilleurs Philosophes. La raison donc d'*épidemie* se trouve toute naturelle dans les imaginations des femmes.

Ce n'est pas que les hommes aussi ne soient susceptibles de cette contagion, mais ce n'est que parce qu'il est certain que leur genre nerveux peut se mettre au même *ton*, c'est-à-dire, dans la même disposition que celui des personnes du sexe ; soit à l'occasion de quelque mélancholie, de quelque excès d'études ou de semblables épuisements ; & ceci suivant l'observation singuliere d'un célébre Observateur. Car il produit l'Histoire d'un hipochondriaque si étrangement tourmenté des symptomes qui sont comme *pathognomoniques* ou essentiels à la *passion hystérique*, sçavoir, l'*étranglement* ou la *suffocation*, & le sentiment d'une *boule* qui s'éleve du bas ventre, que l'on auroit juré que c'étoit une femme hystéri-

[*Peublin. Obs. p. 72.*

que

que que cet hipochondriaque, si l'on avoit été moins certain de son sexe. Mais ce ne sont que des accidents par raport aux hommes, au lieu que les disposition sont innées ou naturelles & universelles parmi les femmes.

C'est donc une épidemie convulsionnaire qui régne parmi les filles qui sont atteintes des convulsions courantes. Mais par cela même les convulsions deviennent l'objet de la Médecine, & tombent sous sa juridiction. Car quoi de plus acquis à cette science que le droit d'examiner, de juger, de distinguer & de traiter les épidemies ? rien même réveille-t-il tant dans l'esprit des hommes, que les *épidemies* apartiennent à l'inspection & à l'examen de la Médecine, que les premieres réfléxions qui se font dans les lieux où vient la peste, ou bien quelque maladie épidemique, d'ordonner des Médecins ou bien d'en envoïer sur les lieux mêmes qui en sont le plus infectés. Sera-ce donc parce que l'*épidemie* convulsionnaire regarde spécialement les *esprits*, que les Théologiens-Convulsionnaires se sont attribué le jugement des convulsions ? Mais les *esprits* qui sont ici en faute, sont essentiellement corporels, car ce sont les *esprits animaux*, & non les ames spirituelles qui

font les convulsions. Or l'examen des *esprits animaux*, ou des maladies qui en viennent regardant immédiatement la science des Médecins, c'est à elle qu'apartient en premier le démêlement de ces maladies, bien résolus pourtant d'en accorder la compétence à Mrs. les Théologiens, dès aussi-tôt que le surnaturel se sera montré à la Médecine.

Mais par où pouroit percer jusqu'à nous ce surnaturel à travers tant de choses qu'on vient de voir qui l'obscurcissent si étrangement ? Pouroit-il soufrir le grand jour, venant à être comparé avec des faits grossiers, des impostures réalisées, des impudicités prouvées dans des épidemies de convulsions ou de vapeurs hystériques, dont les Actrices ont été convaincues de mensonges & de crimes passés, mais certains. Le paralelle est déplaisant pour les Théologiens Convulsionnaires, en faisant contraster les actions, les postures, les discours prophétiques, les états extatiques, les stigmates, les paroles & tentatives impudiques, dont plusieurs filles Convulsionnaires donnent trop de preuves, avec les *Possédées de Loudun* ; leurs artifices & semblables friponneries avec les prophéties, les convulsions, les états d'oraison, les discours pathétiques des

Fa-

Fanatiques des Sevennes ; enfin avec les convulsions, les stigmates, les infâmies & toutes les impuretés des *Cadieres* du Pere *Girard*. Sont-ce là des matieres qui ressentent le surnaturel, ou le *divin*, tant qu'on n'adoptera ni la morale de l'école du Pere *Girard*, ni les leçons des nouveaux *Quiétistes* ? Car il se trouve tant de traits de ressemblance entre le mauvais naturel des créatures de *Loudun*, des *Sevennes*, & de celles du Pere *Girard*, (à qui voudroit remuer ces ordures, & entrer dans ces insensés détails) que sans vouloir aucunement (& tant s'en faut certainement) soupçonner les Convulsionnaires de Paris des crimes de la *Cadiere*, comparable à la *Prostituée de l'Apocalypse*, il paroit manifestement tant de naturel, d'airs sortis d'un autre esprit que du divin, des penchants si déclarés pour les hommes, si peu de retenue dans les filles Chrétiennes, des libertés qu'elles accordent trop volontiers aux hommes, en leur permettant de les tirailler, *&c.* qu'il est malaisé de penser (comme on le fait pourtant) que, si le péché ne domine pas en elles, la concupiscence n'y soit pas assez tuée ou suffisamment réprimée. C'est ainsi donc que le *naturalisme* se montre ouvertement dans les convulsions

de l'épidemie régnante, car c'est partout un naturel outré, & c'est le seul *surnaturel* que l'on puisse y reconnoître. Où seroit donc le miracle dans des dispositions si humiliantes ? c'est ce que la Médecine laisse discuter à la plume, à la Religion, au zéle & à la science de quelque habile Théologien. Au surplus ce n'est pas la pensée d'*Hippocrate*, qu'on puisse croire de l'épilepsie (qui est une affection convulsive) que Dieu, qui est l'auteur de toute pureté, puisse être la cause d'une maladie qui souille le corps. *Non ego puto hominis corpus à deo inquinari, sordidissimum scilicet à purissimo.* D'autres soupçonneroient de la *magie* dans ces manieres prodigieuses qui agitent les filles Convulsionnaires. Mais cela est un reste de préjugé qui étoit dans l'ancienne Médecine des Egyptiens, (car ils ont été les premiers Médecins) que les maladies étoient produites par des enchantemens. Mais *Hippocrate* encore se moquoit de cette opinion en raillant * les sacrifices, & de semblables superstitions d'alors & qui se pratiquoient pour guérir les maladies hystériques ; persuadé que Dieu étoit bien capable de purifier les corps, mais non de les souiller par de semblables maux. Car, dit-il, on doit croire

* V. Lib. virginum morbis.

croire de Dieu qu'il purifie les hommes des plus grandes scélératesses, parce qu'il nous délivre de ces maux. (*Puto*) .... *à deo purgari corpora .... Deus itaque est qui maxima ac scelerat:ssima peccata purgat, ac purificat, & liberatio nostra exist:t.* Et depuis lui un sçavant Médecin s'est récrié contre le pouvoir que l'on donne aux Magiciens dans les maladies, disant qu'il n'est pas raisonnable de penser que Dieu ait mis le sort de la vie des hommes en de telles mains. *Magi culpantur, tantumque illis tribuit mortalium credulitas, ut fata nostra, quæ à deo & naturâ dependent, moderari censeantur.* Tout reste donc naturel, ou dans l'ordre de la nature quoique l'on aperçoive dans les convulsions, & elles sont parfaitement du ressort de la Médecine qui les guériroit, Dieu le permettant, si toutes ces maladies étoient gouvernées par ses loix, & par les remédes indiqués par l'observation, & par les secours convenables.

Pipp. De morbo sacro.

Ex Bartholino.

Il est même remarquable que les plus anciennes vapeurs hystériques, qui étoient des fureurs épidemiques, se sont guéries par le *melampodium*, c'est-à-dire, par l'*ellebore* donné par *Melampus*; car c'est de là que cette plante a pris le nom de *Melampode*. C'est encore par l'ellebore que

guérit cette jeune fille pleurétique, en qui la pleuréſie ſe changea tout d'un coup dans une affection amoureuſe, pour avoir vû un jeune homme pour qui elle ſe trouva ſoudainement paſſionnée, ſuivant le raport d'un célébre Médecin. Mais, dira-t-on, toutes les vapeurs hyſtériques ſont-elles du genre de la paſſion amoureuſe ? non certes, il eſt certain au contraire que la plûpart des vapeurs hyſtériques n'en ont que le nom, en ce que ce ne ſont que des ſuites ou des dépendances de la condition du ſexe, à cauſe des dérangemens qui arrivent à la circulation réguliere du ſang, ou à l'ordre de ſes diſtributions dans les vaiſſeaux du bas ventre. L'on ſçait donc là-deſſus juger de ces vapeurs & en faire le diſcernement comme étant des maux purement corporels, ſans porter aucunement ni ſur l'eſprit, ni ſur le cœur. Mais quand des vapeurs ſont toutes accompagnées des ſignes qui déclarent ordinairement de manifeſtes penchants pour des hommes, telles que ſont celles des filles Convulſionnaires, c'eſt le cas dont parle *Galien* à l'occaſion de ces vapeurs. Il en eſt, dit-il, d'un Médecin pour la connoiſſance de ces maladies, comme d'un Botaniſte pour la connoiſſance des plantes. Car

Olaus Borrichius.

Galen. 1. Protrh. 1.

comme

comme celui-ci ne connoit pas bien les plantes, à moins qu'il ne les ait examinées dans leurs naissances, de même un Médecin, fut-il très-habile, ne peut bien juger de la nature des vapeurs, s'il ne s'y prend pas à les démêler dans leurs premiers symptomes. C'est pourquoi, dit un autre sçavant Médecin, * les Idiots en Médecine sont la dupe des vapeurs, s'ils manquent à les prendre dans leurs commencemens pour s'assurer de leurs natures. Ce fut l'adresse de *Galien*, car il se vantoit de distinger les passions amoureuses par le poulx ; & ce fut encore le sçavoir faire d'*Erasistrate*, qui découvrit de même la passion d'*Anthiocus* pour *Stratonice* sa belle-mere : enfin de nos jours un sçavant & ancien Médecin *a*) a découvert une langueur où étoit tombée une jeune Demoiselle, que la passion pour un jeune Gentilhomme consumoit. Tant il est vrai que c'est à la science des Médecins, & même des plus exercés, qu'il faut s'en raporter pour juger des affections hystériques, parce que non seulement elles tiennent toujours de la nature,

* *Menjot. Dissert.*

(*a*) M. Falconnet le pere, dont l'Histoire est raportée dans le Commerce dangereux entre les deux sexes.

ture, tant innocentes fussent-elles, mais encore par ce qu'elles deviennent suspectes très-naturellement d'un fond d'affection *érotique*, lorsque tout s'y déclare enclin pour les hommes. Les vapeurs des filles Convulsionnaires sont la plûpart dans ce goût de passion, & les Théologiens Convulsionnaires se chargent de juger de leur nature; rien manifeste-t-il plus leur injustice & leur mépriſe?

Mais d'ailleurs St. *Paul* paroîtroit-il avoir ignoré ce que l'on trouve reconnu parmi les habiles Médecins? Ce saint Apôtre ne veut pas que l'on admette parmi les veuves dont l'Eglise prenoit soin, de jeunes veuves, causeuses, curieuses, dissipées; car ajoûte il, leurs cœurs s'amollisant par le bienaise ou les secours que l'Eglise leur fait trouver dans le service de *Jesus-Christ*, leurs penchants & l'amour du monde & de la volupté se réveillent, & elles veulent se remarier. *Postquam luxuriatæ sunt in Christo, nubere volunt*; mais c'est précisément ce que les Médecins recommandent par raport aux jeunes veuves & aux jeunes filles hystériques, en qui les passions se montrent trop vives & trop hardies. Après cela Mrs. les Théologiens peuvent-ils croire qu'il n'y ait rien à craindre,

dre, à mettre non seulement à leur aise des filles vaporeuses, causeuses, hardies avec les hommes, mais encore à les souler de vanité, de vénération même, & de respectueuses louanges, comme l'on fait depuis le matin jusqu'au soir, & par tout Paris, sur tout à la gloire des filles, qui peut-être, au moins quelques-unes, ne le sont plus? Car est-il quelque chose de plus propre à nourrir des passions secrettes & à les faire éclater honteusement, & ainsi faire finir par la chair ce qui auroit paru commencer par l'esprit? certes en pareil cas l'inspection de la Médecine ne seroit point de trop.

Mais le naturel se montre encore dans la guérison des vapeurs, par d'autres remédes que par l'*ellebore*; car en suivant la cure de ces maladies dans les meilleurs Auteurs, on les y trouve guéries par les *parégoriques*. C'est en effet par ces sortes de remédes que l'on guérit les enfants qui sont atteints de l'*endemie* convulsionnaire (car un sçavant Médecin * décide que les convulsions sont une maladie endemique parmi les enfants). L'*épidemie* des convulsions raportée par l'Auteur de la Médecine des Indiens, * se guérit par la *saignée*, les *bains* & l'*opium*. Bien plus l'on trouve l'*opium* donné avec succès dans

* *Pechlin.* Obs. p. 72.

* *Bontius.*

dans les maladies où les *hystériques* se donnent pour mortes, * de sorte que ces étonnants accidents disparoissoient par le moien de l'opium donné en dose suffisante, & sans le discontinuer. A ceci revient l'usage du *tabac*, auquel dit un habile Médecin, * les femmes Egyptiennes ont tant de confiance, qu'elles ne vont jamais sans cette herbe, car elles se guérissent de leurs vapeurs, en s'apliquant le tabac extérieurement sur le ventre. L'on connoit encore dans l'antiquité l'usage qu'on y faisoit de la *cigue* pour les personnes qui avoient à vivre dans la continence, & c'étoit en particulier la pratique des Prêtres chez les Atheniens; * & saint *Bazile* raporte qu'il a connu des femmes qui se servoient de cigue en breuvage pour calmer le trop d'ardeur qui les tourmentoit. La Médecine moderne recommande encore singulierement, le *soufre de vitriol*, le *nitre*, le *saturne*. Mais l'effet de remédes & de plantes si naturelles pour la guérison des vapeurs hystériques, ne démontre-t-il point que ces maladies sont toutes naturelles, & que l'on n'est obligé d'emploïer en *narcotiques*, ce qu'il y a presque de plus fort, que parce que les esprits prennent dans ces occasions tant d'essort ou de ressort, les-

V. Med. Sept.

V. *Benet. Polyalt.*

V. *Monard.*

* Med. Sept. Tom. 2 p. 209.

S. *Bazile* Homel. 7. *supra examer*

lesquels ils communique au genre nerveux, que pour avoir quelque chose capable de les réprimer, sans sortir de l'ordre naturel, il faut le prendre dans les narcotiques, quelque fois même les plus forts ?

Il n'est pas concevable, du moins quelques-uns le croiront-ils malaisément, combien la saignée se trouve avoir d'utilité dans les Auteurs * pour la guérison des vapeurs ; de sorte qu'il n'est pas de maladie où l'on trouve que la saignée ait été poussée plus loin & sans inconvénient, que dans la cure des passions hystériques. La Dévote exstatique, dont il a été parlé * ci-devant, & laquelle emportée par son imagination jusqu'à croire voir les joies du Paradis, & cela avec tant de délectation, qu'elle ne souhaittoit rien tant que de mourir, la même * qui entonnoit dans ses exstases le chant du cocq, cette Séraphique fut guérie par la saignée du pié, & tellement rapellée dans son bon sens, qu'elle ne voulut plus mourir. Une autre qui demeuroit morte, dont il a été parlé, * fut saignée en peu de mois, qui ne sont pourtant point comptés, 176. fois : mais aïant été conseillée de se marier elle se trouva parfaitement guérie. Ainsi suivant la pensée d'un sçavant homme * qui

* V. *Plater. Bonet. Pol.* tom. 1.

* Med. Sept. tom. 1.

* Ibid. p. 88.

* Ibid.

* Eraſi me,

qui dit que les abjurations que vont faire des Moines parmi les *Huguenots*, ressemblent à des Comédies, parce qu'elles se terminent à quelque mariage, l'on voit par cet exemple que la scéne la plus étonnante des vapeurs pouroit bien avoir cela de comique, parce que le mariage en feroit la fin dans des occasions où les vapeurs sont plus *uterines* que purement *Spasmodiques*. Mais quoiqu'il en soit, un sçavant Médecin-Anatomiste vient de nous donner les deux histoires les plus surprenantes sur la saignée dans les maladies des personnes du sexe, que jamais il n'y en a eu. La premiere est d'une fille de *Turin* qui fut saignée 700. fois, à une livre de sang chaque fois, dans l'espace de 14. ans, & qui se trouva guérie. La seconde d'une Religieuse d'*Alexandrie*, laquelle est aussi guérie, après avoir été saignée 1400. fois dans l'espace de huit ans. La premiere vit en santé sans même, quoique délicate, être affoiblie; la deuxiéme vieillit saine. Mais rien donne-t-il plus à connoître la force qu'il y a entre les fluides & les solides dans les maladies des femmes, puisque sans perdre la force suffisante & nécessaire à la vie, elles peuvent sacrifier de si énormes quantités de sang? & tout cela tellement dans l'ordre

V. Bianchi. tom. 1. p. 694. 695.

dre de la nature, que les malades sans miracle recouvrent leur santé pleine & parfaite. Il y a donc des remédes pour guérir les vapeurs, au lieu de s'en faire, comme en usent les Théologiens-Convulsionnaires, des sujets de miracles ou d'admiration. Car tant de symptomes qui leur paroissent surnaturels tomberoient par le moien d'un tel abatis de saignées. Un sçavant Auteur * loue encore l'usage des *bains froids* pour la guérison des vapeurs, & ce seroit le moien de bien épargner des saignées aux filles vaporeuses.

Vuillis. Plater. River.

* V. *Bonet. Pol. Floyer. de Balm. Frigid.*

Mais un autre remède plus simple & éprouvé, s'est trouvé spécifique pour guérir ou éteindre des *épidemies* entieres de vapeurs hystériques. Car c'est par cette sorte de remède que l'on a vû finir la diablerie des Possédées de *Loudun*, celle des Fanatiques des *Sevennes*, & recemment celle des *Cadieres* du Pere *Girard*. Ce remède consiste dans l'observation recommandée par *Hippocrate*, qui est d'écarter dans tout ce qui environne les malades, les choses qui peuvent extérieurement contribuer à entretenir les maladies. *Oportet non modo seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, & præsentes & externa.* Or c'est pour avoir sagement pourvu aux objets extérieurs ou

V. Plater.

Aphor. L. 1. 5.

à tout ce qui entretenoit les imaginations échaufées de toutes ces créatures vaporeuses, que l'on est parvenu à les guérir si parfaitement, que toute l'épidemie de chacune est demeurée parfaitement éteinte. Monsieur l'Archevêque de *Bordeaux* aïant ordonné que des Médecins prissent connoissance des Possédées de *Loudun*, après les avoir séparées chacune en des lieux particuliers, & éloignées de tout commerce ou intelligence avec ceux & celles qui les entretenoient dans leur imposture, l'on fut étonné de voir cesser les convulsions & cesser la diablerie. La Justice aïant fait examiner de près & poursuivre les Fanatiques des *Sevennes*, fit disparoître toute cette faction de vaporeuses prophétesses ; enfin dès que l'on a donné la chasse par des examens exacts aux *Cadieres* du Pere *Girard*, & que la scandaleuse Histoire de la célébre & infâme *Cadiere*, a été révélée & mise au grand jour par l'*insolite Justice des Juges du Parlement d'Aix*, il n'a plus été question de toutes les extases, des illuminations, des stigmates, *&c.* par où toutes ces misérables créatures contrefaisoient les Saintes ou les Merveilleuses. Au surplus tout cela prouve dans une parfaite évidence, que l'imagination troublée a infiniment de

V. les Diables de Loudun.

part

part dans toutes ces sortes de vapeurs ; car est-il concevable jusqu'à quel point d'empire l'imagination échaufée l'emporte sur les esprits? *Vix inexplicabile est quas vires habeat & imperium phantasia in spiritus.* Car l'ame est comparée à une lumiere, mais à une lumiere bien différente d'une lumiere matérielle, parce qu'elle est divine dans son origine, & au-dessus de la nature des corps, *nec animæ lucem inficiamur, sed à nostrâ luce mortali distinctam, divinioris originis*, &c. C'est pourquoi des Phisiciens disent, que dans les passions, sur tout dans les fortes imaginations, l'ame jette des éclairs qui, comme autant de puissants raïons, opérent sur le champ des choses prodigieuses. *Anima cum sit lumen spirituale, non mixtum, si in pathematibus & forti phantasiâ, in instanti, & perniciſſimè radiis radiat, & quasi fulgurat, & forti sua radiatione mirabilia sæpe patrat.* Tous les esprits donc de ces sortes de créatures excités par quelque objet que ce soit, de passion, de dévotion mal entendue, de Religion mal interpretée, ou de semblables pensées qui troublent leurs phantaisies, les précipitent dans toutes les différentes folies où on les aura vûes. Celles des filles Convulsionnaires sont de cette

Barthelin De lucernâ animalium. p. 265.

Vieuss. De anima cap. 17.

nature, jusqu'à un certain point, parce que l'origine des convulsions est une œuvre toute de l'imagination, & c'est à cette œuvre qu'ont succédé les convulsions. Un homme de probité & pieux, mais séduit par l'idée d'un miracle éclatant, dont il s'étoit échaufé la tête, en allant sur la Tombe du bien-heureux Diacre, n'en a raporté que des convulsions. Cependant l'affection, le desir ardent & la forte espérance d'un miracle éclatant qui le dominoit, lui a fait croire & à tous ses amis, que c'étoient des miracles que les convulsions, qui ont été le fruit de sa passion pour un tel miracle. *Quia vincit affectus & desiderium, & animæ spes.* C'étoit du pain qu'il croioit demandé au Pere commun des fidéles, comme une pâture propre à nourrir sa pieté, & celle de ses amis ; mais Dieu confondant son zéle, qui n'étoit point suivant la science des Saints, lui a laissé tomber une pierre sur la tête ou un poids d'humiliation ; & couler en celles des filles Convulsionnaires le poison des convulsions, comme un *scorpion* qui les a toutes piquées. Que si donc l'imagination a tant de domaine sur le corps, que de faire que des *pilules d'opium* deviennent purgatives, parce qu'un homme les aura crû fortement telles ; si

Boyer. Raco De secretis operibus naturæ.

un

un autre a été purgé par des pilules, qui n'étoient faites qu'avec de la mie de pain, mais qu'un Médecin, dit l'Observateur, * d'un grand nom, donnoit pour amuser le malade; de quoi n'est pas capable une tête une fois échaufée par la forte confiance, laquelle peut produire des effets extraordinaires & tout nouveaux? *Sed ut devotiùs & avidiùs recipiatur Medicina, & animus excitetur & confidat, liberiùs speret & gaudeat, quoniam anima excitata potest in corpore multa renovare.* C'est ainsi que s'expliquent les effets de certains remédes dont l'on amuse ou séduit les malades. C'est donc aussi de cette maniere que l'imagination du premier Convulsionnaire échaufée a servi de tableau ou d'*esquisse* aux imaginations des filles Convulsionnaires. Car c'est encore un effet possible à l'imagination, qu'un corps copie sur lui-même, & y imprime ce qui se passe dans un autre corps; suivant l'observation déja citée & si singuliere, raportée par le sçavant *Bartholin*, d'un homme qui prenoit la colique en même tems que sa femme entroit en travail pour accoucher. Tout cela certes est du plus pur naturel, aussi est tel cet effet d'imagination passé ainsi de la tête du premier Convulsionnaire, dans

* *Pechlin* Obs. P. 422.

Virdig. Medicina spirituum. Ibid.

dans celles des filles, qui l'ont si bien copié ; & les Théologiens-Convulsionnaires & adulateurs des convulsions, & de leurs fauteurs, entretiennent dans l'esprit de ces filles la forte impression qu'y a laissé l'imagination du premier Convulsionnaire. Que faudroit-il faire pour finir la scéne de ces convulsions que l'on traite de miraculeuses ? Que l'on sépare toutes ces filles de dessous les yeux des Théologiens-Convulsionnaires, qu'on les écarte de dessous les yeux des hommes qui les servent dans leurs convulsions, de ceux qui fournissent à les entretenir dans leur oisiveté, (parce qu'elles ont quitté la plûpart les métiers qui les faisoient subsister) que les troupes de Louangeurs & Louangeuses se retirent, qu'on les traite dans des infirmeries, ou en des chambres particulieres sous les yeux des Médecins, & entre les mains des femmes ; enfin par des remédes convenables. Et toutes les convulsions s'évanouiront, parce que l'imagination aura changé d'objet ; & ainsi elles se guériront toutes, comme tant d'autres vapeurs hystériques se guérissent tous les jours entre les mains des Médecins.

FIN.

RÉPONSE

A LA LETTRE

A UN CONFESSEUR

Touchant le devoir des Médecins & des Chirurgiens, au ſujet des Miracles & des Convulſions.

RÉPONSE
A LA LETTRE
A UN CONFESSEUR,

Touchant le devoir des Médecins & des Chirurgiens, au sujet des Miracles & des Convulsions.

VOUS vous montrez, Monsieur, peu favorable à la Religion des Médecins & des Chirurgiens ; les accusations que vous faites contr'eux tiennent-elles de la médisance ou de la calomnie ? ce sera la matiere d'un autre cas de conscience que le vôtre, & dont je doute que vous vous tiriez autent à l'honneur & au bien de votre pieté, qu'il est aisé aux Médecins & aux Chirurgiens de faire sentir leur innocence sur les affreux soupçons dont vous essaïez de les noircir dans le monde chrétien. Mais avant que d'entrer en matiere là-dessus, souffrez, Monsieur, que je vous dise que ce n'auroit point été mettre au rabais votre Philosophie, que de croire que

des Médecins, fussent-ils aussi peu religieux que vous le donneriez à croire, s'entendent au moins en raison, parce qu'ils sont Physiciens, & en raisonnemens, parce qu'ils s'apliquent à parler juste en parlant vrai. Cependant comme si vous oubliez que des Médecins sont gens de Lettres, vous publiez contr'eux un Ecrit sans principes, sans raisonnemens & sans suite, comme s'il ne falloit qu'accumuler une confusion d'accusations injurieuses & de soupçons mal fondés, pour étonner la raison de gens qui sçavent en suivre les régles, & qui les attendent d'un Théologien, ou bien pour allarmer une Religion que vous voudriez faire croire mal établie dans le cœur des Médecins.

Ils vous demandent en premier lieu, Monsieur, où est dans votre Lettre *le corps de délit* sur lequel vous fondez vos plaintes ? ils l'y cherchent ; mais ce ne sont que des généralités & des supositions arbitraires que vous alléguez, & sur cela seul vous ne craignez pas de crier à la prévarication, à la timidité & au refus de témoignage à la vérité. Il falloit donc, Monsieur, produire des faits certains, proposés dans les formes juridiques, pour prouver le refus de témoignage à la vérité,

té, & vous autoriser à faire tant de bruit contre les Médecins & les Chirurgiens.

Il falloit encore vous expliquer sur la sorte de témoignage que vous exigiez d'eux. Car comme tout est confus & pêle-mêle dans votre Lettre, les convulsions n'y sont pas démêlées d'avec les *miracles*. Cependant les Médecins sont accoutumés, quoique vous en pensiez, à faire une grande différence entre les miracles & les convulsions. Celles-ci qui sont des effets naturels, sont parfaitement de leur compétence, au lieu que les miracles sont des œuvres qui apartiennent à Dieu seul, dont ils adorent les conseils & la puissance. Pour vous, Monsieur, vous en faites un pot pouri, parce que vous voudriez diviniser les convulsions en les mêlant avec les miracles. C'est aparemment qu'il vous est souvenu qu'un corps mort jetté à l'avanture dans le tombeau d'un Prophète, * se trouva ressuscité par le seul attouchement des os de ce Saint. Mais quelque mélange que vous fassiez des miracles avec les *convulsions* de vos filles Convulsionnaires, il ne vous sera pas possible de leur établir un culte & une vénération comme pour quelque chose de saint. Les Médecins donc regardent les *convulsions* comme des maladies qui demandent autre cho-

* *Elisée.* Rois. 4. c. 20.

se que des louanges & l'admiration de vos Théologiens, au lieu que les miracles opérés par l'interceſſion du ſaint Diacre, ſont pour eux un objet reſpectable de leur foi & de leur ſoumiſſion à croire ces œuvres, parce qu'elles ſont celles de Dieu.

Mais je vous entends, Mr. car vos clameurs ſur les convulſions ſe ſont fait entendre de toutes parts, que tout y eſt miracle & divin, & que tout Paris n'eſt plus qu'un grand Temple. Il s'y trouve en effet autant de vos Prêtreſſes qu'il y eut de Prêtres dans le Temple de *Baal*; car ceux-ci alloient juſqu'à 400. * & l'on compte plus de 400. Convulſionaires dans Paris. Ainſi toutes les Maiſons où on les éberge & où on les entretient, ſeront ſelon vous bien moins des hoſpices que des *proſectes*, des oratoires, ou des lieux de prieres ou de louanges à l'honneur de la Religion. Mais, Mr. voilà l'erreur capitale qui régne dans toute votre Lettre, vous y concluez par tout ſans preuves & ſans principes, & dans cet endroit-ci vous tombez dans la faute que l'on apelle *petition de principe*, en aſſurant ce qu'il falloit prouver. Et en effet, ſurquoi poſe le divin ou le miraculeux des *convulſions*, pour leſquelles vous demanderiez un culte de vénération, juſqu'à exiger la ſoumiſ-

* Rois. 3. C. 18. V. 22.

Proſecta curvia.

ſion

sion des Médecins que vous attaquez en les rendant criminels, s'ils se refusoient à rendre témoignage à ce que vous apellez la vérité des convulsions ? Car ils ne prennent point le change que vous voudriez leur faire prendre sur le mot de vérité, qui ne tombe point sur la réalité des mouvemens convulsifs, mais sur le vrai de la vertu divine que vous attachez aux convulsions sans en donner de preuve. Il falloit donc, Mr. produire les raisons de ce divin ; mais la seule origine de vos filles Convulsionnaires, vous auroit fait comprendre combien peu elles ressemblent à des personnes inspirées du saint Esprit. C'est un ramassis de jeunes créatures, qui pour la plûpart se sont tout d'un coup anoblies, ou sorties de la roture de leurs métiers, en se mettant au nombre des *Convulsionnaires* ; & les voilà érigées d'elles-mêmes & de leur choix Prêtresses dans le Temple que vous leur attribuez aussi grand que Paris. En effet elles prêchent, elles disent la Messe, elles imposent les mains, elles baptisent, elles prophétisent : mais à quoi ressemblent de telles Prêtresses? ne seroit-ce pas à ce ramassis de Prêtres au lieu de *Levites*, que fit un Roi schismatique d'Israël, pour établir une Religion opposée à celle du vrai Dieu ? car ce fut les *Jeroboam*

der-

derniers du Peuple qu'il prit pour faire
Les Rois. L. 3. c. 13. les Prêtres de son nouveau culte. *Fecit de novissimis populi sacerdotes*, de sorte qu'il suffisoit à cette canaille sacerdotale, de vouloir étendre, & remplir sa main pour s'engraisser des revenus du faux autel qui s'érigeoit, & sur le champ c'étoit des Prêtres faits. *Quicumque volebat implebat*
Ibid. *manum suam, & fiebat sacerdos.* Vos Convulsionnaires, Mr. deviennent-elles Ministres ou Prophétesses dans le Temple que vous leur érigez à plus gros frais, ou avec plus de précaution ? elles étoient n'a guéres d'obscures ouvrieres, obligées à gagner leur vie en travaillant de quelque petit métier ; elles n'ont eu qu'à vouloir se remplir les mains des bienfaits pour leur subsistance, que vous leur procurez, & les voilà initiées dans le sacré *Convulsionnat*, & reconnues pour inspirées de l'Esprit divin. Si vous aviez d'autres preuves, vous fussent-elles venues par révélation, il falloit les produire, après quoi vous étiez en droit, Mr. de demander la soumission à des Médecins apellés en témoignage. Car, Mr. c'est encore un défaut bien notable dans votre Lettre ; vous avez senti par où il falloit s'y prendre pour reconnoître le *divin* ou le *surnaturel* des convulsions que vous confondez toujours avec les mi-

ra-

racles. *Les Evêques*, dites-vous, *sont les premiers Pasteurs que l'Eglise charge des informations & de la publication autentique, par raport aux miracles. Mais le ministére Ecléfiastique en ce point n'a-t-il pas besoin de la science & de l'art de la Médecine ?* Vous ajoûtez que *ce ministére des Médecins & Chirurgiens, à le bien prendre, est préalable à celui de l'Evêque, & en est même absolument indépendant. Le Médecin & le Chirurgien ne font, pour ainsi dire, que préparer le témoignage, & l'Evêque ne fait que le publier.* Permettrez-vous, Mr. aux Médecins de vous dire que vous vous faites votre procès à vous-même, *proprio gladio te jugulas.* Car voilà en effet par où il falloit commencer pour juger du naturel ou du surnaturel des convulsions, du divin ou spirituel, & du corporel ou machinal. Car, Mr. vous le sçavez trop peu, parce que cela n'est pas de votre compétence ; mais les Médecins vous l'auroient apris, que rien au monde n'est si machinal, c'est-à-dire, si sensible aux impressions de la machine animale que le genre nerveux, & sur tout l'imagination qui en est commandée dans les corps des filles. Il ne faut pas même être bien sçavant dans l'Histoire ou dans les affaires du mon-

Lettre, p. 2.

Page 31

monde, pour sçavoir combien de scénes étonnantes se sont données au Public dans tous les tems, par des filles ou des femmes *hystériques* ou vaporeuses, dont les opérations *anthousiastes* ont paru si extraordinaires, que les uns les attribuoient à Dieu, les autres au diable. Mais de tout cela il n'est guéres résulté que des impostures de la part de créatures, souvent de médiocre vertu, qui se faisoient à elles ou aux personnes qui les induisoient à ces manéges, un profit considérable, en même tems qu'elles satisfaisoient leur vanité dans le monde. La Servante dont parle les Actes des Apôtres, laquelle étant possedée de l'esprit de *Piton*, aportoit un si gros gain à ses Maîtres, pourroit ici servir de preuve; l'Inconnue du tems de *Firmilien* en fourniroit une autre; mais l'Histoire des Possedées de *Loudun* en fournit une autentique, certaine, prise d'ailleurs parmi des filles Chrétiennes. Car l'on sçait que ce fut l'intérêt seul qui engagea ces pauvres malheureuses, qui étoient dans l'indigence, à se livrer à toutes les horreurs ausquelles elles servirent. Ce sont donc des impostures, de quelque sorte qu'elles soient, que cachent ordinairement les scénes des *Anthousiastes*. Ainsi celles des Convulsionnaires, Mr. avoient besoin du préalable que

V. les Diables de Loudun, p. 126.

vous

vous jugez néceſſaire. C'eſt que des Médecins euſſent jugé de la nature des convulſions que vous canoniſez, pour vous en démeler le naturel du divin que vous cherchez. Ce fut en effet la précaution que prit à l'occaſion des Urſelines de *Loudun*, Mr. l'Archevêque de *Bordeaux*. Il crut qu'avant que de prononcer ſur le *ſurnaturel*, il falloit préalablement épuiſer le naturel par l'examen qu'en faiſoient d'habiles Médecins; la Faculté de Médecine de *Montpellier* fut chargée d'un pareil examen par Mr. l'Evêque de *Niſmes*, & cette ſçavante Compagnie leva le voile de l'impoſture, en découvrant le naturel de tous les faits merveilleux qu'on lui propoſa, & qu'on lui envoïa par écrit, ſans exiger comme auroient fait vos Docteurs, qu'elle vint ou envoïa voir ces Convulſionnaires. Mr. l'Archevêque de *Bordeaux* procéda en conſéquence, perſuadé qu'il fut de la vérité de la déciſion des Médecins; ce fut en ordonnant que ces Urſelines ſeroient ſéparées de deſſous les yeux & d'entre les mains de ceux & celles qui menoient cette intrigue, & que ces Religieuſes ſeroient traitées par des Médecins qui rendroient compte de ce qu'ils auroient obſervé. Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber toutes les mommeries de ces filles, *&c.*

V. ſon ordonnance. Hiſt. des Diables de Loudun, p. 9.

V. les

Voilà,

Diables de Loudun, p. 327.

Voilà, Mr. ne vous en déplaise, les modéles qu'il falloit suivre, avant que de prononcer *ex cathedrâ*, comme ont fait Mrs. vos Théologiens, que ces convulsions sont surnaturelles & miraculeuses.

Des Médecins leur auroient expliqué combien généralement parlant il se trouve de naturel dans les convulsions des filles. Car outre que les convulsions sont attachées à leur nature, de sorte qu'il en est peu qui n'y soient exposées, sur tout par des occasions propres à leur sexe, il est très-rare qu'elles se prennent aux hommes. Mais ce qui regarde à cet égard toutes les personnes du sexe devient particulierement la maladie des filles Convulsionnaires. Pour cela donc ils leur auroient fait comprendre, qu'on apelle maladie toute indisposition survenue au corps humain, dans laquelle il paroît une *lesion* manifeste dans les fonctions de l'œconomie animale; & cette *lesion* ils la leur auroient fait apercevoir dans ces mouvemens étranges ou prodigieux, qui viennent du desordre des esprits & de la contraction alternative, mais infiniment redoublée des fibres musculeuses. Car rien fait-il voir dans ces fibres une *lesion* plus manifeste, que des excès si énormes de mouvemens, tant contraires au repos de ces fibres dans l'état naturel? Une autre

sorte

sorte de *lesion* qu'ils auroient fait observer à Mrs. vos Docteurs, c'est cette absence de connoissance, cet oubli si parfait, qui fait faire à ces filles des mouvemens, dont elles rougiroient si elles étoient en parfaite connoissance. Enfin ils leur auroient fait remarquer ces tendres penchants pour les hommes, lesquels vos filles Convulsionnaires témoignent trop sensiblement dans leurs accès de vapeurs. Car tous les sçavants Médecins, ceux sur tout qui ont le mieux étudié & suivi de plus près les vapeurs ou passions *hystériques*, telles que sont les convulsions de vos filles, donnent pour signes, qui caractérisent ou distinguent les vapeurs; que celles-là sont du genre *érotique*, dans lesquelles les filles & les jeunes femmes se montrent portées pour les hommes; & ces signes il les leur auroient rendu sensibles, en leur faisant remarquer cette préférence que les filles Convulsionnaires donnent à de jeunes hommes qu'elles demandent pour les secourir dans leurs convulsions. Or quels sont-ils ces secours? jamais fille ou femme sage en souffrit-elle de pareils volontairement, affectueusement, & par prédilection de la part de jeunes hommes? car ce sont de leur tirer les jambes & les bras, de leur marcher sur le ventre, sur les cuisses, *&c.* enfin de se faire

 abaisser

abaisser le ventre, que la boule qui s'en éleve vers la gorge dans les vapeurs, fait gonfler énormément.

Ajoûtez à tout ceci des coups de poing qu'elles se font donner sur les reins, ces parties qui ont toujours passé pour être si fort en raport avec la concupiscence ; encore ceux qu'elles exigent sur les *mammelles*, autres parties qui simpatisent si singuliérement avec l'animal de concupiscence que *Platon* croïoit résider particuliérement dans le bas ventre des filles. Comprenez-vous, Mr. qu'après de telles connoissances que les Médecins auroient données à Mrs. les Théologiens, ceux-ci eussent pu ne pas apercevoir le peu ou le point de *divin* ou de *surnaturel* qui se trouve dans ces convulsions ? Cependant voilà, Mr. ce que vous apellez vérité, c'est-à-dire, la vérité de miracle dans les convulsions ; & c'est à cela que vous voulez que les Médecins & Chirurgiens rendent témoignage, sous peine d'anatême ; car n'est-ce pas un véritable anatême que de les condamner à être privés d'absolution par leurs Confesseurs, s'ils ne se sont pas rendu à la demande qu'on leur aura fait là-dessus ? Car vous paroissez bien plus occupé de faire des coupables de tous ceux qui ne croiront point la vérité des convulsions, que de pénétrer dans les

Lettre, p. 7.

véri-

véritables cauſes du manquement où ſont tombés avec vous Mrs. vos Théologiens.

Cependant il eſt étonnant que des gens ſçavants & remplis de pieté, ſe ſoient mis hors du droit commun, & des régles ſuivies & ordonnées en pareil cas par les plus fameux Caſuiſtes, qui ont paru n'avoir voulu rien oublier pour ſe parer du *dole* & de la fourberie des *Antoufiaſtes* de l'un & de l'autre ſexe ; mais ſur tout des filles & des femmes vaporeuſes-hyſtériques ; car dans tous ces ſortes de malades, des phénomènes plus ſurprenants que ceux que l'on releve ſi ſolemnellement parmi vos Convulſionnaires, ne ſçauroient en impoſer, quand on y prend les précautions & les meſures qu'ils ordonnent. Mrs. vos Théologiens ont-ils gardé ces meſures ? ont-ils ſuivi les régles pratiquées de tout tems & par tous ceux qui ſe ſont trouvés à la tête de pareilles affaires ? Tous, comme l'ont pratiqué Mr. l'Archevêque de *Bordeaux* & Mr. l'Evêque de *Niſmes*, ſe ſont adreſſés à des Médecins quand les cas ont regardé l'intérieur du corps humain. C'eſt qu'ils étoient perſuadés qu'eux ſeuls ſont capables autant qu'il eſt poſſible à l'eſprit humain de pénétrer les myſtéres naturels. Or le cas des convulſions regarde-t-il rien qui ne ſoit plus intérieur au corps,

V. *Paul. Zach.* Quæſt. Med. Legal. *De Réſ.* Jucund. Convulſions de *la Voie.*

& qui apartienne plus directement à ces mystéres, puisque les convulsions sont de ces maladies que les anciens apelloient sacrées, comme si ce n'étoit qu'en entrant dans le sanctuaire de la nature que l'on parvint à y connoître quelque chose. Et vous, Mr. vous ne craignez point de vous en reposer sur le jugement seul de vos Théologiens, pour décider que la sorte de convulsion qui remue si scandaleusement vos filles, est une opération de l'esprit de Dieu, bien plus que de la nature. Les ajoints que vous donnez aux Médecins, quand vous faites tant que de reconnoître leurs droits sur ces connoissances, sont-ils plus capables d'assurer votre conscience, & de fixer vos lumieres ? ce sont les Chirurgiens que vous mettez comme de pair avec les Médecins. Mais en cela vous reconnoissez-vous, Mr. par les régles prescrites par les plus célébres Casuistes? Jamais ils ne recommandent pour l'examen des maladies intérieures que des Médecins, & jamais ils n'en partagérent l'autorité ou le droit avec les Chirurgiens, parce qu'ils étoient persuadés qu'un cas de conscience sur une maladie intérieure, seroit d'une décision bien caduque, pour ne rien dire de plus, si elle se faisoit par des Chirurgiens. Il n'en seroit pas de même en matiere de quelque fait ou maladie chirurgicale.

V. *Paul. Zachias. De Riés. Berbins. De Chirurgorum functionibus. Goelic. Medicina foren. sis.*

gicale. Mais les *vapeurs hystériques* n'étant pas de cet ordre, étoit-ce, Mr. à des Chirurgiens à qui l'on devoit s'adresser pour décider si ce sont des miracles ou des opérations divines? Mais encore une faute essentielle commise dans votre parti, Mr. c'est de s'être si étrangement mis hors de la forme juridique. Car vous vous récriez sur le refus que l'on vous feroit, ou qu'on auroit fait d'aprouver ce que vous apellez la vérité des convulsions miraculeuses, à laquelle vous croïez que les Médecins & Chirurgiens sont obligés de rendre témoignage : mais par devant qui devroient-ils le rendre? à quel ordre doivent-ils se soumettre? ce fut toujours à celui des Evêques, des Magistrats, enfin d'une autorité publique, que des Médecins ont été soumis pour ces sortes d'examen. Votre Lettre les represente-t-elles criminels ou desobéissans à de pareilles sollicitations? montrez-vous que l'autorité publique leur ait imposé quelque chose au sujet des convulsions à quoi ils se soient refusés? Peut-être vous trouvez-vous en chagrin contr'eux, parce que vous ne les aurez pas trouvé autant persuadés que vous du merveilleux des convulsions, dans quelque décision juridique qu'ils auront données. Il paroît pourtant que vous voulez bien les en quit-

ter, quoiqu'ils prononcent, dès lorsqu'ils le feront suivant le témoignage de leurs lumieres & de leur conscience. Pourquoi donc venez-vous vous récrier contre leurs témoignages, jusqu'à les condamner comme des timides défenseurs, ou de lâches deserteurs de la vérité ?

Lettre P. 7.

Lettre, P. 3.

Mais encore, Mr. quelque secréte mauvaise humeur, ou quelque pieuse rancune ne vous tiendroit-elle point, ou quelqu'un de vos zélateurs Convulsionnaires ? car peut-être quelque refus que des Médecins ou Chirurgiens vous auroient fait de leur certificat, auroit allumé votre passion pour l'œuvre des convulsions. Mais en ce cas-là même seront-ils aucunement repréhensibles, si vous leur avez demandé leur témoignage en qualité de simple particulier, sans ordonnance de supérieurs Ecclésiastiques ou civils ? car en telle occasion ils ne sont obligés à vous rendre aucun compte, parce que vous ne leur demandez pas en forme juridique & obligatoire. Ç'aura été peut-être encore dans quelque lieu particulier où vous aurez introduit des Médecins ou Chirurgiens, pour en tirer des témoignages en faveur de vos miracles convulsionnaires. Car l'on sçait combien la faction convulsionnaire se fait de fête de grossir son parti de prosélites, sur tout qui se-

ſeroient de quelque nom, comme ſont des Médecins & des Chirurgiens. Mais vous ſçavez, Mr. qu'en toute occaſion où il faut certifier quelque choſe, ce doit être dans des lieux propres à recevoir ces ſortes de dépoſitions. Enfin, Mr. aura-ce été des certificats que vous aurez demandé ſur le champ ou après une ſimple viſite ? mais ſont-ce des cas à traiter legérement, que ceux où il s'agit de certifier quelque vérité pour le public, ſoit en matiere civile, ſoit en matiere Eccléſiaſtique, & ſur tout quand ce ſont des choſes qui dépendent des ruſes & du ſçavoir faire des filles ? car dequoi ne ſont-elles point capables quand la paſſion de ſéduire les poſſéde ? Le ſerpent ſi ruſé lui même, trouva-t-il rien de plus propre à ſéduire le premier homme ? en pareille occaſion donc ce n'eſt pas trop demander que des jours, peut-être des ſemaines pour creuſer les eſprits de ſemblables créatures, dont il eſt à propos de connoître les allures (peut-être les avantures) le tempérament, les inclinations, leurs connoiſſances, leurs habitudes, pour, ſur toutes ces matiéres, porter un jugement ſolide des opérations ſurprenantes qu'on leur voit faire. Ceci même, Mr. n'eſt point inventé à plaiſir, ce fut la ſage réponſe que firent les Médecins (car il n'y fut pas nommé de

de Chirurgiens) de *Loudun*, lesquels après avoir assisté à un exorcisme, répondirent qu'*une seule visite ne suffisoit pas pour découvrir la cause de ces mouvemens*, (*dans les Convulsionnaires de Loudun laquelle pouvoit être naturelle ou surnaturelle*; *qu'ils desiroient de les voir & de les examiner plus particulierement, pour pouvoir en juger avec certitude & en bonne conscience. Que pour cet effet ils requeroient qu'il leur fut permis de demeurer tous auprès des Possédées quelques jours & quelques nuits, sans s'en séparer, & de les traiter en presence des autres Religieuses & de quelques-uns des Magistrats; qu'elles ne reçussent des aliments ni des médicamens, si besoin étoit, que par leurs mains. Que personne ne leur touchât, ni ne leur parlât que tout haut; & qu'alors ils promettoient de raporter fidélement & en vérité, ce qu'ils auroient observé touchant la cause de leurs convulsions.* Voilà, Mr. ce que de sages Médecins sont en droit de demander, quand ils sont requis juridiquement de donner leurs certificats sur des convulsions extraordinaires; & peut-être qu'après les avoir ainsi entendu parler, conviendrez-vous que des Médecins ont raison de se refuser à des témoignages, quand ce n'est point aux conditions qu'exigent les Médecins de *Loudun* interpellés par les supérieures légitimes.

V. Hist. des Diables de Loudun, p. 73.

Mais

Mais ce qui est surprenant ; c'est qu'on n'entra point dans les raisons de ces Mrs. parce qu'on cherchoit bien plus à autoriser les convulsions des Religieuses, qu'à en découvrir la fourberie. Observation qui se trouva confirmée par ce qui arriva. Car quand *Mr. l'Archevêque de Bordeaux envoïa son Médecin pour examiner toutes les grimaces, les contorsions & les convulsions des (prétendues) Possédées, le Médecin les trouva paisibles, tranquilles & reposées... parce que, lui dit la Supérieure des Ursélines, elles avoient été miraculeusement délivrées des malins esprits.* D'après ces modéles pour nous & pour vous, Mr. l'on vous répond de la docilité de *presque tous ces Médecins & Chirurgiens de nôtre tems* à vous donner des certificats, quand vous vous serez réglé sur la conduite de ces supérieurs Ecclésiastiques qui sont un Archevêque & un Evêque. Faites-leur donc demander des certificats au nom & de la part de Monseigneur l'Archevêque, par exemple, parce qu'il voudroit juger des mommeries de vos Convulsionnaires, & vous verrez que malgré votre indigne & calomnieuse supposition, on les trouvera fidéles & obéïssans. Et cependant vous ne craignez point de noircir la réputation de ces Mrs. par le doute que vous inspirez, que

Ibid. p. 86.

V. La Lettre, p. 2.

que s'ils étoient véritablement apellés par l'Evêque, qu'il n'eſt pas bien ſûr que leur cœur ſoit diſpoſé à obéïr. Acceptez, Mr. le défi, faites conſulter la Faculté de Médecine de Paris en vertu d'ordres ſupérieurs; demandez que des Médecins de cette ſçavante Compagnie ſoient choiſis pour examiner vos Convulſionnaires, & les traiter dans des lieux où elles ſoient ſouſtraites aux mains des jeunes hommes, & de deſſous les yeux de leurs admirateurs, que ces Médecins réglent leur régime, & les remédes qui leur conviendront; enfin qu'on leur donne tout le tems néceſſaire pour ſuivre de jour en jour, & même aux heures convenables les convulſions de ces créatures; après cela vous reconnoîtrez que *leur excuſe*, comme vous parlez, eſt bien ſincére dans leur bouche, lorſqu'ils ſe refuſent à donner des certificats à des perſonnes privées, qui ont la témérité de s'attribuer une autorité qui n'eſt reconnue que dans des *S*upérieurs légitimes. Vous pouvez même, Mr. compter ſur la ſincérité de leur raport, car vous avez bonne opinion des Apellans. Or les Médecins de la Faculté de Médecine, aïant cet honneur, ils doivent (& ils le méritent à ce titre) engager votre confiance.

En conſéquence vous conviendrez encore,

core, Mr. que Mrs. les Médecins que vous citez avec si peu de justice & de charité, au tribunal du souverain Juge, ne seront point embarrassés à y répondre de la disposition où aura été leur cœur à obéir. Ibid. p. 2.

Mais souffrez qu'ils vous demandent où il est écrit, *que Jesus-Christ leur demandera compte.... par raport aux miracles & aux convulsions ?* car ils sont bien moins incrédules que vous ne le donneriez à penser. Ainsi marquez leur s'il vous plaît le Symbole, ou celui de ses articles qui oblige à croire les miracles des convulsions, & ils vous promettent encore là-dessus une parfaite docilité. Mais il leur paroît au contraire que vous mêlez étrangement les choses de la Religion ou les articles de foi, aparemment est-ce en vertu de votre système nouveau de l'*œuvre mêlée* dans les convulsions.

Mais là-dessus ces Médecins que vous croïez d'une foi médiocre, sont tentés de croire la votre bien bigarée ; ils craignent même que vous ne troubliez les sources pures de l'ancienne foi, où on leur a apris à puiser la leur, en vous voïant confondre le bon & le mauvais dans une même action, le *naturel* & le *surnaturel*, le *divin* avec le corporel, le pur avec l'impur, ce qui est mêler *Dieu* avec le *diable*. Tout cela leur pa-

paroît aprocher de bien près le *Samaritanisme*, c'eſt-à-dire, le mélange de ce qui eſt de Dieu avec ce qui eſt de la créature, la pieté avec la profanation des choſes ſaintes. Les Voilà donc ces Médecins dont vous faites des profanes, tentez de vous croire vous autres Convulſionnaires de nouveaux *Samaritains*, par le mêlange honteux que vous introduiſez dans la Religion, du corporel ou naturel, (peut-être criminel) avec le ſpirituel ou le divin.

Bien plus, Mr. ils vous demandent réparation de l'inſulte que vous faites publiquement à leur Religion. Voici vos termes : *Mais aujourd'hui la foi eſt rare, & peut-être plus parmi les Medecins & Chirurgiens*, que parmi bien d'autres. Mais avez-vous des preuves ou ſeulement des ſoupçons de leur peu de foi, c'eſt à vous à les produire, (car ces miſérables griefs que vous répandez dans votre Lettre, font pitié au bon ſens) ſinon ils vous propoſent la déciſion de ce cas de conſcience. C'eſt de ſçavoir ſi c'eſt rien moins qu'une calomnie, qu'une accuſation publiquement intentée & ſans preuve, contre la foi de perſonnes qui vivent avec honneur dans la communion de l'Egliſe, & dans la participation de ſes ſacremens. C'eſt ainſi, Mr. qu'ils tournent contre vous-même les in-

Lettre, P. 4.

dignes

dignes & injuſtes accuſations que vous ne rougiſſez point de publier contr'eux. *Parmi ces Mrs.* ajoûtez-vous, *on en voit quelques-uns faire, comme on dit, les Janſeniſtes, que diront ils ſi on leur démontre qu'ils ſont auſſi criminels que ceux qu'ils cenſurent?* Voici la parodie qu'ils font de votre indigne opinion. *Parmi Mrs. les Convulſionnaires, on en voit quelques-uns faire les Apellans; mais que diront-ils ſi on leur démontre qu'ils ſont auſſi criminels que ceux qu'ils cenſurent?* car ils ſe donnent pour les Diſciples de ces fameux Défenſeurs de la vérité & de la morale chrétienne, de cette Religion d'où étoit banni le menſonge, où l'on abhorroit les ſpectacles, où l'on craignoit juſqu'au ſcrupule toute aparence d'impureté, où les Prêtres du Seigneur ſe ſeroient crus ſouillés parmi les morts, que de ſe rendre les ſpectateurs d'objets indécens, & parmi leſquels ils auroient converſé ou laiſſé converſer jour & nuit, de jeunes filles immodeſtes dans leurs contenances avec de jeunes Clercs. Apliquez, Mr. leurs réfléxions à la conduite de vos ſectaires Eccléſiaſtiques & Laïcs, & voïez ſi vos Docteurs qu'ils rendent les apologiſtes & les aprobateurs des poſtures indécentes de vos filles Convulſionnaires, reſſemblent bien à ces pieux maîtres de la pureté de la Ibid. p. 5.

morale chrétienne, & de la discipline de l'Eglise, dont ils se font gloire d'être les descendants ou les éleves. Après cela vous verrez, Mr. au pied de votre Crucifix à quelle réparation vous êtes obligé envers les Médecins & les Chirurgiens que vous deshonorez publiquement sans raison & sans preuves. Cependant ils répondent à l'objection que vous leur faites sur le divin ou surnaturel des convulsions ; car il leur importe de se mettre bien avec vous sur les miracles, parce qu'autant qu'ils ne les reconnoissent pas dans les convulsions, autant en reconnoissent-ils beaucoup d'autres très-véritables. Voudriez-vous bien même leur rendre la justice d'avouer que ce que l'on a de meilleur sur les vrais miracles, se trouve principalement dans leurs livres, & en particulier dans celui d'un sçavant Médecin d'Angleterre intitulé : *De suspensis naturæ legibus.* Car là l'on trouve expliqué suivant l'analogie de la foi, tous les miracles de l'Evangile, pour prouver en quoi consiste la vertu miraculeuse ; ainsi les Médecins croient aux miracles.

Comov.

Mais l'on demande dans votre parti s'il est donc impossible qu'il y ait des convulsions surnaturelles, ou qui soient les effets de l'esprit divin ? jusque-là la proposition est très-raisonnable, mais elle se décide par elle-

elle-même ou de sa nature. Car c'est la même chose que si l'on demandoit s'il est possible que Dieu fasse trembler les corps humains. Or dès là que Dieu peut faire trembler toute la terre, *à facie Domini mota est terra*, comme les colines & les montagnes, peut-il lui être impossible de faire trembler des corps ? Mais ce que cache la proposition de votre parti, c'est de sçavoir s'il est impossible que Dieu fasse des miracles par les convulsions. Or il est bien vrai que Dieu se sert de tremblemens pour aprouver des miracles, & pour permettre ce semble d'en accorder d'autres aux prières des fidéles, puisque ce fut ainsi que trembla le Cenacle où les Apôtres étoient assemblés ; mais ce fut pour ratifier les miracles que venoient de faire les Apôtres, & pour les assurer de ceux qu'ils venoient de lui demander dans les prieres que toute l'Eglise naissante venoit de lui faire. *Da servis tuis cum omni fiducia loqui verbum tuum, in eo quod manum tuam extendas ad sanitates, & signa & prodigia fieri per nomen sancti filii tui Jesu, & cum oraſſent motus est locus.* Mais il est inoui que jamais Dieu ait envoïé de convulsions miraculeuses, l'on n'en trouveroit que dans les maladies pestilentielles, où se rencontrent des convulsions ; peut-être

/ Ct. c. v. 29.

Nombre c. 21. v. 6. encore les morſures de ſerpens qui tuoient les Iſraëlites dans le deſert en cauſoient-elles, parce qu'il eſt des inſectes qui, comme la tarentule, en donnent. Mais c'étoit des maladies envoïées de Dieu, comme

Rois 2. c. 24. v. 15. il envoïa le ſoufle contagieux de la peſte. L'*épilepſie* étoit encore une maladie que les Païens faiſoient deſcendre des Dieux. Mais en tout cela rien ne prouve le miraculeux des convulſions, mais bien qu'elles ſont des maladies, & par conſéquent des effets naturels qui demandent plus les ſoins des Médecins, que la vénération des Théologiens.

Un doute ſur lequel vous ſeriez peut-être prévenu contre les Médecins, les oblige, Mr. à vous dire leurs raiſons; c'eſt qu'ils ne ſont pas accoutumés à avancer des ſoupçons téméraires, & que quoique vous penſiez d'eux, ils n'intentent point d'accuſation ſans preuves, de peur de montrer dans leurs procédés plus d'humeur que de juſtice & de raiſon. Votre doute roule ſur ce qu'ils croient que les convulſions ne ſont cauſées ſouvent que par l'impoſ-

Lettre, p. 4. ture ou l'imagination, parce que vous ne pouvez croire que l'eſprit ou la fantaiſie ſoit ſi puiſſante ou ſi dominante ſur les corps. Mais vous vous oubliez, Mr. ſur la nature de ceux des filles; & en effet il

ſied

sied bien à un Ecclésiastique, d'être un peu ignorant sur les secrets des corps des femmes, *de secretis mulierum*, comme les apelle un grand Philosophe. Au surplus de quoi n'est pas capable une tête de femme ennivrée de quelque passion ? en elles, ainsi passionnées, l'esprit domine tellement le corps, qu'elles le mépriſent jusqu'au desespoir, auquel elles s'abandonnent, sans sentir, disent-elles, la moindre douleur qui s'y passe ; telle fut la passion forcenée de cette Dame Romaine, (*Arria*) laquelle emportée par son chagrin, & par la presence de ses malheurs dans la personne de son mari, (*Petus*) se perça le sein d'un poignard, & le tirant sanglant le presenta de la même main (à son mari avec ces folles paroles) : *Mon cher Petus cela ne fait pas de mal.* Vous voïez donc, Mr. jusqu'où se porte la passion de l'esprit sur le reste du corps d'une femme. Mais il vous faut un exemple de vapeurs hystériques, uniquement excitées par l'imagination échaufée ou dérangée. Vous en avez un célébre & bien sensible dans les filles *Milesiennes* raporté par *Plutarque*, lesquelles malades d'une maladie d'esprit (c'étoit des *vapeurs hystériques*) s'entrecommuniquoient les unes aux autres la folle fureur de se pendre. La contagion de ces imaginations dé-

V Plin. Lett. 15. L. v. 3.

rangées gagnant, comme une *épidémie*, tout le Païs, & toutes les têtes des filles, les *Milesiens* ne trouvérent pas de meilleur reméde, que de fraper les imaginations des filles leurs citoïennes, par une autre passion ou affection de l'ame. Ce fut celle de la pudeur, naturelle aux filles, qu'ils crurent la plus propre à refroidir les imaginations échaufées des leurs. Pour cela ces sages Magistrats firent une Ordonnance qui fut publiée par tout le Païs, que toutes les filles qu'on auroit trouvées pendues seroient après leur mort expoſées toutes nues, la corde au col, aux yeux de tout le monde. Ce fut pour ces filles une imagination pour l'avenir, c'eſt-à-dire, après leur mort, ſi puiſſante, que dorénavant aucune ne ſe pendit. Douteriez-vous encore après cela, Mr. du pouvoir de l'imagination des filles ſur leur corps, puiſqu'une imagination pour l'avenir, efface abſolument de leurs eſprits une imagination preſente ?

V. *Aulus. Gelius* l. 15. c. 16.

Mais un exemple plus récent & tout ſemblable à celui de vos Convulſionaires, Mr. va vous perſuader de l'étrange pouvoir de l'imagination des filles ſur leurs corps, c'eſt l'hiſtoire que le célébre Mr. *Nicole* racontoit à ſes amis, parce qu'il connoiſſoit la maiſon Religieuſe où cette hiſ-

hiſtoire s'étoit paſſée. C'étoit une Communauté très-nombreuſe de filles, leſquelles toutes ſe trouvoient ſaiſies tous les jours à la même heure d'un accès de vapeur le plus ſingulier, & pour ſa nature & pour ſon univerſalité ; car tout le Couvent y tomboit tout à la fois, on entendoit un *miaulement* général par toute la maiſon, qui duroit juſqu'à pluſieurs heures, au grand ſcandale de la Religion & du voiſinage du Couvent, qui entendoit miauler toutes ces filles. On ne trouva pas de meilleur moïen, plus prompt, ni plus efficace pour arrêter ces imaginations bleſſées, qui faiſoient miauler toutes ces filles, qu'en les frapant d'un autre imagination qui les retint toutes & tout à la fois. Ce fut de leur faire ſignifier par ordres des Magiſtrats, qu'il y auroit à la porte du Couvent une compagnie de Soldats, leſquels au premier bruit qui s'entendroit de ces *miaulemens*, entreroient auſſi-tôt dans le Couvent, & que ſur le champ ces Soldats fouetteroient chaque fille qui auroit miaulé. Il n'en fallut pas davantage pour faire ceſſer ces ridicules clameurs : car l'imagination de ces Religieuſes frapée par la honte qu'elles auroient d'être fouettées par des hommes, & par des hommes Soldats, les réduiſit à un ſi parfait ſilence de *miaulemens*, que les

Sol-

Soldats n'eurent pas à executer une seule fois leur commission. Là-dessus, Mr. comparant ces *bêlemens* de chat, à l'aboïement de chien, que l'on canonise comme un miracle dans vos Convulsionnaires *aboïeuses* ; & encore à ce chant de cocq, qu'un célébre Observateur raporte d'une fille hystérique-*entousiaste*, qui chantoit comme un cocq dans ses accès de vapeurs; il vous sera aisé de comprendre à combien de sorte de symptomes de vapeurs sont exposées des filles en qui l'imagination se dérange. Ceci est même d'autant plus remarquable sur les imaginations de filles, que l'on tient d'une histoire particuliere, que l'on a par devers soi, qu'une demoiselle très-sage & très-modeste, ne sçauroit goûter de *chocolat*, sans que sur le champ presque, elle ne se mette toute nue, courant dans cet état par toute la maison à la vûe de tout le monde. La seule idée de pudeur qui lui fait apréhender de tomber en cet état, la retient, moïennant qu'elle ne prenne point de chocolat, & pour lors son imagination rentrant dans son calme, il ne lui arrive aucune vapeur.

V. *Bonet.* Medicin. Sept.

Il est triste, Mr. de penser que vos Convulsionnaires sont presque de ces personnes qui ne sçavent point rougir, car il ne leur faudroit que calmer leur imagination

tion pour les empêcher de tomber en vapeurs, & par conséquent de se montrer nues par quelque endroit que ce soit de leurs corps. Des Médecins se serviroient de ce reméde, mais les Théologiens-Convulsionnaires leur pardonnent ces indécences. Par quel expédient ? par celui de l'*œuvre mêlée*, dans laquelle l'on fait Dieu dominant, sans avouer que le diable y soit dominé. La monstrueuse opinion ! suivant les seuls principes de la nature éclairée de la Religion, des Médecins que vous mépriſez si fort, Mr. sont en état de convaincre vos Théologiens que leur sentiment sur l'*œuvre mêlée*, est insoutenable, parce qu'il est impossible qu'une même action soit naturelle & miraculeuse : Voici leurs raisons. Le miracle consiste en ce que les loix naturelles de l'œconomie animale, sont suspendues par la puissance de Dieu, & par conséquent le cours ou l'ordre naturel des mouvemens est changé dans les fonctions du corps humain. C'est donc une détermination nouvelle que Dieu supérieur de la nature, sans vouloir la détruire, imprime aux esprits & au sang, qui portent leurs directions, leurs vélocités & leurs impétuosités, ailleurs que dans l'ordre naturel des mouvemens de ces fluides. Quelle aparence donc dans cette

dif-

disposition de pouvoir comprendre tout à la fois que Dieu change l'ordre des loix des mouvemens dans ces fluides, & que dans la même action l'ordre naturel de ces mouvemens subsiste ? c'est donc une opinion contraire au bon sens & à toute lumiere en physique, que l'*œuvre mêlée*, dans laquelle se trouvera ensemble le pour & le contre. Ce sera dans une action chrétienne tout à la fois le bon & le mauvais, & dans celles de vos Convulsionnaires, ou dans leurs attitudes indécentes, le pur & l'impur, la vertu & le crime, c'est mettre Belial avec Dieu. Resteroit à vous dire, Mr. que l'imposture toute seule cause bien des convulsions ; mais l'histoire des Diables de *Loudun* en est une preuve autentique, il ne faut que la lire. Voilà, Mr. ce que des Médecins que vous avez agacé par votre Lettre aussi desobligeante, grossiére & insultante, qu'irreligieuse & sortie des caractéres de la charité, se croient obligés de vous répondre ; car ce sont, comme vous voulez bien les reconnoître, des Chrétiens. Or des Chrétiens doivent être toûjours prêts à répondre de leur foi, quand elle est insultée au point & dans les termes que vous insultez la leur. *Dominum Christum sanctificate, parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem, de eâ quæ in vobis*

Lettre, P. 2.

vobis est spe .... ut in eo quod detrahunc vobis, confundantur qui calumniantur. B. Petri. Epist. 1. C. 3. v. 15.

A Paris le 15. May 1733.